



Les porcs de l'angoisse

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Les porcs de l'angoisse



Richard Sapir
et
Warren Murphy

VAUGIRARD

LES PORCS DE L'ANGOISSE

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS-MONDE
- 11 MARCHE OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANT
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY

39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
40 JEUX DANGEREUX
41 TORCHES VIVANTES
42 DOUCE ÉNERGIE
43 NOIR LINCEUL
44 BYE BYE L'ESPION
45 SAINTE APOCALYPSE
46 BAIN DE SANG
47 MENACE COSMIQUE
48 PÉTRO-MASSACRE
49 PLUS JAMAIS
50 TOXICO-JOUVENCE
51 FUREUR AVEUGLE
52 L'OR DES MAUDITS
53 MORTEL SACRILÈGE
54 CITIZEN CAME
55 ALERTE ROUGE
56 VISITE SPATIALE
57 CADEAU MORTEL
58 ADO CONNECTION
59 JEU DE VILAIN
60 TRANS-MORT AIRLINES
61 MEGAMOUCHE
62 LA SEPTIÈME PIERRE
63 TERRE BRÛLÉE
64 LE DERNIER ALCHEMISTE
65 LES AVOCATS DU DIABLE
66 LES ASSASSINS DU TEMPS
67 QUI VEUT LA PEAU DE RABINOWITZ ?
68 RAGE DE GUERRE
69 LES LIENS DU SANG
70 LA ONZIÈME HEURE
71 RETOUR DE FLAMME
72 EXTERMINATION INVISIBLE
73 L'USURPATEUR
74 RÉVEIL EN ENFER
75 CYNIQUE RAILWAY
76 GOLFE PERSHING
77 RÈGLEMENT DE COMPTE ET CASH À L'EAU
78 SOVIET BLUE-DJINN

79 SILENCE, ON TUE !

80 IMPLACABLEMENT MORT

81 AMÉRIQUE À VENDRE

82 AZTÈQUE TARTARE

83 CASSE-TÊTE MONGOL

84 PÉRIL VERT

85 KALI L'IMPLACABLE ÉPOUSE

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

**LES PORCS
DE L'ANGOISSE**

TRADUIT ET ADAPTÉ DE L'AMÉRICAIN

PAR JEAN-NOËL CHATAIN



Titre original :
ARABIAN NIGHTMARE

Illustration de couverture : LORIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause*, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© by Warren Murphy, 1991

© UGE Poche Vaugirard/GECEP, 1993

pour la traduction française

ISBN 2-285-00848-1

Édition originale :

ISBN 0-451-17060-1

Nal PENGUIN INC.

New York – N.Y. 10014

CHAPITRE PREMIER

Le monde entier savait que Maddas Hobsein était mort.

Chacun avait vu de ses yeux le tyran d'Irait, le Pilleur du paisible Kuran et le prétendu Cimenterre des Arabes se faire assassiner sous les gigantesques cimenterres croisés de la place de la Renaissance-Arabe, au cœur même d'Abominadad.

CNN avait repris les communiqués du ministère de l'Information iraitien. Le gouvernement iraitien était déterminé à montrer aux membres de la coalition anti-Irait – notamment aux États-Unis – qu'il ne craignait ni leurs armées ni leurs sanctions. En outre, il ne laisserait pas impuni le meurtre de son ambassadeur aux USA. Le défunt Turki Abaatira avait été transporté à Abominadad dans un cercueil d'aluminium, victime d'un accident de voiture, selon les explications officielles du Département d'État américain, qui avait restitué la dépouille mortelle de mauvaise grâce.

Mais lorsque le président Maddas Hobsein en personne avait ouvert le cercueil et découvert le visage violacé de l'ambassadeur, sa langue noircie pendant sur le menton et un foulard de soie jaune – symbole des otages américains – entourant sa gorge, Maddas Hobsein avait ordonné que ses deux plus importants « invités » soient exécutés sous les yeux de la planète entière.

L'instrument de cette vengeance n'était autre qu'un agent américain infiltré dans Abominadad pour l'assassiner. Un homme au regard mort, aux poignets étrangement épais et qui, paraît-il, traitait sans intermédiaire avec le Président américain. Mais tout comme le président Hobsein, l'homme était tombé sous le charme vénéneux d'une mystérieuse Américaine blonde appelée Kimberly Baynes.

S'il n'avait pas succombé à la mortelle emprise de cette étrange jeune femme, le Cimenterre des Arabes n'aurait jamais osé ordonner la mort du présentateur de BCN, Don Cooder, et du révérend Juniper Jackman, éternel candidat présidentiel devenu roi des *talk-shows*. Maddas Hobsein n'avait en effet aucun appétit pour la guerre... Uniquement pour le Kuran et la richesse de son pétrole.

Mais il conservait sa fierté d'Arabe, l'Occident criminel avait osé assassiner son ambassadeur, cette provocation ne pouvait rester sans réponse, sous peine de perdre la face aux yeux du monde musulman.

Jamais il n'aurait imaginé que le véritable meurtrier puisse être cette fille, Kimberly.

Kimberly Baynes s'était tenue légèrement à l'écart tandis que l'on conduisait les deux Américains condamnés vers les potences. Elle papillonnait tout autour de l'estrade, vêtue de son *abayuh* et d'un voile noir qui dissimulaient non seulement ses cheveux couleur de miel mais également le véritable stimulant de l'ardeur de Maddas Hobsein : ses quatre bras experts. Ils détenaient les secrets les plus subtils de l'art de la fessée, dont raffolait le Cimeterre des Arabes.

Entassés sur l'estrade, un groupe de dignitaires iraitiens, arborant tous une moustache identique à celle de Maddas, semblaient poser pour un étrange portrait de famille. Seules deux femmes en *abayuh* avaient été autorisées à demeurer sur l'estrade, et personne ne connaissait l'identité de la seconde – pas même Kimberly Baynes...

Enfin arriva le moment fatidique. Don Cooder et le révérend Jackman furent conduits à leur bourreau. Derrière eux se tenait un Arabe à la stature impressionnante, au regard intense et au sourire mauvais. Il portait un burnous vert.

La main de l'assassin américain fusa alors vers le cou du journaliste Don Cooder. Mais en un clin d'œil Kimberly Baynes avait empoigné la victime, l'écartant de la trajectoire meurtrière. Le coup poursuivit sa course et acheva sa trajectoire dans la poitrine de l'infortuné en burnous vert qui, par hasard, se trouvait derrière le présentateur TV : le grand moustachu que le monde entier croyait être Maddas Hobsein en personne.

Il fut propulsé en arrière et grâce au miracle technologique de la transmission instantanée par satellite, chacun put assister à la scène en direct.

Le Président des États-Unis, une main sur le téléphone qui transmettrait au Pentagone l'ordre de déclencher sur l'Irait la plus grosse machine de guerre terrestre, maritime et aérienne de tous les temps, vit l'homme au burnous vert se faire catapulte en arrière, comme soufflé par un boulet de canon.

Le Dr Harold W. Smith, qui, en qualité de directeur de CURE, avait ordonné à l'assassin inconnu de se rendre au Moyen-Orient, perçut distinctement le bruit sourd de la chute du corps, plusieurs mètres plus loin, à l'ombre des cimenterres croisés.

Chiun, le Maître de Sinanju, qui avait entraîné l'assassin anonyme, vit le visage stupéfait de son élève à l'instant où sa future victime était écartée du coup mortel.

Et Sky Bluel, militante pacifiste américaine expatriée, vit partir en

fumée tous ses espoirs de devenir la Jane Fonda des années quatre-vingt-dix. Elle avait déjà son billet sur Air Irait.

Kimberly Baynes faisait claquer une écharpe de soie jaune entre deux de ses mains. L'étoffe entourait le cou de l'assassin et le rompit. Le craquement fut audible dans des millions de foyers de par le monde.

Les deux étranges protagonistes se faisaient face, cou brisé, leurs têtes penchées chacune dans une direction opposée. Leurs voix obligèrent des millions de mains à augmenter le volume de leur téléviseur.

— *Je fus créé Shiva l'implacable, le Briseur de mondes ! Qui est ce pantin qui se dresse devant moi ?*

Ainsi hurlait l'assassin.

— *Je suis Kali la Terrible ; la Dévoreuse de vie !* criait une voix que personne ne pouvait décemment identifier comme appartenant à Kimberly Baynes. *Et cette danse m'appartient !*

Rugissant, les deux silhouettes martelaient à l'unisson le plancher de l'estrade.

Leur pandémonium cessa. La tribune s'affaissa soudain, volant en éclats. Les caméras renversées filmaient tous azimuts : des pieds qui couraient, affolés, le ciel bleu, et l'un des gigantesques cimenterres d'acier se détachant de l'énorme avant-bras de bronze qui le tenait brandi.

Puis la transmission satellite s'interrompit.

Personne, en dehors d'Abominadad, ne connut la suite des événements. Quel allait être le sort de Don Cooder ou du révérend Jackman, et celui des centaines d'otages américains boucliers vivants des sites stratégiques à travers tout l'Irait ? Le monde entier retenait son souffle, se demandant quelle serait la réponse du Président américain à ce dernier outrage iraitien.

Il y avait une chose cependant dont chacun était certain.

Maddas Hobsein n'était plus de ce monde.

CHAPITRE II

— Il s'appelle Remo, déclara le Dr Harold W. Smith dans le combiné de son téléphone rouge sans cadran.

— Je préfère l'appeler le Caucasien, répondit le Président des États-Unis d'une voix prudente. Nous ignorons qui pourrait nous écouter.

— Monsieur le Président, reprit Harold Smith d'un ton acide, je vous certifie que cette ligne est absolument sûre.

— Revenons à nos moutons, fit le Président, toujours sur ses gardes.

Smith l'imagina dans la chambre à coucher Lincoln, où la ligne reliant directement la Maison Blanche au sanatorium de Folcroft, le QG de CURE, se trouvait dissimulée dans un des tiroirs de la table de chevet. Une tension perceptible envahit la communication téléphonique.

— Monsieur, déclara Smith avec lassitude, j'ai visionné la même cassette que vous. Il m'a semblé que Remo...

— Le Caucasien.

— Notre... euh... espion avait assassiné Maddas Hobsein.

La voix du Président grimpa dans les aigus :

— C'était donc un agent double ? Enfin, je veux dire, ce n'était donc pas un agent double ? Il est pourtant apparu pendant quelque temps comme l'assassin personnel de Maddas. Son visage apparaissait dans toutes les émissions de menaces en provenance d'Irait.

— Monsieur le Président, je regrette de ne pouvoir vous en dire davantage. Apparemment, Remo semble être passé sous contrôle iraitien, peu de temps après son arrivée à Abominadad.

— Comment une telle chose est-elle possible ? Il constituait notre meilleur espoir d'éviter la guerre.

— Je ne dispose pas d'éléments suffisants pour répondre à cette question, déclara Smith avec raideur.

Que pouvait-il d'ailleurs déclarer au Président ? Que Remo Williams, l'implacable arme humaine qui, pendant deux décennies,

avait protégé l'Amérique, était en réalité un avatar insoupçonné de Shiva, le dieu hindou de la Destruction ? Qu'il était tombé sous le charme de Kimberly Baynes, une gamine de treize ans qui s'était transformée en une femme mûre dotée de quatre bras ? Femme qui pourrait bien être l'alter ego de Remo. Une enveloppe humaine renfermant la déesse de la Mort, Kali ?

Non, Harold Smith n'allait sûrement pas fournir spontanément ce genre d'information. Alors qu'il avait, lui-même, du mal à le croire. Comment espérer que le Président, avec qui il partageait des racines dans la très conservatrice Nouvelle-Angleterre, allait accepter une explication aussi fantastique ? Au lieu de cela, il préféra déclarer :

— Le plus important, monsieur le Président, me semble de déterminer la meilleure ligne de conduite dans la période qui va suivre le décès de Hobsein.

— Je m'étais préparé mentalement à déclencher une attaque générale si Abominadad se lançait dans une exécution publique, répondit lentement le Président. Mais aujourd'hui, faute de savoir précisément si Cooder et Jackman sont morts, je ne peux mettre en péril la vie des autres otages. En plus, pour tout le monde ce serait un agent américain passé à l'ennemi qui aurait démoli le président iraitien ! Du même coup, c'est nous qui devenons les méchants. Une vraie pagaille.

— La question est de savoir ce que va décider le conseil militaire de Hobsein, déclara Harold Smith, songeur. Vont-ils accepter de se retirer du Kuran, arguant d'une mésaventure due à leur franc-tireur de président où vont-ils, au contraire, mettre en œuvre ses plans meurtriers ?

— C'est ce qui me donne la chair de poule, avoua piteusement le commandant en chef des forces armées. S'il a laissé des ordres derrière lui, quels sont-ils ? Lancer des attaques terroristes sur des cibles américaines ? S'attaquer à nos troupes en Arabie ouskédite ? Gazer Israël ?

— Connaissant Maddas Hobsein, répondit Harold Smith calmement, les trois à la fois.

— Si seulement nous pouvions avoir une petite idée de ce qui se trame à Abominadad.

Smith s'éclaircit la voix avant de répondre :

— Nous le pouvons. Peut-être.

— Comment ? Vos deux agents sont hors circuit. Le vieil Oriental est mort et le Caucasien est porté disparu au combat. Nos seuls atouts

sur place sont les otages.

— Rectification, monsieur le Président, contrairement aux rapports précédents, ce Maître de Sinanju est en vie.

— Pardon ? fit le Président, interloqué, dont l'accent de la Nouvelle-Angleterre vira vers le Sud et prit un nasillement texan.

— Il est sorti de son coma, s'empressa d'ajouter Smith.

— Quel coma ? J'avais cru comprendre qu'il avait été irradié du côté de Palm Springs.

Mal à l'aise, Smith déglutit péniblement, sa pomme d'Adam en disparaissant d'émotion.

— Si vous vous souvenez, monsieur le Président, la situation était la suivante : une bombe à neutrons de fortune avait été programmée pour exploser à Palm Springs. Remo et Chiun...

— Le Caucasien et l'Oriental..., le reprit le Président.

— ... étaient en train d'emporter le dispositif dans le désert pour épargner la population. Le temps manquait, le... euh... l'Oriental s'est emparé seul de l'arme pour protéger son élève. La bombe à neutrons a explosé. Lorsque le niveau de radiation a diminué, on n'a retrouvé aucune trace de l'Oriental.

— Alors, comment ?

— Vous vous rappelez que cette affaire était en rapport étroit avec un escroc immobilier. Près du site où eut lieu la détonation se trouvait le chantier du condominium souterrain qui était au cœur de toute l'affaire.

— Le Condôme, oui.

Smith imaginait sans peine son Président en train de hocher la tête d'un air pensif. Il avait aidé à préparer la version officielle, qui faisait passer l'explosion nucléaire dans le désert californien pour une erreur de la Commission à l'énergie atomique. Usant de ses relations, il s'était arrangé avec les parents pour que l'étudiante en physique ayant construit l'engin puisse quitter tranquillement le pays. C'est ainsi que Sky Bluel avait fait ses bagages pour achever ses études à Paris.

Smith poursuivit :

— Apparemment, le Maître de Sinanju a pu lâcher la bombe à neutrons juste avant qu'elle n'explose et s'est réfugié dans les derniers étages du Condôme – qu'il savait être inondés – à près de deux cents mètres sous terre. Le bouclier conjugué de sable et d'eau l'a protégé du pire.

— Stupéfiant.

— Je... euh... soupçonnais qu'il avait survécu et je lui ai porté secours. Il est encore assez souffrant mais il devrait récupérer.

— Mais cela fait des mois que nous le présumions mort. Qu'est-ce qui a bien pu vous mettre la puce à l'oreille ?

Harold Smith hésita. Pouvait-il confier au Président que l'esprit de Chiun, Maître de Sinanju, avait hanté son élève, Remo, et Smith lui-même, implorant en silence que l'on vînt le délivrer de sa tombe de sable, jusqu'à ce que Smith fasse creuser le site par des techniciens du génie militaire ?

Non, décida Smith. Il ne pouvait rien dire au Président. À la tête d'une organisation ultra-secrète, sans existence officielle, il occupait un des postes les plus sensibles du pays. Dire la vérité l'aurait fait considérer comme instable émotionnellement, cinglé quoi, comme ceux que l'on classait dans la « Section Huit » à l'époque où il travaillait pour l'OSS.

— L'absence de corps m'a toujours troublé, monsieur le Président, finit-il par déclarer, ses cordes vocales tremblant légèrement sous le poids du mensonge. Il ne m'était pas venu à l'idée de fouiller le Condôme, parce qu'une chape de béton avait été coulée sur le site dans les jours qui avaient suivi l'explosion.

— Je vois, fit le Président, songeur – il était le seul homme auquel Smith devait rendre des comptes. Très bien, Smith. Le Président qui vous a choisi pour le poste que vous occupez encore aujourd'hui a fait preuve d'un excellent jugement... pour un démocrate. Dommage qu'ils l'aient abattu avant la fin de son mandat.

Smith soupira intérieurement. C'était il y a très longtemps. Avant Remo. Avant Chiun. Avant tout.

— Le Maître de Sinanju pourrait sans doute nous aider d'une certaine manière, continua-t-il. Ses ancêtres – les premiers Maîtres de Sinanju – avaient une grande expérience de cette partie du monde. Je passerai le voir dès que notre entretien sera terminé.

— Tenez-moi au courant, Smith. Je vais retarder ma décision jusqu'à ce que je me sois entretenu avec les autres membres de la coalition. Mais je voulais faire le point avec vous d'abord.

— Je vous appellerai, monsieur le Président, conclut Smith avant de raccrocher.

Puis il fit pivoter son fauteuil au cuir usé. Rarement huilé, son mécanisme grinça tandis que Smith promenait son regard sur la presque île de Long Island. La large baie de verre sans tain lui permettait d'apercevoir les voiles multicolores qui signent l'été

américain.

Le crépuscule allait bientôt descendre sur les rivages paisibles de Rye. La saison estivale s'achevait et il lui semblait, en regardant les voiliers Cofer et leurs quilles invisibles décrire d'indéchiffrables signatures sur le bleu ardoise clair de l'eau, que le monde entier retenait son souffle.

Une gigantesque armée multinationale était regroupée sur la frontière de l'Arabie ouskédite amie et du Kuran occupé. Au nord de cette contrée, l'Irait hors-la-loi, encerclé de forces ennemies, isolé par une multitude de résolutions et de sanctions des Nations Unies, évoquait un noyau nucléaire prêt à exploser soumis à une tension qui augmentait.

La coalition déployée contre l'Irait était trop fragile pour tenir longtemps, Smith en avait conscience. Les Allemands, les Chinois et les Jordaniens négociaient en secret des ventes d'armes et passaient outre à ce prétendu blocus de fer. Les Français montraient des signes d'approbation. Les Ouskédites devenaient nerveux. Mais le pire, c'étaient les Syriens. Ils tâtaient le terrain à Abominadad, laissant entendre qu'ils pourraient bien changer de camp si les États-Unis passaient à l'offensive.

Et, plus dangereux encore, les Israéliens époussetaient leurs missiles Jéricho pour une attaque préventive. Personne ne pouvait les en blâmer, mais si l'Irait lâchait son effroyable arsenal de destruction, il faudrait sans doute un millier d'années à la civilisation pour s'en relever.

Harold Smith ôta ses lunettes sans monture et essuya de minuscules grains de poussière sur les verres immaculés. Il avait remarqué qu'en prenant de l'âge, ces petites particules agaçaient ses yeux fatigués. De trop longues heures courbé sur son écran d'ordinateur avaient rendu ses prunelles grises hypersensibles. Smith rechaussa ses lunettes et se leva. Sans dire un mot, il passa à grandes enjambées devant sa secrétaire occupée et prit l'ascenseur jusqu'au troisième.

Le Maître de Sinanju se trouvait dans l'aile privée du sanatorium. Smith frappa poliment à la porte.

Une voix chevrotante et bougonne répondit :

— Entrez, ô empereur.

Smith faillit sursauter. La dernière fois qu'il avait contemplé le Maître de Sinanju, ce dernier ne semblait relié à la vie que par le plus ténu des fils.

Pourtant, à travers l'épais panneau de chêne, Chiun avait reconnu Smith, qu'il appelait Empereur. Au cours des cinq mille ans d'histoire de Sinanju, chaque Maître avait servi un personnage de sang royal. Et Chiun, Maître régnant de Sinanju, refusait d'imaginer que son employeur soit moins prestigieux que ceux de ses prédécesseurs.

Ainsi Smith était-il l'empereur Smith, parfois Harold le Généreux. D'autres fois, Harold le Fou. Smith acceptait cela avec un déplaisir stoïque, car s'il avait appris une chose depuis le jour où il avait loué les services de Chiun – pour entraîner Remo Williams, ex-policier déchu, afin qu'il devînt l'arme implacable de CURE –, c'était bien de ne jamais s'opposer directement au Maître de Sinanju.

S'éclaircissant la voix, Smith entra dans la pièce.

Chiun était allongé sous les draps blancs, sa frêle tête d'oiseau reposant sur l'oreiller. Aucun muscle ne bougeait dans ses bras inertes. Seuls ses yeux noisette parurent s'animer. Ils se mirent à cligner en direction de Smith.

— Comment vous sentez-vous, Maître Chiun ? demanda Smith en s'approchant du lit.

— Aussi bien qu'on puisse l'espérer, répondit Chiun avec un rôle dans la voix que Smith ne lui connaissait pas auparavant.

Saisissant l'astuce, Smith joua le jeu.

— Quelque chose ne va pas ?

— Les infirmières sont de vraies brutes, coassa Chiun. Hormis celle qui me prépare mon riz. Celle-là, on peut lui conserver la vie.

— Il est contraire aux principes de Folcroft d'exécuter les infirmières pour manque d'efficacité.

— Le fouet peut faire l'affaire s'il est administré de façon sévère.

— Les châtiments corporels sont également hors de question. Mais si vous insistez, je peux en finir avec elles..., les révoquer, je veux dire, s'empressa d'ajouter Smith.

Le Maître de Sinanju ferma les paupières d'un air las.

Le cœur serré, Smith observait le visage de Chiun. Le duvet parsemant ses oreilles et son mince menton semblait aussi vaporeux que de l'encens. Tel un raisin sec ambré, le visage âgé était parcouru d'un réseau de rides trouvant leur origine près des yeux clos dans leurs orbites osseuses, des yeux qui semblaient encore prisonniers de la mort et de la putréfaction.

Le Maître de Sinanju devait encore récupérer, après des mois de vie – suspendu au sein d'une masse sombre d'eau stagnante, telle une

larve d'insecte. Peut-être cette impression découlait elle aussi du fait que Smith venait d'apprendre que Chiun avait franchi le cap des cent ans, mais le vieux Coréen lui paraissait bien, bien plus âgé qu'auparavant. Smith s'inquiéta de l'avenir de l'organisation qu'il chapeautait.

— Les infirmières m'ont dit que vous aviez regardé la retransmission d'Abominadad, déclara-t-il avec prudence.

Chiun resta muet.

— Vous avez vu ce qui est arrivé à Remo ?

Les lèvres parcheminées de Chiun se plissèrent en une fine ligne exsangue. Smith insista :

— Pensez-vous que Remo puisse être sauvé ?

La réponse fut longue à venir :

— Non.

— Cela signifie-t-il que vous n'entreprendriez pas une telle tâche ?

— Je suis un vieil homme et je suis très malade. Ma seule tâche est de recouvrer la santé. Il n'existe aucun autre objectif possible. Ni même souhaitable.

— Ce n'est pas la faute de Remo s'il n'a pas compris vos... apparitions.

— Vous, vous avez compris, observa Chiun, réprobateur.

— Je n'étais pas impliqué émotionnellement comme l'était Remo, expliqua Harold Smith. Il a mal traduit votre geste répété de désigner le sol, il a pensé que vous indiquiez vos pieds, et que vous tentiez de lui dire de porter vos sandales.

— Mon esprit lui est apparu à quatre reprises, reprit Chiun. Il ne l'a pas compris parce qu'il ne voulait pas comprendre. Il convoite mon titre. J'ai renoncé à des années de retraite pour entraîner cette oreille de cochon et lorsque j'ai réellement eu besoin de son aide, il a fait mine de jouer les chimpanzés et s'est gratté la tête avec perplexité.

Chiun tourna son visage parcheminé vers le mur.

Smith décida de changer d'approche.

— Je viens d'avoir le Président au téléphone.

— Salut au Grand Chef, marmonna le Maître de Sinanju.

— Il se demandait ce que la situation actuelle vous suggérait, poursuivit Smith. Vos ancêtres ont travaillé pour les Iraitiens lorsqu'ils s'appelaient encore les Mésopotamiens.

— Bong fut à leur service. Bong le Vaurien. Il s'aliéna les Perses et les Égyptiens, et fut contraint de traiter avec des clients de rang inférieur.

Smith toussota.

— Ils se retranchent dans le Kuran occupé.

— Les vers creusent également de grands trous.

— Ils refusent de céder malgré le désastre économique qui les attend.

— De tout temps, ils ont été pauvres. Comment pourraient-ils l'être davantage ? Pour ces Barbares, c'est du pareil au même.

Smith écouta l'amertume qui transparaissait dans la voix du vieux Coréen. Il la comprenait. Les Maîtres de Sinanju portaient depuis toujours un lourd fardeau, louant leurs services en qualité d'assassins et protégeant les trônes depuis l'Antiquité. La pêche et l'industrie locale n'avaient jamais suffi à assurer la subsistance du village de Sinanju situé sur les rivages rocheux et lugubres de l'actuelle Corée du Nord. Dans les années noires, les habitants noyaient les nouveau-nés. Ils appelaient cela « rendre les bébés à la mer ».

Plus redoutés que les Ninjas, plus haïs que les Borgia, plus redoutables qu'une armée de Wisigoths en marche, les maîtres de Sinanju s'étaient arrachés des bandes boueuses d'un village inhospitalier pour atteindre le sommet de l'art de la mort.

Une longue et fière lignée ininterrompue jusqu'à l'époque de Chiun. Jusqu'à ce jour où l'Amérique lui demanda une chose impensable : enseigner à un homme blanc – Remo Williams, le renégat – l'art défendu du Sinanju.

Dernier de sa lignée, le vieux Coréen avait accompli l'impossible. Grâce à Chiun et après de longues années d'apprentissage, Remo était parvenu à la parfaite maîtrise de Sinanju. Chiun s'était alors pris à rêver que Remo incarnait l'accomplissement d'une très vieille légende. Cette prophétie à demi oubliée annonçait la venue d'un avatar de Shiva l'implacable, qui deviendrait le plus grand parmi les Maîtres. Remo l'était. L'avait été.

À présent – Chiun l'avait vu à la télévision –, Kimberly Baynes avait brisé le cou de Remo en libérant l'esprit de Shiva. Remo n'existait plus.

Cela signifiait que la lignée de Sinanju s'achèverait avec son Maître actuel. En accomplissant la prophétie, Chiun avait détruit la chose pour laquelle il avait tant sacrifié.

Le pire était que Chiun s'était mis à aimer Remo comme un fils. Il

se sentait maintenant abandonné et trahi. L'existence n'était plus qu'amertume à ses yeux.

Harold Smith ajusta sa cravate Dartmouth et la lissa d'un air absent. Aucun de ces gestes n'était nécessaire.

— Je comprends ce que vous ressentez, déclara-t-il doucement.

Chiun le regarda avec intérêt :

— Vous avez un fils ?

— Une fille.

Ses yeux se figèrent en deux fentes de lumière glacée.

— Alors, vous ne pouvez pas comprendre.

— Le Président hésite à attaquer Abominadad.

— Qu'il lance l'assaut, décréta Chiun. Le monde ne s'en portera que mieux.

— Ce sera une attaque dévastatrice. Remo n'en réchappera sans doute pas.

Chiun fit un geste de rejet.

— Remo n'existe plus, Shiva le possède. Votre Président ne pourrait pas plus effacer Shiva qu'un Maître de Sinanju décrocher la lune avec un filet de toiles d'araignées. Dites-lui de ne pas attendre.

Les épaules de Smith s'affaissèrent :

— Dans ce cas, j'imagine que vous allez rentrer à Sinanju ?

— Nous avons le temps. Mon contrat n'est pas encore parvenu à expiration. Je le remplirai – dans les limites imposées par ma longue épreuve.

— Navré, Maître Chiun, mais votre contrat a expiré il y a plusieurs semaines déjà.

Les yeux de Chiun s'écrouillèrent d'effroi. Une sensation électrisante envahit la pièce. Elle émanait du vieil homme.

— C'est terrible ! grinça-t-il.

Sa voix vibra comme la corde d'une harpe que l'on arrache.

— Je puis envisager une prolongation.

— Je ne fais pas allusion à cela, s'enflamma Chiun. Je veux dire que j'ai manqué mon *kohi*.

Smith battit des paupières :

— Je vous demande pardon ?

— Il s'agit d'un mot coréen, expliqua Chiun. Cela signifie « vieux et rare ». Lorsqu'un Maître de Sinanju atteint son centième anniversaire, on dit de lui qu'il a accompli son *kohi*. C'est l'occasion d'une importante célébration. Et je suis le premier Maître de Sinanju à manquer son *kohi* pour une raison autre que la mort. (Il poussa un faible soupir.) En vérité, je suis maudit des dieux.

— Je suis désolé pour vous, déclara Smith d'un ton neutre.

— Laissez-moi à présent. Je suis inconsolable.

— Bien sûr.

Smith s'éloigna. Les yeux de Chiun se fermèrent lentement. La tension ambiante s'apaisa.

À la porte, Smith s'arrêta.

— Au fait, fit-il, avez-vous une mutuelle ?

La voix du Maître de Sinanju semblait éloignée :

— Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Eh bien, le sanatorium facture plus de trois cents dollars la journée, expliqua Smith. Les infirmières privées sont en extra bien entendu. Et la télé coûte vingt-cinq dollars par jour. À qui dois-je adresser la note ?

Chiun se redressa, telle la lame d'un couteau à cran d'arrêt :

— La note ! s'écria-t-il d'une voix aiguë. J'ai servi votre organisation pendant deux décennies ! Et vous exigez le remboursement ?

— Il le faut. Il s'agit de Folcroft et non pas de l'organisation. Techniquement, ce sont deux budgets différents.

Les yeux de Chiun prirent une lueur d'acier.

— Harold Smith, vous m'avez sauvé d'un vide éternel et glacial, commença-t-il.

— J'apprécie votre gratitude, répondit Smith calmement.

— Je ne vous suis pas reconnaissant, décréta Chiun, car je n'ai retrouvé qu'amertume et ingratitude de tous côtés. Vous auriez mieux fait de me laisser flotter comme un abricot séché dans le Vide éternel, plutôt que de me ramener à cet univers si peu accueillant.

— Nous pourrions peut-être trouver un terrain d'entente, suggéra Smith.

Les yeux de Chiun se plissèrent encore.

— Comment cela ?

— Je pourrais oublier votre dette, en échange de vos conseils sur la situation iraitienne.

Seule une étincelle meurtrière filtrait des yeux de Chiun si étroitement plissés qu'ils semblaient clos.

— Et cela ne va pas vous poser de problèmes... budgétaires ? s'enquit-il.

— CURE peut légalement vous verser des appointements de consultant, avec lesquels vous pourrez régler les frais médicaux dus à Folcroft.

— Non, décréta Chiun avec fermeté.

— Non ?

— Je dois percevoir le double, fit Chiun, sa voix s'élevant de nouveau. Le double ! Parce que j'ai enduré les tortures d'infirmières qui devraient travailler dans des mines à cent pieds sous terre plutôt que de s'occuper d'une personne de ma qualité.

— Entendu, accepta Smith avec froideur.

— Bien. J'ai également besoin de plusieurs choses, Smith.

— Je vous écoute.

— Un brasero, la carapace d'une tortue léopard et l'heure exacte de la naissance de Maddas Hobsein.

Les sourcils gris de Smith se haussèrent de surprise :

— Pourquoi avez-vous besoin de sa date de naissance ?

— Parce qu'il n'est pas mort, répondit Chiun en se laissant glisser de nouveau sur son oreiller.

CHAPITRE III

Maddas Hobsein se sauvait à toutes jambes de la place de la Renaissance-Arabe. Il n'était pas seul. C'était comme si tout Abominadad fuyait l'endroit et la fureur qui s'y déchaînait. Une fureur double en réalité.

Maddas, trébuchant sur l'ourlet de son *abayuh*, haussa sa tête voilée au-dessus de la mêlée en se retournant une fois encore pour apercevoir la scène. Ses yeux sombres se remplirent d'effroi.

L'estrade dressée pour les potences et convertie en tribune n'était plus à présent qu'un amas de planches et d'éclats de bois. Plus effrayant encore, un des gigantesques avant-bras en bronze – moulés d'après ceux de Maddas – avait éclaté. Le cimenterre, poignée enserrée dans un poing colossal, était en équilibre entre les mains de l'assassin. Des mains minuscules, comparées à la gigantesque arme, mais qui la maniaient comme un vulgaire agitateur à cocktail et non comme le lourd produit de la fine fleur des forgerons allemands qu'il était en réalité.

Le cimenterre se dressa vers le ciel, en équilibre précaire. La lame amorça sa descente, sifflant tel un jet qui décolle.

Sous la lame se tenait Kimberly Baynes, nue, sa nuque brisée penchée de côté, les flaques d'encre violette de ses yeux brûlaient à présent comme des billes de sang phosphorescent, dans un visage rageur que Maddas reconnaissait avec peine.

La terre trembla. Des étincelles jaillirent du ciment éventré, comme de l'enclume du diable que l'on martèlerait. La lame évoquait le gigantesque sabre d'Allah châtiant les infidèles.

Et, flottant parmi les vibrations, une voix musicale, moqueuse, insolente, s'éleva :

— *Viens à moi, Shiva. Ce n'est pas ainsi que l'on traite sa promise !*

C'était celle de la douce Kimberly Baynes et pourtant ce n'était pas sa voix.

Elle s'écarta, ses quatre bras s'agitant telle une araignée qui va fondre sur sa proie.

La lame s'éleva de nouveau, décrivant un huit dans les airs. Cette

fois, elle frappa à l'oblique, cherchant le cou souple de Kimberly.

Mais Kimberly, agile, l'évita d'un bond. La terrible lame siffla sous elle. Elle atterrit sur ses six membres, tel un insecte sinistre et lisse, gainé de chair humaine.

— *Pose ton sabre, ô Shiva ! s'écria Kimberly. Kali te réclame à présent. Nous danserons la Tandava et cette Terre deviendra le Chaudron de sang dans lequel nous nous abreuverons tout notre saoul.*

La réponse fut un rugissement inhumain, effroyable et assourdissant.

Il émanait d'un homme dont le costume écarlate et pourpre évoquait les génies, et les harems des *Mille et Une Nuits*. Sa peau était burinée par le soleil et ses yeux étincelaient comme des charbons ardents. Sa main au poignet épais tenait en équilibre l'énorme cimenterre, telle une fourmi rouge portant une brindille.

Kimberly, experte, esquiva la lame qui s'abattit sur une silhouette allongée dans un burnous vert, la coupant en deux. Les deux tronçons du corps sautèrent dans les airs.

La vue de son porte-parole officiel, Selim Fanek, coupé en deux – Maddas Hobsein avait sagement manœuvré pour qu'il prît sa place sur la potence –, rappela au Cimenterre des Arabes combien cette garce aux cheveux d'or l'avait trahi. S'il ne s'était pas montré aussi rusé, Maddas serait lui-même en train de voler dans le ciel, en pièces détachées !

Il se retourna et reprit sa course, silhouette étonnante dans son *abayuh* féminin et ses bottes noires de parachutiste. Il devait trouver un refuge dans cette folle atmosphère de trahison, car bientôt les ordres laissés à son fidèle ministre de la Défense seraient exécutés.

Bientôt les bombes américaines tomberaient. Bref, s'il ne voulait pas finir en chair à pâté, il lui fallait absolument trouver un refuge.

Un homme trébucha sur son chemin. Il était vieux et sa mâchoire ne comportait qu'une seule dent jaunâtre.

— Qu'Allah nous pardonne ! gémit le vieillard. Pour punir les péchés de notre chef cruel, il nous a envoyé deux démons pour nous harceler.

— Je te maudis, vieille baderne ! rétorqua Maddas Hobsein en écrasant du talon de sa botte l'unique dent du vieux. Tu es trop peignard pour profiter du triomphe qui attend le peuple iraitien.

Et Maddas se mêla à la foule des fuyards.



Ailleurs, dans Abominadad, deux hommes, effrayés, étaient portés par la vague humaine qui fuyait le carnage de la place de la Renaissance-Arabe.

— Vous voyez ce qui se passe là-bas derrière ? haleta Don Cooder, présentateur-otage du réseau de TV américain BCN.

Ses cheveux se dressaient sur sa tête, résultat de toute une vie d'abus de laque.

— Non, souffla le révérend Juniper Jackman, venu libérer Cooder et lui voler la vedette dans la foulée, pour ne devenir finalement que son compagnon de cellule. Qu'est-ce que ça peut me faire ? S'en tirer vivant, c'est tout ce qui compte.

— Nous venons d'assister à un tournant de l'Histoire, poursuivit Cooder d'une voix de stentor. Maddas, le tyran d'Irait, a subi le même sort que les despotes qui l'ont précédé. Quelqu'un doit en informer le monde.

— Si j'aperçois une cabine téléphonique, répondit Jackman, l'air distrait, je vous préviens.

— Je donnerais n'importe quoi pour témoigner en direct de ce moment crucial et historique que j'ai le privilège de vivre.

— Et moi, je donnerais n'importe quoi pour que quelqu'un me téléporte directement à Washington. Comme l'a dit un homme célèbre, autrefois : « La gloire passe, mais mes fesses c'est pour la vie ! »

À mesure que la cavalcade d'hommes, de femmes et d'enfants s'enfonçait dans la ville, elle était canalisée par des rangées d'immeubles de bureaux.

— Vous pensez qu'ils vont s'arrêter un jour ? s'étrangla Cooder.

— Espérons-le, souffla Jackman, d'une voix asthmatique.

Un immeuble froid et massif se dressa soudain sur le chemin de la marée humaine. Il bloquait pratiquement l'autre extrémité de la rue.

La foule tenta de le contourner, mais une partie de ceux qui se trouvaient en tête vint s'écraser sur la façade. Les plus agiles s'évadèrent par les côtés.

Soudain, la marée humaine s'ouvrit devant Cooder et Jackman telle la mer Rouge. Ils aperçurent les corps effondrés.

La façade en pierre à chaux, soulignée d'un rempart de cadavres écrasés, semblait se jeter à leur rencontre.

— Je vais mourir parmi les païens ! glapit Jackman.

— Moi aussi je vais mourir, gémit Cooder, et il n'y a personne pour filmer ma tragique fin.

Jackman se retourna, l'œil glauque, angoissé, comme s'il espérait qu'une caméra allait surgir pour immortaliser leurs derniers instants héroïques sur Terre.

C'est alors qu'il remarqua quelque chose.

— Hé, le guignol ! Arrêtez-vous ! brailla-t-il.

— Vous êtes cinglé ? Ils vont tous me piétiner.

— Pas du tout, répondit Jackman d'une voix qui s'éloignait soudain.

Cooder jeta un coup d'œil en arrière, songeant que son compagnon d'infortune était tombé sous les pieds impitoyables de la populace.

Mais il aperçut le révérend plié en deux, la poitrine comme un soufflet de forge. Il tentait de reprendre sa respiration. »

Le flot humain s'était finalement scindé en deux, Cooder comprit qu'il pouvait lui aussi s'arrêter. Son cerveau n'eut pas le temps de transmettre l'ordre à ses jambes, sa tête alla gifler la façade et il s'effondra sur le tas de cadavres iraitiens qui frangeait l'immeuble.

— Vous êtes mort ? s'enquit le révérend Jackman en s'approchant.

— Mon visage est-il encore photogénique ? s'enquit Cooder en prenant sa tête dans ses mains.

— Non. Il ne l'a jamais été.

Cooder ferma les paupières :

— Alors, je suis mort.

— Si vous êtes un sacré Texan avec des valises sous les yeux jusqu'au nombril, alors vous êtes bien vivant, ajouta Jackman.

— Je ne vous demanderai donc pas d'abrégé mes supplices, déclara Don Cooder en se redressant sur son séant.

— Ce sera inutile. Je parie tout ce que vous voulez que les gens nous croient déjà morts.

Les yeux noirs de Don Cooder étincelèrent :

— Pensez à notre retour triomphal aux États-Unis : « Le présentateur otage et le politicien noir ringard devenu animateur de talk-shows ressuscités d'entre les morts ! »

— Hé ! Supprimez le « ringard », OK ? Je suis maintenant porte-parole de l'opposition sénatoriale dans le district de Columbus !

— C'est le district de Columbia et s'ils chamboulent la programmation télé en apprenant la bonne nouvelle, ce sera à cause de moi et non de vous.

— Si on les laisse faire, marmonna Jackman en levant la tête vers le ciel, je vais être mort pour de bon. Car si mes ouailles apprennent que j'ai disparu, ils vont faire pression pour que le Président bombarde ce trou perdu à titre de représailles.

— Nous devons nous abriter quelque part ! s'écria Cooder, agitant la tête dans tous les sens. Vous voyez quelque chose ? Quelque chose qui tiendrait le choc ?

— Rien, répondit Jackman, désinvolte. À moins que vous ne comptiez sur ce magnifique bâtiment dans lequel vous avez foncé tête la première.

Jackman aida le présentateur à se relever.

— Vous faites un drôle de journaliste, vous savez ? grommela le révérend. Vous avez percuté sans doute le meilleur abri antiaérien de toute la ville et n'avez même pas eu assez de jugeote pour le remarquer.

— Même Walter Cronkite[1] serait sonné après ce qui nous est arrivé, déclara Cooder en ajustant son costume froissé.

D'un geste magistral, il ouvrit la porte en grand, s'apprêtant à pénétrer dans le bâtiment, mais il se ravisa.

— Les révérends avant les présentateurs.

Jackman pénétra alors dans l'immeuble avec précaution. Cooder compta sur ses doigts jusqu'à dix et, n'entendant pas de coups de feu, lui emboîta le pas.

L'endroit était sombre, il n'y avait plus d'électricité. Les panneaux étaient rédigés en arabe, il était impossible de déterminer la destination du bâtiment.

— Mais enfin que s'est-il donc passé ? gémit Jackman. Tout est arrivé si vite, tout se mélange dans ma tête.

— Ce type au regard mort était à deux doigts de nous exécuter.

— Ouais, c'est ça. Le Blanc aux poignets épais. Il avait l'air d'un Américain, sauf qu'il était habillé comme s'il sortait des *Mille et Une Nuits*. Il allait nous zigouiller à mains nues. Je me souviens même qu'il disait être désolé de devoir le faire.

Ils commencèrent à gravir l'escalier.

— Oui, quand il s'adressait à vous, souligna Cooder. À moi, il a dit que mon meurtre lui ferait grand plaisir.

Jackman grommela :

— Il doit voter à droite. Ils ont tous une dent contre vous.

— Non, il semblait m'avoir déjà vu quelque part. À vrai dire, sa tête ne m'était pas inconnue non plus...

Ils montèrent cinq étages, passant d'une pièce à l'autre à la recherche d'un téléphone. Aucun ne fonctionnait. Non pas que cela pût avoir la moindre importance. Ils se trouvaient en territoire ennemi et condamnés à mort par le Haut Conseil de la révolution de Maddas Hobsein. Même s'ils avaient connu l'équivalent irakien du numéro de Police-Secours, cela ne leur aurait été d'aucun secours.

Ils trouvèrent une fenêtre d'où l'on apercevait la place de la Renaissance-Arabe.

La place était quasiment déserte. Les deux cimenterres qui avaient déchiré le somptueux horizon se croisaient toujours.

Un fracas métallique les fit soudain grincer des dents, bien que la fenêtre fût hermétiquement fermée.

Les lames jumelles vibraient si fort que le phénomène était visible malgré la distance.

Puis les lames se détachèrent et restèrent une fraction de seconde en suspens, avant de s'abattre l'une sur l'autre dans un regain de fureur. Sous la puissance de l'onde de choc, la vitre se fendit sous leurs yeux.

— Elles ne sont pourtant pas censées bouger ! lâcha Don Cooder, ce sont des sculptures.

— Eh bien, elles remuent à présent, fit le révérend Juniper Jackman en léchant sa moustache clairsemée d'un air inquiet.

Ses yeux globuleux semblaient encore plus exorbités qu'à l'ordinaire. Il avait le regard furtif d'un pyromane qui, sur le point d'émerger d'une cuite, reniflait l'essence sur ses doigts sans pouvoir se souvenir pourquoi elle se trouvait là.

— Qu'est-ce qui pourrait bien provoquer un truc pareil ? dit Cooder, le souffle court. Quelle puissance invisible, inconnue, implacable... ?

— Je vais finir par vous coller mon poing sur la figure si vous n'arrêtez pas de vous exprimer comme si vous lisiez sur le prompteur la une du journal de dix-neuf heures ! crachota Jackman. Où allez-vous chercher pareil charabia, on se le demande !

Cooder haussa les épaules :

— Tous nos nouveaux rédacteurs sont des transfuges de

l'Enquêter [2]. Ça nous évite de leur repiquer les gros titres.

Leurs regards revinrent, convergèrent, de nouveau vers la vitre. Les cimenterres s'étaient remis à vibrer. Le verre se brisa encore, les lames qui s'entrechoquaient faisaient naître des étincelles visibles à plusieurs centaines de mètres.

— Vous savez, reprit Jackman, je ne sais pas ce qui arrive à ces sabres, mais j'ai comme l'impression que cela a un rapport avec ce type qui essayait de nous liquider.

Don Cooder hocha la tête :

— Je ne voulais pas en parler mais, juste avant que tout ne s'écroule, vous avez remarqué cette gamine arabe qui s'est déloquée ?

— Peut-être, hésita le révérend Jackman.

— Vous avez observé ses bras.

— Ses bras ? Mouais, j'en ai vu quelques-uns...

— Vous en avez compté combien ?

— Je me suis arrêté à trois, reconnut Jackman. Trois bras pour la même femme, c'est contraire à mes convictions chrétiennes. Je ne souhaitais pas en voir davantage.

— J'en ai dénombré quatre, chuchota Don Cooder.

Le silence tomba dans la pièce sombre. Aucun des deux hommes n'avait quelque chose à ajouter à cette image que le souvenir avait ravivée.

Un cimenterre plus long que l'aile d'un jet fendit les airs. Son adversaire esquiva le coup. L'attaquant poursuivit sa course, tranchant la paroi d'un bâtiment, pénétrant comme un couteau dans du carton. La façade s'écroula aussitôt. C'était évidemment un immeuble d'habitation à bon marché mais même un béton de piètre qualité n'aurait pas dû s'effriter aussi facilement...

Le coup porté devait être d'une puissance terrifiante.

Un autre moulinet fendit net une rangée de mâts, sur lesquels flottait le drapeau national irakien.

— Je crois bien que la fille tient l'autre lame, finit par articuler Jackman d'une toute petite voix.

— Vous me l'avez ôté de la bouche, constata Cooder, mais pourquoi se battent-ils ainsi ?

— Je crois bien que la fille a brisé le cou du type.

— Je croyais que c'était elle qui avait le cou brisé, contra Cooder.

Il était penché de côté, comme un busard texan qui lorgne un bœuf malade.

— Eh bien, ils ont tous les deux le cou cassé. Ce sont des choses qui arrivent...

Lançant des éclats de lumière bronze et or, les lames menaient leur danse macabre.

— On dirait qu'ils ont mûri la technique du combat au sabre géant maintenant, déclara Cooder au bout d'un moment.

Jackman plissa les yeux :

— Vous pensez qu'ils se rapprochent ?

— Peut-être. Pourquoi ?

— Parce que si c'est le cas, nous sommes bons pour la boucherie, j'imagine.

— Quand les bombes vont-elles tomber selon vous ?

— J'en sais rien.

— Alors je propose que nous tentions notre chance.

Le révérend Jackman secoua la tête, l'air obstiné.

— Sans moi. Ce morceau de pierre m'a tout l'air d'être construit pour durer et je reste ici tant que la voie n'est pas libre.

— Si vous restez, alors moi aussi je reste !

Tout à coup, la vitre dégringola. Et les gargantuesques lames ne s'étaient même pas entrechoquées...

Le révérend Juniper Jackman et Don Cooder firent un bond en arrière, cramponnés l'un à l'autre sous l'effroi.

— J'y vais si vous y allez aussi, murmura Cooder.

— J'y vais si ça reste entre nous, susurra Jackman.

— Vous ne direz rien à mon public ?

— Si vous n'en soufflez pas un mot à mon électorat.

— Marché conclu, mon pote.

Ils dévalèrent l'escalier quatre à quatre en se tenant la main comme deux gamins effrayés fuyant une maison hantée.

Excepté le fait que les véritables horreurs menaçaient à l'extérieur du bâtiment et non à l'intérieur.

CHAPITRE IV

— Par le présent acte, je me déclare président à vie, successeur naturel de notre bien-aimé chef, Maddas l’Inoubliable.

Ainsi avait parlé Razzik Azziz, ex-ministre de la Défense de l’Irak et du Kuran occupé.

À son grand étonnement, le Haut Conseil de la révolution se mit à l’applaudir à tout rompre.

— À compter de ce jour, poursuivit-il, j’annule le décret ordonnant le port obligatoire de la moustache.

Tonnerre d’applaudissements. Le président Azziz se renfrogna. Quelles manigances pouvait bien cacher cette apparente facilité... ?

— Je veux en premier lieu que l’on s’adresse à moi en qualité d’*al Rais*, le Président.

Davantage d’applaudissements saluèrent cette proposition. Deux hommes, le ministre des Affaires étrangères aux cheveux gris acier et le ministre de l’Information au visage pincé se levèrent et lui firent leur petite ovation debout.

— Non, corrigea soudain Azziz, *al-Ze’em*, le Guide.

Tout le monde se levait à présent. Les applaudissements redoublèrent d’intensité.

Cela – le tout nouveau président Azziz le savait – était un comportement atypique des Irakiens au pouvoir. Si l’on remontait jusqu’aux empires de l’ancienne Assyrie et de Babylone, racines atrophiées de l’Irak contemporain, les dirigeants de ce pays devaient tuer et torturer pour atteindre la position suprême et, le plus souvent, mouraient assassinés à leur tour.

Décidément quelque chose ne tournait pas rond.

Incapable de déterminer ce qui n’allait pas, Azziz poursuivit, consolidant son pouvoir tout neuf.

— Cela dit, nous devons nous atteler au problème du Kuran, annonça-t-il en faisant signe aux autres de se rasseoir. Nous devons trouver un arrangement avec les Forces américaines, qui ne sont pas responsables du sort de notre ambassadeur, selon les renseignements secrets que j’ai obtenus.

— Et le problème palestinien ? s'enquit le ministre de l'Éducation.

Le président Azziz grimaça. Il se tourna vers le ministre de l'Information en déclarant :

— Veuillez prendre note de cette déclaration : « Moi, président Razzik Azziz de la république d'Irait, déclare par la présente que je défendrai la cause de la Palestine jusqu'à la dernière goutte de sang palestinien. »

Cela posé et afin que personne ne puisse douter de sa parole, Azziz poursuivit :

— Nous devons informer Washington de notre intention de rendre la terre arabe du Kuran aux nécrophages qui l'ont possédée. Nous ne souhaitons plus l'occuper. De toute façon, nous avons désormais tout ce qui y avait de la valeur, y compris les pavés britanniques importés !

— Et les forces armées des Nations Unies ? s'enquit le ministre des Affaires étrangères. Dès notre retrait, elles avanceront en territoire kuranien et établiront une base près de notre véritable frontière méridionale. Ensuite, nous ne pourrons plus jamais nous en débarrasser.

— Nous ne pourrons jamais nous en débarrasser tant qu'ils auront un prétexte pour nous attaquer, décréta le président Azziz en tapant du poing sur la table. Ordonnez le retrait de nos troupes. Nous nous occuperons plus tard des conséquences.

— C'est comme si c'était fait, répondit le ministre des Affaires étrangères en hochant la tête.

— Ensuite, informez Washington et les autres capitales qu'à compter de cet instant, les otages...

— Hôtes sous la contrainte, rectifia, le ministre de l'Information, qui avait fabriqué ce néologisme diplomatique.

— ... hôtes sous la contrainte, poursuivit Azziz, sont libres de quitter notre pays sans restriction ou entrave.

— Est-ce bien sage ? demanda le ministre de l'Éducation.

Sentant poindre un embryon d'opposition, le président Azziz envisagea de brandir son arme de service et d'abattre le contestataire. Mais, après réflexion, il trouva peu politique de tirer sur des membres du conseil dans les dix premières minutes de son mandat.

— Pourquoi posez-vous cette question ? préféra-t-il demander.

— Les agents américains qui sont en ce moment même en train de se déchaîner sur la place de la Renaissance-Arabe, répondit le ministre de l'Éducation. Ne devriez-vous pas plutôt faire de leur reddition la

condition de votre geste pacifique et empreint de bonne volonté ?

C'était effectivement une excellente idée, songea le président Azziz qui avait temporairement oublié la terrible scène se déroulant sur la place que lui et les autres avaient fui.

Il se promit de faire juger le ministre pour haute trahison dès la première occasion. Il était trop intelligent. En outre, Azziz avait un beau-frère qui ferait un excellent ministre de l'Éducation. L'individu en question savait même lire.

— Que cette condition figure dans notre proposition, convint-il.

C'est alors que le ministre de la Culture fit irruption, en nage et tremblant de peur.

— Ils sont en train de démolir la ville ! s'écria-t-il. Pourquoi n'y a-t-il personne pour les arrêter ?

— Parce que nous n'avons pas de ministre de la Défense, répondit le président Azziz non sans raison.

— Mais vous êtes le ministre de la Défense, Azziz.

Le ministre de la Culture découvrit alors que Razzik Azziz occupait le fauteuil du Vénéré Chef.

— Vous pouvez m'appeler *al-Ze'em* répondit Azziz, la fierté hérissant sa moustache de virilité.

— *Al-Ze'em*, ce sont des monstres, reprit vivement son interlocuteur. La femme est possédée par les démons et l'homme rugit comme Shaitan en personne. Ils se sont emparés des cimenteries de Maddas Hobsein et livrent bataille comme si c'était la fin du monde !

— Qui gagne ? s'enquit Azziz.

— Impossible à dire. Mais Abominadad est sûrement perdante. Ils ont littéralement nivelé la place et se dirigent dans notre direction.

— Je vous nomme ministre de la Défense, mon frère, et vous charge du devoir sacré consistant à défendre notre capitale ancestrale contre toute agression.

— La femme blonde est, en soi, une agression contre l'islam. Elle ne porte pas *d'abayuh*, elle est même complètement nue. Et en plus elle possède les membres d'une araignée venimeuse !

— Dans ce cas, exterminatez-les tous les deux sur-le-champ.

Le nouveau ministre de la Défense s'empressa d'aller exécuter son devoir sacré.

Le président Azziz s'adressa aux autres sur le ton de la confiance.

— Je suggère que nous assistions à notre inévitable victoire depuis la terrasse.

Sur le toit du Palais des Douleurs, ils purent apercevoir, de façon imparfaite et seulement par instants, le conflit qui faisait rage à quelques kilomètres de là.

Le plus souvent, ils n'apercevaient que les lames métalliques. Les minuscules silhouettes qui les maniaient demeuraient, elles, pratiquement invisibles.

Les cimenterres s'entrechoquaient, lançant des étincelles qui allumaient de petits incendies tout autour du champ de bataille. Les sirènes hurlaient. Les routes regorgeaient de fuyards.

Le bulbe vert du tombeau du Martyr inconnu sonna comme une cloche de céramique sous le choc des cimenterres et vola en éclats.

— Vous les voyez ? demanda le président.

— Non, *Al-Ze'em* ! On ne voit que les lames.

Un cimenterre tournoya et trancha le dôme vert comme s'il se fût agi d'un bol de carton-pâte. Le choc et la chute des débris ébranlèrent le sol au point que les observateurs postés sur le toit crurent qu'il s'agissait d'un tremblement de terre.

— Là-bas ! lança le ministre de l'Éducation. J'en vois un ! C'est le démon femelle aux cheveux jaunes !

Entre deux bâtiments, Kimberly Baynes apparut. Son corps gracile était entièrement nu. À chaque mouvement, ses cheveux virevoltaient comme une queue de cheval. La lame – dont la poignée était plus grande qu'elle – était fermement empoignée par quatre bras arachnéens.

— Elle semble très robuste, même pour une femme dotée de quatre bras, murmura une voix.

— Elle est venue en Grande Arabie pour semer la destruction et faire étalage de ses impudentes coutumes anti-islamiques, déclara le président Azziz, lugubre.

— Nul doute qu'elle fasse étalage de ses coutumes, acquiesça le ministre de la Culture promu ministre de la Défense en les rejoignant.

Ils remarquèrent alors qu'il lorgnait la scène avec des jumelles.

— Est-ce que... ses... euh... coutumes sont aussi grosses que celles de nos femmes arabes ? s'enquit le président.

— Non, en fait, elles sont bien petites, ces coutumes.

Les jumelles passèrent de main en main. Chacun voulant reluquer

les surprenants petits attraits du démon américain venu de l'enfer.

Puis ils entendirent un vrombissement entre les gorges baroques et artificielles d'Abominadad. Venant du nord apparut un trio d'hélicoptères soviétiques Hind ; ils flottaient au-dessus des toits, leurs rotors incroyablement silencieux pour des engins aussi massifs. Leurs flancs aux couleurs du désert étaient chargés de lance-roquettes et de mitrailleuses. Ils évoquaient des sortes de pommes de terre rôties high-tech.

Les Hind s'approchèrent, encerclant la zone de conflit, et se lancèrent à l'attaque.

— Ils sont condamnés à présent, promet le ministre de la Défense.

Un chapelet de roquettes s'abattit sur le monument en forme de mosquée déjà endommagé et le détruisit complètement.

Les lames levées restaient en suspens dans les airs, telles les antennes d'une phalène effarouchée.

— Ils ont raté leur cible, déclara le ministre de l'Éducation.

— Le ministre de la Défense est nouveau dans ses fonctions, suggéra le président, se rappelant combien cela avait été dur pour lui, d'autant qu'une douzaine de ses prédécesseurs avaient été exécutés ou avaient péri lors d'« accidents », après avoir déplu à Maddas Hobsein.

Un autre Hind tenta de viser les cimenterres étincelants. L'autre lame, celle que ne maniait pas le démon femelle, cingla l'horizon et trancha comme un jouet la queue de l'hélicoptère, qui s'écroula en deux morceaux. Après leur disparition derrière un château d'eau baroque en forme de champignon vénéneux, une sphère de feu et un nuage de fumée noire et grasse s'élevèrent dans le ciel.

Le troisième Hind se retira à distance respectueuse, aussitôt rejoint par le second. Les deux appareils planaient comme des libellules.

— Excellent, commenta le ministre de la Défense. Ils vont détruire les démons maintenant.

À l'évidence, lesdits démons le comprirent également et cessèrent leur affrontement effroyable.

Les deux cimenterres en équilibre évoquaient une paire de ciseaux aux dimensions cosmiques.

Puis l'un des deux disparut du champ de vision. Lorsqu'il réapparut, c'était sous la forme d'un gigantesque disque de métal vrombissant dans les airs.

— C'est impossible ! explosa le président Azziz. Il l'a lancé !

Tel un rotor géant, le cimenterre tourbillonna en direction des

hélicoptères Hind.

Chaque membre du Haut Conseil de la révolution, savait ce qui allait se produire. Seul le ministre de la Défense, voyant sa carrière s'envoler en fumée dès le premier jour, détourna les yeux lorsque le cimenterre gigantesque décapita les rotors des deux hélicoptères.

Les rotors giclèrent dans deux directions, l'une des pales tranchant un minaret comme une simple baguette de pain.

Les Hind s'écrasèrent au sol et la vague de chaleur de leur explosion sécha la sueur sur le visage des membres du Conseil de la révolution.

— Que pouvons-nous faire ? marmonna le ministre de la Défense. On ne peut pas arrêter les Américains, c'est évident.

— Pourquoi nous le demander ? répliqua Razzik Azziz, c'est vous, le nouveau ministre de la Défense.

— Mais l'ancien, c'est vous, *al-Ze'em*. Vous avez de l'expérience en la matière. Je ne suis qu'un malheureux ministre de la Culture. Tout ce que je connais, c'est la torture et l'espionnage. Aucun des deux ne trouve à s'appliquer ici.

Razzik Azziz considéra la fumée et les flammes criblant le cœur de la cité. Seul un cimenterre remuait. Bizarrement, il restait passif, comme si celui qui le maniait refusait d'assener un coup mortel à son adversaire désarmé.

— Je propose que nous relâchions immédiatement les otages et que nous nous rendions sans conditions, suggéra Azziz.

Le ministre de l'Éducation mit son grain de sel.

— Si vous faites une chose pareille, les Américains vont créer des tribunaux de guerre et ils vont vouloir faire tomber des têtes.

— Dans ce cas, nous proposerons celle de l'instigateur de tous ces crimes, notre défunt Vénéré Chef.

— Mais les Américains insisteront pour avoir quelqu'un de vivant. Ce qu'ils appellent un « plouc émissaire ».

— Un bouc émissaire, corrigea le président Azziz qui, face à ce ministre de l'Éducation par trop intelligent, commençait à s'impatienter. Qui pouvons-nous leur offrir ?

Sur le toit du Palais des Douleurs, les yeux des membres du Haut Conseil de la révolution se détournèrent du visage de leur dirigeant. Leur air et leurs regards fuyants auraient été comiques si la situation n'avait été aussi tendue.

— Répondez-moi !

Ce fut, évidemment, l'insolent ministre de l'Éducation qui, tremblant, émit une suggestion.

— Ce n'est pas tant qui nous devons leur offrir, *al-Ze'em*, déclara-t-il, lèvres pincées. Il s'agit de savoir qui ils voudront pendre à tout prix. Et, avec notre bien-aimé Maddas dans les bras miséricordieux d'Allah, vous, *al-Ze'em*, semblez tout désigné pour qu'ils vous choisissent.

Le président Razzik Azziz papillonna des paupières, un tic nerveux crispant sa moustache. Un frémissement incoercible partait de son œil gauche, descendait en oblique, faisait palpiter ses narines, avant d'atteindre sa pilosité faciale qui frétillait comme un ver dans une assiette chaude.

C'était trop tard, il comprenait enfin pourquoi personne n'avait bondi dans le fauteuil présidentiel. Ce n'était plus désormais le trône du pouvoir, mais le siège du mort !

Et il avait tout fait pour se l'approprier.

CHAPITRE V

Harold Smith fut surpris de trouver le Maître de Sinanju assis sur un tatami au pied de son lit d'hôpital, dans la posture du lotus.

Chiun arborait un kimono ivoire. Ses traits desséchés se plissaient sous la concentration, tandis qu'il noircissait un parchemin en donnant de rapides coups d'un pinceau trempé dans l'encre. Un wok recouvert frémissait à ses pieds.

— Le Président a reçu une communication urgente en provenance d'Abominadad, amorça Smith.

Sans un regard, Chiun hocha la tête.

— Le ministre iraitien de la Défense propose de libérer tous les otages si les États-Unis rappellent les forces destructrices que nous avons, selon eux, lâchées sur leur capitale.

Chiun fronça les sourcils, ajoutant un coup de pinceau au motif géométrique soigneusement dessiné sur le parchemin.

— L'ennui, poursuivit Smith, c'est que nous n'avons rien déclenché. Nous pensons qu'ils font allusion à Remo et Kimberly Baynes.

— Ce n'est pas bon, déclara Chiun dont le visage plissé évoquait un masque de momie.

Les flammes d'un minuscule brasero projetaient des ombres bleutées sur les traits parcheminés du Maître de Sinanju.

— Faites-vous allusion au fait que nous n'ayons aucun contrôle sur Remo et Kimberly ?

— Non. Je veux dire que votre adversaire, Maddas Hobsein, est né avec le soleil en Taureau. C'est très néfaste. Cela signifie qu'il est obstiné et intraitable. Il ne se rendra qu'à sa mort. Et encore...

— Comment est-ce possible ? demanda Smith.

— Pour un véritable Taureau, c'est possible. Sa lune est en Scorpion, ajouta le Maître de Sinanju, après un nouveau coup de pinceau.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Il adore s'habiller en femme, répondit Chiun en levant la tête,

une lueur dans les yeux. Cela nous éclaire sur la façon dont il a préservé sa vie.

Smith s'éclaircit la voix.

— Hum..., Maître Chiun, si Hobsein n'était pas mort, pourquoi et comment son ministre de la Défense aurait-il pris le pouvoir ?

D'un air dégagé, le Maître de Sinanju dirigea une télécommande vers l'ensemble TV-vidéo placé non loin.

Une cassette commença à se dérouler.

Smith regarda avec attention les dernières images télévisées iraitiennes qui défilaient sur l'écran.

— Cet homme n'était pas Maddas Hobsein, déclara Chiun, tandis que la haute silhouette en burnous vert quittait l'écran avec perte et fracas.

— Pourquoi dites-vous cela ? s'enquit Smith, alors que les caméras permettaient d'entrevoir la femme en *abayuh* qui relevait son vêtement pour exposer son corps nu et ses membres arachnéens.

— Parce que, répondit Chiun, en appuyant sur la pause, Maddas Hobsein, c'est *celui-là* !

Smith se pencha sur le téléviseur en battant des paupières comme un hibou aveuglé.

Dans un coin de l'image, une seconde silhouette en *abayuh* était en train de sauter par-dessus la rambarde de la tribune. Smith aperçut clairement les bottes rutilantes de parachutiste sous le vêtement rapidement soulevé.

— Des bottes, commenta-t-il. Très intéressant, mais c'est une preuve assez mince.

Sans dire un mot, Chiun éteignit le magnétoscope et revint à sa tâche.

Remarquant la lueur bleue du brasero, Smith reprit :

— Je pensais, que le wok suffirait à vos besoins. Trouver un brasero en laiton dans des délais aussi courts était impossible.

— Nous verrons s'il remplit correctement sa fonction, se contenta de répondre le Maître de Sinanju.

— Le Président ne s'est pas encore décidé d'un point de vue militaire, affirma Smith comme le silence s'éternisait. L'officier ouskédite à la tête de la coalition multinationale, le prince-général Suleiman Bazzaz, a refusé l'autorisation d'avancer à nos forces armées. Le Président se retrouve donc dans l'impasse.

— Parlez-moi des autres forces en présence, suggéra Chiun qui continuait à travailler sur son parchemin.

— Eh bien, la coalition dirigée par les États-Unis inclut les Ouskédites, les Égyptiens, les Syriens, les...

— Ne me parlez pas des forces arabes, répliqua Chiun. Ces hommes sont comme les sables du désert dès que la tempête guerrière se déclenche. Ils piqueront les yeux de vos soldats et les ralentiront – du moins ceux qui ne se retourneront pas contre vous.

— Eh bien, il y a les Britanniques, les Français, les Grecs, les Italiens, les Polonais, les Canadiens et d'autres éléments européens.

— Pas de Mongols ? couina Chiun en relevant la tête.

— Aucune unité mongole n'était disponible.

— Je ne parle pas des fantassins, rétorqua Chiun, mais des robustes chevaux mongols.

— Nous avons les Turcs de notre côté.

— Si l'on prévoit une boucherie, les Turcs sont acceptables, renifla Chiun.

— Le Président espère éviter qu'il y ait mort d'homme.

— Alors il ne mérite pas d'être président, car l'ennemi raffole du carnage et ne sera arrêté que par sa propre destruction.

Chiun traça un dernier point sur son parchemin et le laissa sécher. À cet instant, un craquement sauvage émana du wok recouvert.

— Ah, déclara le Maître de Sinanju, reportant son attention vers le feu. C'est fini.

— Je vous laisse donc prendre votre repas, dit Smith, une nuance de déception dans le ton.

— Attendez, empereur Smith, fit Chiun en soulevant le couvercle en cuivre du wok, avant de le poser sur le sol.

Au signe du Maître de Sinanju, Smith s'approcha. Il se pencha au-dessus du wok, d'où s'échappait de la vapeur et un arôme vaguement écœurant.

— N'est-ce pas une... ? commença Smith.

À mains nues, Chiun souleva une carapace de tortue. Des gouttes de condensation se formèrent sur sa surface. Elle présentait une étrange couleur rouille, parsemée de taches brunes évoquant celles d'un léopard. Un réseau de fines craquelures partant du bord se croisaient et se rejoignaient dans la partie bombée de la carapace.

— Montrez cela au général qui commande vos forces armées, ordonna Chiun.

Smith cilla d'étonnement.

— Mais que... qu'est-ce que c'est ? bafouilla-t-il.

— Une carapace de tortue, répondit le Maître de Sinanju, narquois, tout en replaçant le couvercle du wok.

— Je sais bien, mais quelle en est la signification ?

— Le général comprendra. À présent, laissez-moi, je vous prie. Je suis las de tous ces travaux.

— À votre guise, maître Chiun, répondit Harold Smith, perplexe.

Et il s'en alla, portant avec précaution l'objet chaud et malodorant.



Dans le Tank – la salle de crise du Pentagone –, les chefs d'état-major tamisèrent les lumières avant d'extirper la carapace desséchée de son paquet.

— On dirait bien le dessus d'une tortue, hasarda enfin le chef d'état-major de l'Air Force.

Il s'ensuivit une sorte de brouhaha, chacun donnant son opinion. Mais en réalité personne ne savait vraiment ce dont il s'agissait.

Le coordinateur les laissa marmonner et appela la Maison Blanche. Après s'être présenté, il posa une question à voix basse et écouta attentivement la réponse avant de raccrocher.

— Alors ? s'enquit le commandant des Marines.

— Il a dit : « Peu importe ce dont il s'agit, envoyez ce foutu machin à destination. » Fin de citation.

Un C-130 décolla de la base Andrews dans l'heure suivante, avec à son bord un messager du Pentagone, lequel transportait la mallette contenant la carapace de tortue. L'attaché était persuadé de porter les plans de campagne de toute première importance pour la défense de l'Arabie ouskédite et la libération du Kuran occupé.

D'ailleurs, le chef des états-majors réunis le lui avait plus ou moins laissé entendre. Il avait préféré ne pas lui avouer que sa mission était de convoier la carapace craquelée d'une tortue jusqu'à la frontière du désert ouskédite.

CHAPITRE VI

Le prince-général Suleiman Bazzaz n'était, à proprement parler, ni général ni prince.

En qualité de fils adoptif du cheik Abdul Hamid Fareem, le titre de prince lui fut attribué une nuit, sous une tente de bédouin, avec pour tout accompagnement musical le souffle du vent de sable et les crachats des dromadaires.

— Dis-moi ce que ton cœur désire, lui avait alors demandé le cheik Fareem, et tu seras exaucé.

— J'ai toujours rêvé de voler dans des avions de combat, avait répondu le prince qui, à l'époque, avait dix-neuf ans et revenait d'un voyage à Bahrein où il avait vu *Top Gun* – un film interdit aux musulmans pour cause de baisers fougueux, donc immoral... Mon préféré c'est le F-14 Tomcat, c'est un avion magnifique, ses dérives sont plus orgueilleuses que celles d'une Cadillac de 1957.

— Tu veux uniquement rejoindre l'aviation royale ouस्कédite ? demanda le cheik, un soupçon de déception envahissant son visage buriné par les ans.

— Non, bien sûr, fit le prince Bazzaz, sentant que la modestie de cette demande le desservait. Je désire en faire mon moyen de transport personnel.

Plus aucune parole ne fut échangée entre les deux hommes, sous la lumière vacillante des bougies. Il était minuit. C'était l'hiver. L'impitoyable vent du Nord, le *shamal*, secouait la robuste tente.

Le cheik Fareem hocha la tête en silence et sortit. À l'extérieur, un cortège de domestiques et de sentinelles attendaient. Leur cheik fit un geste et l'un d'entre eux lui apporta un téléphone cellulaire. Le cheik s'exprima avec nervosité pendant quelques minutes, puis revint sous la tente.

— Il faudra cinq ans pour le construire, expliqua-t-il d'un ton déçu. Que désires-tu faire en attendant ?

— Devenir général de l'aviation royale ouस्कédite.

— Non, je ne puis permettre à mon fils, même s'il n'est pas de mon sang, d'être simple général.

Le prince Bazzaz afficha une mine déconfite.

— Non, poursuivit le cheik avec sagesse, tu seras prince-général.

Le visage de son fils adoptif s'illumina. Qu'il n'eût aucune expérience militaire, et encore moins du commandement, n'était qu'un détail négligeable.

— Car tant que l'or noir sortira des sables d'Arabie, les Américains nous protégeront, prophétisa le cheik.

Et c'est d'ailleurs ce qu'ils firent !

Lorsque le prince-général Suleiman Bazzaz apprit que les légions du cruel régime iraitien se déployaient au sud, empruntant la route de l'amitié iraito-kuranienne, massacrant, pillant et violant sur leur passage, tout en clamant leur solidarité avec les Arabes de tous les pays, il se livrait à une activité qui requerrait un soin soutenu : il peaufinait son bronzage.

L'aide de camp surgit dans sa cabine à bronzer particulière. Elle avait coûté vingt mille dollars et permettait d'obtenir un bronzage impeccable, aussi uniforme que celui qu'on obtenait assis sur une chaise longue à douze dollars quatre-vingt-quinze, sous le soleil de plomb ouskédite. Tout le monde pouvait se payer une chaise longue et le soleil, même le plus humble des *effendis* ; Bazzaz, lui, possédait une cabine de bronzage privée.

— Les Iraitiens arrivent ! brailla le militaire. Ils ont pénétré au Kuran !

— Nos frères kuraniens les arrêteront, murmura Bazzaz nonchalamment. Ils sont presque aussi riches que nous et possèdent des armes, américaines équivalentes aux nôtres.

— Des armes maintenant aux mains des Iraitiens, ajouta l'aide de camp d'une voix haletante. Et les unités d'élite de la Garde de la Renaissance iraitienne se dirigent par ici.

Derrière ses lunettes protectrices, les yeux sombres du prince-général papillonnèrent :

— Et les vaillants Kuraniens ?

— Ils proposent vaillamment de protéger notre frontière commune maintenant qu'ils n'ont plus de pays.

Le prince-général Bazzaz sauta, dans un uniforme blanc qui aurait fait rougir de honte une vedette d'opéra, avant d'être emmené à vive allure jusqu'au palais du cheik dans son cortège privé d'automobiles.

Il y parvint en cinq minutes exactement, trois de plus que s'il s'y était rendu à pied. Le palais se trouvait juste en face du quartier

général. Mais le vent s'était levé et Bazzaz ne souhaitait pas que ses bottes de parachutiste ivoire prennent la poussière.

— Longue vie à toi ! s'écria-t-il en faisant irruption dans le *majlis*, où le cheik recevait les nombreuses doléances de son peuple. J'apprends que les Iraitiens ont poignardé nos frères kuranien dans le dos. Leurs tanks se rapprochent. Ils convoitent notre terre. Je n'ai jamais connu la guerre, ô mon père ! Quel uniforme dois-je porter... le blanc ou le doré ?

Le cheik battit des paupières. Il attira vers lui son fils adoptif et chuchota à son oreille :

— Appelle les Américains. Eux seuls peuvent nous sauver à présent.

— Et que faites-vous de notre honneur arabe ? Du mien ? Je suis commandant en chef.

— L'honneur n'est qu'un mot. Notre sang coule aussi bien que le sang kuranien. Appelle les Américains, nous reparlerons d'honneur lorsque notre nation sera de nouveau en sécurité.

Et ainsi débuta le plus gigantesque pont aérien de l'Histoire.

Dès que la défense de la frontière ouskédito-kuranienn fut renforcée par plusieurs divisions américaines et l'Arabie ouskédite temporairement à l'abri, la question du commandement fut soulevée.

— Je vais commander, déclara le prince-général Bazzaz lors de sa rencontre avec le général responsable des forces armées de l'ONU.

Ce jour-là il arborait l'uniforme doré car il avait finalement opté pour l'alternance des couleurs.

— C'est mon armée, rétorqua le général Winfield Scott Hornworks, commandant suprême des forces alliées.

— C'est mon pays, souligna le prince-général, qui ne comprit pas immédiatement pourquoi l'incrédule n'obéissait pas sur-le-champ.

Son père n'avait-il pas engagé cette armée d'infidèles pour se plier au bon vouloir de la famille royale ouskédite ?

— Parfait, répliqua Hornworks. Nous allons rentrer chez nous. Maintenant que votre joli petit bac à sable de pays est hors de danger. Si les Iraitiens remettent ça, vous nous sifflez, OK ?

Le prince-général Bazzaz fixait, interloqué, le dos du général américain qui ressemblait à un énorme cookie au chocolat avec son uniforme au camouflage-désert et son chapeau de brousse.

Ses yeux écarquillés s'arrondissaient tandis que les mots du général américain tombaient comme un couperet !

— J'ai une idée lumineuse, s'écria Bazzaz en brandissant un stick d'officier incrusté de pierres précieuses.

Le stick tremblait dans sa main.

— Si elle est aussi brillante que votre accoutrement, ça promet !

— Pourquoi ne pas alterner ?

— Alternar quoi ?

— Nos responsabilités, expliqua Bazzaz avec un piètre sourire. Douze heures pour vous et douze pour moi.

Comme Hornworks n'avait reçu aucune autorisation pour se retirer d'Arabie ouskédite et qu'il espérait bluffer le prince-général, il étudia cette proposition avec sérieux.

— C'est possible, finit-il par concéder.

— Excellent ! Je prends les tours de jour. Je ne suis pas un somnambule, vous savez.

— On dit « noctambule », corrigea le général tout en se disant que, de toute manière, la première attaque serait nocturne. Marché conclu !

— Je vous serrerais volontiers la main, reprit le prince, mais vous êtes un infidèle, un mangeur de cochon. Mais ne considérez pas ceci comme une offense personnelle.

— Pas de problème. De plus, je sens suffisamment votre parfum à cette distance pour ne pas avoir envie de me rapprocher !

— C'est *English Leather*, déclara fièrement Bazzaz.

— On a dû vous en refiler une quantité industrielle, répliqua Hornworks d'un ton sec.

Au grand étonnement du général Winfield Scott Hornworks, le Pentagone donna son feu vert pour ce commandement alterné complètement stupide.

— C'est une trouvaille politique, lui répondit le secrétaire américain à la Défense.

— Passez-moi l'état-major, rétorqua Hornworks, désireux de s'adresser à quelqu'un ayant du bon sens et un uniforme.

Le coordinateur de l'état-major interarmes approuva tout autant le concept de commandement alterné.

— Et qu'est-ce que je fais, bordel de merde, en cas de conflit véritable ? rugit le général.

— Ça n'arrivera pas. Maddas Hobsein n'est pas assez fou pour déclencher un affrontement direct avec les États-Unis.

Excepté que, à mesure que les semaines s'écoulaient, la perspective d'un conflit se précisait. Hobsein avait pris en otage les Occidentaux basés en Irakit. Il commençait à menacer Israël et promettait une conflagration globale si les États-Unis ne se retiraient pas du Golfe. Et lorsque l'ambassadeur irakien aux États-Unis avait été découvert étranglé par une écharpe jaune, il avait tenté d'exécuter publiquement deux des otages américains les plus en vue.

La crise atteignait son onzième mois. À la Maison Blanche, le mot d'ordre était de commencer les préparatifs pour la libération du Kuran.

Malheureusement, l'ordre d'exécution parvint à 14 h 36, heure du Golfe, tandis que le prince-général Suleiman Bazzaz se trouvait techniquement aux commandes de la base militaire Est, un poste de commandement qui s'étendait au nord de Nehmad.

— Il n'en est absolument pas question, renifla le prince-général qui, ce jour-là, empestait *Old Spice*, concession aux Américains auxquels l'abus d'*English Leather* donnait la nausée et les contraignait au port de masques à gaz.

— Que voulez-vous dire ? rugit le général Hornworks, l'ordre émane directement de notre commandant en chef des forces armées !

— Votre commandant en chef, souligna Bazzaz avec une froideur toute désinvolte. Pour nous, c'est du personnel intérimaire.

Il fallut empêcher le général Hornworks d'étrangler Bazzaz sur-le-champ. En dépit de son absence de passé militaire, ce dernier comprit deux choses : que sa vie était menacée et que, par ailleurs, une fois que le général infidèle prendrait son tour de garde, il exécuterait l'ordre insensé du président des États-Unis. Aussi, le prince-général Suleiman Bazzaz prit la seule décision que lui dictait son sens atrophié de la stratégie : il fit mettre son homologue aux fers.

Puis il appela le cheik, son père.

— Tu as bien agi, mon fils, déclara ce dernier. Je vois déjà le jour où tu occuperas fièrement la position de cheik.

— Que votre Grandeur décuple, ô mon père ! Que devons-nous faire maintenant ?

— Nous n'allons pas risquer une guerre imprudente pour ces enfants gâtés de Kuraniens. Nous devons faire preuve de patience et avoir confiance en Allah. Quelque chose finira bien par arriver.

Ce « quelque chose » arriva par avion militaire américain le lendemain.

Un élégant attaché du Pentagone demanda à s'entretenir avec le

général Hornworks. L'aube n'était pas encore levée, la requête de ce fait n'offensait pas le prince-général Bazzaz, à défaut le messager se serait retrouvé lui aussi enchaîné.

— Nous avons disposé du général Hornworks, déclara Bazzaz.

— Vous voulez dire qu'il est indisposé ? s'enquit l'homme, pensant qu'il se heurtait tout simplement à la barrière du langage.

— Oui, c'est cela même. Vous pouvez me délivrer votre message, je suis le prince-général commandant les troupes de l'ONU.

— Je suis désolé, général-prince...

— Prince-général.

— Prince-général..., mais j'ai reçu l'ordre de transmettre cette mallette en mains propres. C'est urgent, monsieur.

Le prince-général Suleiman Bazzaz remarqua que l'objet était attaché au poignet de l'homme par une menotte. Il envisagea d'accuser le messager de vol, ce qui lui fournirait un formidable prétexte pour trancher la main de l'infidèle et par la même occasion lui épargnerait de s'escrimer avec le cadenas.

Une réflexion plus poussée l'amena à conclure que le problème de la serrure de la mallette demeurerait. Que la guerre était donc fatigante, se dit-il.

— Suivez-moi, déclara Bazzaz avec raideur.

L'attaché fut escorté jusqu'à la cellule du général. Il ne broncha pas lorsqu'il aperçut son supérieur derrière les barreaux.

— C'est pour vous, sir, déclara-t-il en lui tendant la mallette.

— Vous pouvez garder cette pose jusqu'à ce que le sable du désert se transforme en verre, répliqua Hornworks, acide. Tant qu'il y aura ces barreaux entre nous, je ne peux pas faire grand-chose.

— Je veux bien ouvrir la cellule, intervint Bazzaz, si mon homologue américain accepte d'obéir au moindre de mes ordres !

— Compte dessus et bois de l'eau fraîche !

Bazzaz se figea. Il ignorait ce qui se passerait au juste s'il ouvrait la cellule, mais le contenu de l'attaché-case l'intriguait.

— Je vais ouvrir cette cellule en signe de collaboration, je fais confiance à votre bonne volonté, même si vous êtes un infidèle mangeur de cochon et de bacon, à condition, bien sûr, que vous ne me fassiez aucun mal.

Les yeux du général Hornworks se plissèrent avec ruse.

— Marché conclu, s'empressa-t-il de répondre. Je ne suis pas du genre rancunier.

— Excellent.

Bazzaz fit signe au geôlier. La cellule s'ouvrit, Hornworks sortit. En silence, il s'empara de la mallette et l'ouvrit avec la clé que l'attaché lui tendait.

Un air de profonde consternation s'afficha sur son visage carré. Le général Winfield Scott Hornworks tourna et retourna la carapace de tortue entre ses mains.

— Ça n'est qu'une foutue carcasse de tortue, marmonna-t-il.

— Laissez-moi voir, intervint Bazzaz.

— Voir ? Vous pouvez même la garder si ça vous chante.

Le prince-général reçut l'objet dans ses mains manucurées et Hornworks le poussa violemment dans la cellule, refermant la porte d'un coup de pied.

— À votre tour, maintenant, rétorqua-t-il.

— Vous n'avez pas le droit de faire cela ! protesta Bazzaz, s'agrippant aux barreaux.

Il lâcha prise lorsqu'il comprit qu'il allait salir ses manches immaculées.

— C'est le jour, ajouta-t-il en guise d'argument.

Hornworks balaya du regard la cellule sombre.

— Pour moi, ça m'a tout l'air d'être la nuit. N'est-ce pas, soldat ? fit-il en se retournant vers l'attaché du Pentagone.

— Oui, monsieur. Je dirais même qu'il fait nuit noire.

— Laissez-moi sortir ! C'est un outrage !

— Qu'avez-vous à râler ? grogna Hornworks. Vous l'avez votre putain de carcasse de tortue.

Bazzaz baissa les yeux. Sous la lumière vacillante il examina la carapace craquelée. Il la fit tourner lentement comme une boussole, comme s'il y lisait quelque chose.

Tandis que le général américain et son attaché s'éloignaient, il les interpella :

— Attendez ! Ça y est, j'ai compris.

— Ravi de l'apprendre, gloussa le général. À la prochaine guerre, nous pourrons peut-être nous entendre.

— Non. Cette carapace, elle contient un secret ! Je sais ce qu'il faut faire à présent.

Bazzaz semblait tout excité. Hornworks s'arrêta net et se retourna.

— Si c'est un coup fourré, prévint-il, je vous étrangle comme un vulgaire poulet de ferme.

— Non, je vous assure. Regardez ! fit Bazzaz en brandissant la carapace de tortue à la lumière. Observez bien les craquelures.

Fronçant les sourcils, Hornworks s'approcha des barreaux et se pencha pour mieux voir.

— Expliquez-moi, marmonna-t-il.

De son doigt bagué tremblant d'excitation, le prince-général traça une ligne partageant la carapace dans le sens de la longueur.

— Regardez ! déclara-t-il fièrement. C'est la frontière entre notre pays et l'infortuné Kuran. Et cette longue forme brune doit être l'infâme ligne Maddas.

— Moi, tout ce que je vois c'est un simple réseau de lignes de couleur posé là par la Nature.

— C'est Allah qui l'a mis ici et Allah ne plaisante pas avec le destin.

— Foutaises. Et là ces craquelures, c'est quoi selon vous ?

— Les lignes d'attaque. Regardez, elles viennent du nord. Elles représentent des files de chars et de soldats.

— Colonnes mécaniques et colonnes d'infanterie, fit Hornworks, songeur. Elles ont l'air drôlement réelles, mine de rien.

— Et ces lignes qui se dirigent vers le front iraitien, vous les voyez ? Elles représentent la contre-offensive.

Hornworks battit des paupières.

— Hé là, attendez une minute ! explosa-t-il en se redressant. Ce ne sont que des craquelures, rien de plus.

— Si c'est le cas, pourquoi votre Paragone...

— Pentagone.

— ... vous a-t-il fait livrer ceci par messenger spécial ?

C'était une question à laquelle Hornworks ne pouvait apporter aucune réponse cohérente.

— Que suggérez-vous ? finit-il par demander.

— Si ces lignes signifient que l'Irait va attaquer ici, ici et ici,

déclara Bazzaz en désignant la frontière, nous devons disposer nos peuples.

— Forces.

— Pour contre-attaquer ici, ici et là.

Le général Hornworks lança un regard torve.

— Je veux bien y croire, mais à une condition.

— Je vous écoute, répondit Bazzaz avec sincérité.

— Que personne, je dis bien personne, ne soit au courant de notre petit *tête-à-tête* [3]. Je me ferais virer si on savait ce que je suis sur le point de faire.

En quittant le donjon, et tandis que la carcasse de tortue passait de l'un à l'autre, Bazzaz fit un commentaire, tristounet :

— Dommage que les Iraitiens n'attendent pas encore trois ans avant de passer à l'attaque.

— Ah oui ? grommela son homologue américain. Et pourquoi donc ?

— Parce que, d'ici là, j'aurai mon propre porte-avions et je pourrai me passer de vos services.

CHAPITRE VII

Ils étaient perdus dans Abominadad. Il est vrai que c'était facile. Le moindre bâtiment affichait un énorme portrait de Maddas Hobsein, arborant une quantité phénoménale d'uniformes divers. Et même s'il semblait posséder davantage de vêtements que Imelda Marcos n'avait de paires de chaussures, on en dénombrait tout de même moins que d'immeubles dans Abominadad.

— Je pense que l'ambassade américaine se trouve au coin de la prochaine avenue, hasarda Don Cooder.

— Ah oui ? Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? s'enquit le révérend Juniper Jackman.

— La dernière fois que j'y suis venu, l'ambassade se trouvait au coin d'un grand portrait de Hobsein vêtu en guerrier biblique qui conduisait un char.

Le révérend Jackman leva la tête. On voyait bel et bien Maddas Hobsein, fouettant un attelage de chevaux, sorti tout droit de *Ben Hur*.

Cooder l'entraîna au coin de la rue. Les poches sous ses yeux parurent fondre de déception lorsqu'ils découvrirent une mosquée écrasée de soleil.

— Je crois que nous nous sommes égarés, marmonna-t-il.

— Je crois que vous avez raison pour une fois, approuva Jackman.

Ils firent une pause à l'ombre de la mosquée. Un vrombissement d'hélicoptères Hind provenait de quelque part, au-dessus des toits. Il n'estompait pas pour autant le fracas assourdissant des gigantesques cimenterres poursuivant leur combat avec une férocité digne d'Armageddon.

— Dites-moi, reprit Cooder, l'œil aux aguets. Ces trucs-là, ce sont nos hélicos ou les leurs ?

— À vous de le savoir, c'est vous l'as du reportage, pas moi.

— Je ne fais que lire les dépêches.

Ils perçurent alors un vacarme de roquettes et de mitrailleuses. Puis, des boules de feu s'élevèrent dans le ciel par-dessus les toits en terrasses.

— Nous allons nous faire atomiser ! brailla Cooder.

— La Bible disait vrai, hurla le révérend Jackman, le monde finira au Moyen-Orient.



C'était précisément la pensée qui traversait l'esprit hébété de Maddas Hobsein, alors qu'il assistait à la même scène. Il avait erré de sa démarche trébuchante dans les souks et les ruelles du centre. Portant toujours son *abayuh* effiloché, jusqu'à ce qu'il parvienne à un cinéma où l'on projetait, à longueur de journée, par décret présidentiel, *Le Parrain*, première et seconde parties. C'étaient les films préférés de Maddas Hobsein.

Ce dernier s'était glissé dans la confortable obscurité de la salle. Elle était déserte, aussi s'installa-t-il au centre du premier rang.

Il arriva pour la scène où Don Corleone chuchote une première fois son immortelle réplique : « Je vais vous faire une offre que vous ne pouvez refuser. »

Sous le voile qui les dissimulait, les grands yeux bruns du Cimenterre des Arabes s'embuèrent. Il avait dépêché son ministre des Affaires étrangères à un sommet avec l'émir du Kuran, à présent déchu, avec pour instruction de prononcer cette fameuse phrase à midi pile.

Comme l'émir avait refusé l'offre généreuse de l'Irait consistant à lui livrer le champ pétrolifère vital de Homar et deux ou trois îles capitales pour l'Irait, le ministre des Affaires étrangères de Maddas avait donc, comme prévu, rompu les négociations.

À l'évidence, l'émir n'était pas cinéphile car il n'avait rien compris à ce message diplomatique, pourtant très clair.

Les premières divisions de blindés iraitiens débarquèrent au Kuran dans les vingt minutes qui suivirent ce simulacre de négociation. Ils avançaient, ainsi que l'avait écrit un journal, « comme s'ils posaient du goudron, pas comme s'ils faisaient la guerre ».

Don Corleone savait comment motiver les hommes, songea Maddas Hobsein tandis que les images défilant sur l'écran le remplissaient de nostalgie.

Malheureusement, il ne savait pas faire marcher un projecteur. La bobine s'acheva, laissant le Cimenterre des Arabes en train de battre

des paupières devant l'écran d'une blancheur aveuglante. Il maudit le projectionniste et se promit de le faire pendre pour abandon de poste, dès qu'il aurait retrouvé le pouvoir.

Ce fut en sortant dans les rues désertes que Hobsein aperçut la première sphère de feu. C'était comme un poing de flammes qui ondulait dans le ciel.

Exactement comme un nuage, en forme de champignon.

— Impossible ! brailla Maddas Hobsein. Ça ne peut pas être ça !

Il y avait deux raisons à sa conclusion hâtive. Primo, il savait que ces trucs-là ne pouvaient pas être des engins nucléaires américains. Les Américains n'auraient pas le cran de bombarder Abominadad, de cela il était certain. Tout comme il avait été persuadé que les États-Unis ne réagiraient pas à son annexion éclair du Kuran. Tout comme il avait été certain, voici bien longtemps maintenant, que son voisin l'Irug ne pouvait résister plus d'un mois à l'invasion de ses armées. La guerre de dix ans qui s'était ensuivie et avait ruiné les deux régimes n'avait pas suffi pour le faire douter de la justesse de ses prévisions !

C'est alors qu'une seconde sphère de feu s'épanouit sous ses yeux voilés, telle une fleur en colère.

— Co... comment est-ce possible ? bredouilla Maddas.

Il était sûr également que ces tirs ne pouvaient provenir d'une attaque israélienne. Certes, les juifs n'hésiteraient certainement pas à donner l'assaut. Mais en ce moment tous leurs dirigeants étaient censés respirer du sarin, du tabun ou un autre gaz toxique mortel.

Dans l'éventualité de son décès, le président Maddas Hobsein avait laissé des instructions fort explicites à son loyal ministre de la Défense, Razzik Azziz, lesquelles consistaient à déverser des gaz asphyxiants sur Tel-Aviv et d'autres cibles israéliennes, en utilisant le redoutable missile al-Hinsyn.

— Traître ! grogna Maddas Hobsein. Ce trouillard a trahi son peuple pour sauver sa misérable peau.

Rassemblant les plis noirs de son *abayuh*, Maddas Hobsein descendit la rue comme une tornade.

Un autre nuage en forme de champignon s'éleva dans les airs. Un bruit de tonnerre fit exploser les fenêtres et une pluie d'éclats de verre s'abattit autour de lui. Comme par miracle, aucun ne l'atteignit, ce que le Cimeterre des Arabes interpréta comme un signe d'Allah.

Sa course folle l'entraîna jusqu'à l'aéroport international et ce qu'il y vit l'abasourdit.

Des Américains et des Européens, le visage illuminé de soulagement, sortaient en trébuchant des bus et des véhicules officiels, bagages en main. Sa propre police nationale les escortait jusqu'aux avions qui attendaient, alignés devant les terminaux et sur les pistes, comme s'ils étaient pressés d'emporter les otages vers le monde extérieur.

— Encore une trahison, fit Maddas en passant la main dans une fente de son vêtement pour saisir son arme personnelle.

Il envisagea d'exécuter les traîtres, mais se ravisa en réalisant qu'il n'avait que six balles dans son revolver, alors que les autres disposaient de fusils d'assaut AK-47.

Changeant de direction, Maddas Hobsein battit en retraite, tel un spectre noir et furtif.

Hormis le vrombissement régulier des avions qui décollaient, le calme était revenu sur la ville. Le calme qui précède les tempêtes.

Tandis qu'il se ruait vers l'ambassade des États-Unis, seule source d'otages disponible pour lui, il se promit que lui, Maddas Hobsein, serait la plus grande tempête de tous les temps.

CHAPITRE VIII

Le Président des États-Unis accueillit avec soulagement la nouvelle de la libération des « hôtes sous la contrainte ».

— Cela signifie que nous sommes tirés d'affaire, n'est-ce pas ? suggéra-t-il à son secrétaire à la Défense.

— Oui, répondit fermement son interlocuteur.

— Non, s'interposa le chef d'état-major interarmes d'une voix tout aussi ferme.

Son visage d'ébène était fermé, son regard résolu. En qualité de premier Noir à ce poste, pas question pour lui de jouer les béni-oui-oui face au secrétaire à la Défense, lequel, comme tout le monde le savait, nourrissait des aspirations présidentielles. Lui aussi d'ailleurs, mais il était trop fin stratège pour se dévoiler prématurément.

Le Président tricota des sourcils.

— Non ? fit-il.

— Jetez un œil à ces photos prises par satellite, déclara le militaire en posant sur la table de conférence une chemise marquée du sceau « top secret ».

Le Président sortit les clichés. Il regarda le premier, immédiatement imité par le secrétaire à la Défense.

C'était une vue aérienne d'Abominadad. Il était impossible de s'y tromper, on reconnaissait facilement les montagnes russes qui avaient été installées un peu n'importe comment à la limite occidentale de la ville, non loin des batteries antimissiles. Le manège faisait partie du butin de la guerre au Kuran. Le transporter s'était avéré plus simple que le remonter correctement. Des portions de rails s'interrompaient soudain dans le vide, comme si un géant avait mordu dedans.

Vers le centre ville, on apercevait une importante zone dévastée, qui ressemblait à un cratère. Des taches de fumée s'en élevaient.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit le Président, passant à la photo suivante.

— La place de la Renaissance-Arabe, répondit son chef d'état-major. Vous apercevez le cimeterre abîmé, dans l'angle en haut à droite.

— On dirait un bretzel, commenta le secrétaire à la Défense.

— Qu'est-ce qui a provoqué cela ? s'étonna le Président.

— La cause nous est inconnue, monsieur. Mais quelle qu'elle soit, le phénomène semble s'amplifier. La CIA pense que c'est pour cela que les Iraitiens souhaitent si ardemment capituler.

— Ce serait donc pour cela qu'ils ont demandé l'arrêt des hostilités ? demanda le Président, médusé.

— Je crois bien que oui.

— Mais nous ne les avons même pas commencées.

— Ce sont sans doute les Israéliens qui ont fait le coup, intervint le secrétaire à la Défense. Ils avaient le doigt sur la détente dès le début de ce massacre.

— Si nous leur demandons gentiment, pensez-vous qu'ils arrêteront ? songea le Président à haute voix.

Le secrétaire à la Défense appela le secrétaire d'État, lequel appela l'ambassadeur d'Israël à Washington. La réponse de Tel-Aviv ne se fit pas attendre.

— Les Israéliens affirment qu'ils sont en fin d'alerte, déclara le secrétaire à la Défense, neuf minutes plus tard.

— Les Iraitiens nous font porter le chapeau, je me trompe ? fit le Président en écartant les photos. C'est plutôt bon ou mauvais ?

— S'ils considèrent ça comme de la provocation, ils vont sans doute entrer en guerre. Après tout, Maddas ne manque pas de cran et Abominadad libère tout le monde.

— C'est bien pour cela que nous devons lancer une attaque préemptive, déclara fermement le chef d'état-major interarmes.

— La dernière fois que je l'ai fait, répliqua le Président d'un air piteux, les Ouskédites nous ont bloqués.

Le militaire se racla la gorge :

— J'ai cru comprendre que nous avons rectifié le tir. Le général Hornworks contrôle de nouveau la situation sur le terrain. Il m'a informé qu'en s'appuyant sur de nouvelles conclusions, il avait repositionné les unités du front pour contrer toute avance iraitienne.

— Quelles conclusions ? s'enquit le Président, le sourcil levé en point d'interrogation.

Son interlocuteur plaça les mains derrière son dos et leva les yeux au plafond, sans répondre, attitude militaire classique face à l'impondérable. De plus il pensait qu'il était inutile de fournir trop de

munitions à un homme qui pourrait bien un jour devenir un adversaire politique.

Le Président prit à part son secrétaire à la Défense :

— Qu'en pensez-vous ?

— Diplomatiquement, jusqu'ici nous avons l'avantage. Nos otages nous sont rendus. Maddas est bouffé par les vers. Profitons-en pour exiger le retrait incondtionnel du Kuran.

— Et ce truc en forme de cratère ? questionna le Président en tapotant la pile de photos.

— Ce n'est pas de mon ressort, répondit l'autre en haussant les épaules.

Le Président s'excusa et, dans le décor plus discret de la chambre à coucher Lincoln, posa quelques instants plus tard la même question à Harold Smith.

— Je puis seulement supposer que... euh...

— Le Caucasien, interrompit le Président.

— ... s'active à Abominadad, acheva Smith. Lui seul est capable d'un tel carnage.

— Qu'est-ce qu'il pourrait bien faire ?

— Impossible à dire.

— Eh bien, quoi qu'il fasse, fit le Président, songeur, il gagne haut la main. Vous devriez voir ces clichés, on dirait qu'Abominadad est en train de subir un tremblement de terre. Dites-moi, pouvez-vous le désactiver d'une manière ou d'une autre ?

— Seul le... l'Oriental pourrait accomplir une telle mission, le cas échéant.

— Smith, allez-y. Faites ce que vous devez faire. Nous avons une chance d'éviter la guerre. Mais seulement si nous agissons rapidement.

— Je ferai mon possible, monsieur.

Le Maître de Sinanju était assis dans son lit, en train de visionner une cassette vidéo. Il éteignit son récepteur dès que Smith entra dans la chambre.

Ce dernier s'éclaircit la voix :

— Le Président est très inquiet. Un élément étranger a créé un véritable cratère en plein cœur d'Abominadad.

Les traits tirés de Chiun s'affaissèrent.

— La danse a commencé.

— Maître ?

— La Tandava. C'est la danse qui détruira le monde. Rien ne peut l'arrêter. Kali a entraîné Shiva malgré lui dans la Tandava.

— J'allais vous demander d'arrêter Remo.

— Ce n'est plus Remo et personne ne peut l'arrêter, énonça Chiun d'une voix chevrotante.

— Les Iraitiens menacent de déclarer la guerre si Remo ne cesse pas.

— Guerre ou pas, ils sont condamnés à mourir. Et ils ne seront que les premiers. Shiva et Kali vont balayer toute forme de vie de la surface du globe.

— Navré de l'apprendre, fit Smith, faute d'avoir trouvé mieux.

Une pensée lui traversa l'esprit, et il ajouta :

— Je suppose que vous souhaitez rentrer à Sinanju ?

— Pourquoi ?

— Pour être auprès de votre peuple lorsque viendra la fin. À moins que vous ne pensiez que Shiva épargnera la Corée.

Les yeux noisette de Chiun se plissèrent. Sa voix prit des accents métalliques.

— Non, Shiva ne l'épargnera pas.

— Dois-je vous organiser un retour en sous-marin ?

— Non, fit le vieux Coréen après une pause. Je souhaite téléphoner. Je dois contacter certains alliés.

— Je peux arranger cela. Rien d'autre ?

— Si. Envoyez un message au cheik Abdul Hamid Fareem, d'Arabie ouस्कédite. Dites-lui que le Maître de Sinanju est encore en vie et qu'il vient parlementer.

— Cela signifie-t-il que vous vous rendrez au Moyen-Orient ?

— C'est la dernière des choses que vous ferez pour moi, empereur Smith, conclut Chiun en abaissant ses paupières lasses.

CHAPITRE IX

L'appel transita par des câbles de fibres optiques depuis le sanatorium de Folcroft, fut relayé par satellite, avant d'atteindre une station terrestre d'Extrême-Orient. Là le message fut reçu, transcrit sur un parchemin en peau d'agneau dans une langue ancienne et porté en mains propres à celui auquel il était destiné.

Le message était laconique :

Suivez les Sept Géants jusqu'à la Porte d'Ishtar. Apportez le sac du calife.

Des yeux empreints de sagesse regardèrent le ciel, où les étoiles poursuivaient leur immémoriale progression.

Une voix s'éleva.

— J'entends et j'obéis, ami des jours anciens, dit-elle.

Et c'est alors que le tonnerre commença à rouler.

CHAPITRE X

— Qu'est-ce que c'est ? chevrota le révérend Jackman en découvrant la chaîne qui bloquait la grille principale de l'ambassade des États-Unis.

Les yeux de Cooder se plissèrent au-dessus de leurs poches cireuses, comme s'ils ne souhaitaient pas affronter la réalité.

Sur le panneau, on pouvait lire :

À L'ATTENTION DE TOUS : LE GOUVERNEMENT IRAITIEN A DÉCRÉTÉ QUE TOUS LES CITOYENS AMÉRICAINS ET LES AUTRES RESSORTISSANTS DE PAYS TIERS SONT LIBRES DE QUITTER L'IRAIT. SI VOUS APPARTENEZ À L'UNE OU L'AUTRE CATÉGORIE ET DÉSIREZ PARTIR, RENDEZ-VOUS IMMÉDIATEMENT À L'AÉROPORT INTERNATIONAL MADDAS. CETTE AMBASSADE EST FERMÉE PENDANT LA DURÉE DES HOSTILITÉS.

L'AMBASSADEUR DES ÉTATS-UNIS.

— Ça signifie que nous sommes en rade ? s'enquit Don Cooder, la gorge serrée.

Déglutissant lui-même avec peine, le révérend Juniper Jackman regarda vers l'ouest, vers l'aéroport.

Un 747 d'Air Irait décolla, puis un deuxième, quelques secondes plus tard. Un troisième suivit.

— Pas encore, déclara Jackman. Mais à la vitesse où ils foutent le camp, je dirais qu'il vaut mieux ne pas remettre à plus tard ce que nous pouvons faire tout de suite.

Ils se lancèrent dans la rue à la recherche d'un taxi. Don Cooder sifflait dans ses doigts comme un malheureux. Jackman, se rappelant les années soixante, chercha un coin d'asphalte où il pourrait faire un sit-in à lui tout seul.



Drapé d'une cape noire, Maddas Hobsein caracolait avec la légèreté d'un éléphant, tel un gros épouvantail lourdaud. Son voile se levait et retombait, à chacune de ses inspirations. Il était à bout de souffle. Bien qu'il se soit bombardé maréchal des forces armées irakiennes, il n'avait jamais fait son service militaire et ne tenait pas la forme olympique.

Un taxi vert déboucha par hasard au coin d'une rue, au moment même où Maddas allait atteindre les limites de son endurance : trois petits pâtés de maison.

— Halte ! s'écria-t-il, plaçant sa voix dans les aigus en se plaçant sur la trajectoire du véhicule.

Les pneus du taxi crissèrent en stoppant, le chauffeur se pencha à la vitre pour l'insulter.

Maddas Hobsein s'avança vers lui à grandes enjambées.

— De quoi m'as-tu traité, *effendi* ? lança-t-il, gardant la voix haut perchée.

— Je t'ai appelé gros buffle ! aboya l'autre. Maintenant, dégage ! J'ai des Américains à aller chercher. Le nouveau président a décrété qu'on les relâche avant que les bombes commencent à tomber.

— Le nouveau président ? s'étonna Maddas, observant que le chauffeur n'arborait pas la moustache obligatoire chez tous les Iraitiens.

— Oui, s'impatienta l'autre. *Al-Ze'em Razzik Azziz*.

— Très intéressant, fit Maddas Hobsein en glissant subrepticement la main dans son *abayuh*. Mais ce nom dont tu m'as appelé..., ce n'est pas le surnom que certains éléments déloyaux utilisaient pour qualifier l'ancien président ?

— Il est mort et Allah maudit ses os, cracha le chauffeur. Maintenant, passe ton chemin, femme ! Je dois aller gagner ma croûte.

— Et tu as gagné ton dernier dinar, traître, reprit Maddas Hobsein de sa voix bourrue habituelle.

Et, sur ces mots, il tua le chauffeur d'une balle dans la tempe, avec une si exquise précision que les deux yeux de l'homme sortirent de leurs orbites comme par magie.



Les taxis ne manquaient certes pas au centre ville d'Abominadad. Il y en avait des tas et tous allaient dans la même direction : l'aéroport.

L'ennui – Cooder et Jackman s'en rendirent compte alors que le septième véhicule les ignorait –, c'est qu'ils étaient tous bourrés d'Occidentaux en train de fuir le pays.

— Pourquoi les prend-on en charge et pas nous ? s'enquit le révérend, bien en sécurité sur le trottoir.

Son sit-in n'avait pas résisté au premier effleurement de pare-chocs.

— Parce que vous êtes encore esclave des années soixante, répliqua Don Cooder, déterminé. Regardez faire un homme des années quatre-vingt-dix.

Il s'avança en plein milieu de la rue. Un taxi arriva. Il agita les bras avec frénésie.

Le taxi s'arrêta, le chauffeur écrasant le klaxon.

Ignorant le vacarme, Cooder s'avança plein d'assurance et alla frapper à la vitre arrière. Celle-ci descendit.

— Salut, j'suis Don Cooder, présentateur légendaire à CNN, annonça-t-il avec panache.

— Pas le temps pour une interview, répliqua l'homme assis à l'arrière. Sa casquette de base-ball établissant sans risque d'erreur sa nationalité américaine ! Nous allons à l'aéroport. Ils nous ont libérés.

— Vous avez de la place pour deux ? s'enquit Cooder, sourire figé.

— Non, ma femme m'accompagne.

Une rousse aux traits tirés fit un petit geste de la main :

— Je vous regarde tout le temps, monsieur Brokaw.

Baissant le ton, Cooder insista :

— Et juste une petite place ?

— Désolé. Chauffeur, allez-y, *Wallah* !

Cooder s'était cramponné à la garniture en chrome lorsque le passager donna l'ordre de démarrer. La garniture s'arracha de ses mains, emportant avec elle un morceau d'ongle.

— Aiiie ! hurla-t-il, le visage déformé par la douleur.

— On vous a tiré dessus ? demanda Jackman en venant à la rescousse.

— J'ai perdu un ongle ! De quoi vais-je avoir l'air face à l'Amérique ?

Le révérend mit les mains sur les hanches et fronça les sourcils :

— Vous savez quoi ? Vous êtes encore plus coincé que le ressort principal de l'oignon de mon grand-père. On s'en fout de vos problèmes de manucure à la con. Il faut qu'on trouve un taxi.

— Vous ne comprenez pas, pour ce qui est du look, je sers de modèle à toute l'Amérique, déclara Cooder en suçant son doigt blessé... son pouce, en l'occurrence.

Il semblait très à l'aise dans cette attitude.

Le taxi suivant ralentit en les voyant. Le révérend Jackman s'avança. En voyant la banquette arrière inoccupée, il explosa de joie.

— Hé, suce-pouce ! J'en ai trouvé un !

Don Cooder releva la tête ; il était assis sur le trottoir et tentait de réparer les outrages causés à son pouce à l'aide d'un petit canif.

— Quoi ?

— Il est vide. Magnez-vous le cul !

Cooder fit un bond. En un éclair, il se retrouva auprès de Jackman.

— Nous allons à l'aéroport, tu piges ? déclarait ce dernier au chauffeur.

Don Cooder le poussa de côté :

— On ne dit pas « tu piges », imbécile. Nous sommes en Irat. On dit « *Wallah* ! »

Il se tourna vers le chauffeur et lui lança :

— Toi, tu nous emmènes à l'aéroport. *Wallah* !

L'autre les observa derrière son voile. Pour la première fois, ils remarquèrent que le conducteur portait une tenue islamique féminine.

— Je croyais que les femmes n'avaient pas le droit de conduire dans ce pays, marmonna Jackman.

— Vous confondez avec l'Arabie ouskédite, rétorqua Cooder. Toi ! Aéroport Maddas, ajouta-t-il à l'adresse du chauffeur. Pigé ? Maddas. *Mad Ass* [4]. Tu piges ?

— *La* ! Maddas, répondit le chauffeur en hochant sa tête voilée.

— Génial ! fit Cooder. Elle comprend. Allons-y.

Et ils s'entassèrent à l'arrière, tandis que le véhicule démarrait dans un crissement de pneus.

— Vous vous êtes débrouillé comme un chef, commenta Jackman. Quand je serai président, il se peut que je vous trouve un poste dans

mon administration.

— Président ? Vous rêvez. Vous êtes un has-been !

— Vous venez de rater l'occasion de devenir mon attaché de presse.

À mesure qu'ils roulaient, les deux hommes entendaient le vrombissement continu des avions qui décollaient. Il y en avait de toutes sortes, des petits, des grands, même des hélicoptères. On aurait dit la chute de Sarga. Pourtant, ils semblaient s'éloigner de l'aéroport.

— Hé, toi ! Islam ! Tu vas dans le mauvais sens.

— Chauffeur, faites demi-tour sur-le-champ ! C'est un ordre. Je suis un célèbre présentateur américain !

Don Cooder tendit la main pour saisir l'épaule du conducteur, mais il arracha la capuche du vêtement noir.

— Manquait plus que ça, murmura Jackman. Je crois bien que vous venez d'enfreindre la loi de cet endroit. En fait, c'est comme si vous l'aviez violée ou un truc comme ça.

— Je m'en tamponne. Je vais à l'aéroport. *Wallah ! Wallah !* Faites demi-tour.

Et le chauffeur tourna... son visage ! Après avoir donné un violent coup de frein qui projeta Jackman et Cooder directement contre les sièges avant.

Un visage vaguement familial les gratifia d'un large sourire et leur braqua un revolver étincelant sous le nez.

— *Bass !* dit-il.

Ce qu'ils interprétèrent comme « Assis et du calme ! » Une fois calés sur leur banquette, Jackman glissa à l'oreille de Cooder :

— Vous savez, cette femme m'a tout l'air d'être un homme !

— Vous ne trouvez pas qu'elle – euh... il, je veux dire – ressemble un peu à Maddas Hobsein ? s'étrangla son compagnon.

— On dirait..., mais dans ce foutu coin tout le monde lui ressemble.

Don Cooder s'humecta les lèvres.

— Peut-être. Pourtant ce type a vraiment, vraiment l'air de ressembler à ce vieux Mad Ass.

— Impossible. Il est mort.

Le véhicule redémarra.

Les deux hommes restèrent quelques instants silencieux. Puis le

révérend Jackman fit une observation démoralisante :

— Ne regardez pas tout de suite, marmonna-t-il, mais devant nous, c'est le Palais des Douleurs.

— Vous n'auriez pas une ou deux prières pour la circonstance ? demanda Cooder.

— Non. Je fais des sermons, pas des prières. Ça ne rapporte pas de prier. Regardez Mère Teresa. Elle arrive tout juste à bouffer avec ce qu'elle gagne en priant. Nom de Dieu, quelle vie !

CHAPITRE XI

En apercevant ce visage ridé qu'il croyait ne jamais revoir, le cheik Abdul Hamid Fareem se mit à pleurer de joie et s'écria :

— Maître de Sinanju ! Aujourd'hui est un grand jour de bonheur. Vous seul pouvez me venir en aide. Je suis entouré de fous.

— *Salaam Aleikoum*, psalmodia Chiun avec gravité. Je suis venu m'occuper du fou plus connu sous le nom de Maddas Hobsein, il m'a volé la vie de mon unique fils.

Le cheik sursauta.

— Maddas est mort. Je croyais même que vous aviez connu le même sort. Quant à votre fils, je sais seulement qu'il est l'auteur de ce glorieux exploit.

Chiun secoua sa tête ridée par les ans.

— Non. Le démon est toujours vivant. Quant à mon fils, son salut est au-delà de toute espérance. Il a accompli son ultime destinée. Quant à moi, je suis revenu du Grand Vide pour arranger tout cela.

Le cheik Fareem comprima ses lèvres en une ligne mince. Ses ancêtres étaient devenus puissants grâce à l'appui de Dar al-Sinanju, la Maison de Sinanju. Leurs ennemis tombaient alors comme les dattes mûres des palmiers.

Face à lui se tenait un homme qui paraissait avoir vieilli d'un millénaire depuis leur dernière rencontre, il y avait une dizaine d'années. Un homme qu'il avait cru mort, et qui ressemblait à présent à une momie revenue à la vie. Il n'y avait plus d'étincelle dans ses yeux. Aucune vibration dans sa voix éteinte. Il ne restait qu'une résolution d'acier, sans le moindre espoir ou la moindre joie.

— Quel est votre désir, ami de mes ancêtres ? finit par dire le cheik.

— Une guerre risque d'éclater. Vous aurez besoin d'un général.

— Je dispose d'un général. Mon fils adoptif. Il est...

— Pour ce qui nous attend, vous aurez besoin d'un général comme il n'en existe aucun dans votre royaume. Et des guerriers qui n'ont pas foulé ces sables depuis des générations.

— Donnez-moi les noms de ces valeureux hommes.

— Moi, fit le Maître de Sinanju d'une voix pondérée, je suis le général qui sauvera l'Arabie ouskédite. Quant aux guerriers, leurs noms sont si effroyables que je ne puis les prononcer en votre présence.

Le cheik, effectuant le salut traditionnel, porta la main à sa poitrine, à son menton et à son front.

— Vos désirs seront exaucés, allié de mes ancêtres.

CHAPITRE XII

Wang Weilin fut le premier à entendre le bruit. Wang Weilin était un paysan. Il venait de crever et comme il n'avait pas de roue de secours pour sa bicyclette, il fumait au bord de la route, attendant patiemment que quelqu'un passe.

Lorsque le tonnerre éternel pénétra la première fois ses pensées moroses, Wang se leva et ses yeux étroits et perçants regardèrent dans toutes les directions.

Tout au début, il ne vit rien. Puis, au nord, quelque part au-delà des montagnes Tianshan, il vit un nuage de poussière. Rien que de la poussière.

— *Karaburan*, murmura-t-il. Mais ce n'était pas l'Ouragan noir du désert, il le comprit un peu plus tard.

Le tonnerre s'amplifia. Comme de gigantesques roulements de tambour. Comme si les dieux tambourinaient sur d'immenses bols de riz en acier.

Tout cela perturbait Wang Weilin. Ce phénomène inexplicable le démoralisait.

La poussière continua à se soulever. Puis vint l'odeur. Cela avait quelque chose d'animal, d'écœurant. Des tigres en maraude ou – son esprit superstitieux revient à la charge –, des dragons.

Qu'il s'agît de dieux, de démons ou de dragons..., le bruit suivait l'ancienne route de la soie que Marco Polo avait empruntée jadis. Et cela semblait décroître en allant vers l'ouest.

Et c'est alors qu'une autre rumeur s'éleva au-dessus du tonnerre.

C'était à la fois inquiétant et mélodieux. Contrairement au tonnerre, le son n'était pas permanent. Il ondulait. Et ne pouvait provenir que d'une gorge.

Mais de quelle gorge ? songea Wang Weilin, son cœur battant la chamade. Car le bruit était immense, gargantuesque et, en dépit de sa beauté lancinante, menaçant.

Pensant de nouveau aux dragons, Wang Weilin lança au loin sa cigarette Hirondelle Bleue et empoigna le guidon de sa bicyclette Pigeon Voyageur.

Il la pousserait tant bien que mal jusqu'au village d'Anxi. Même s'il se trouvait à l'est, à l'opposé de l'endroit où il se rendait.

Car si le dragon chanteur allait vers l'ouest, Wang Weilin partait en sens inverse. Il ne désirait pas faire l'offrande de ses os d'humble mortel à ce qui produisait ce chant mélodieux.

CHAPITRE XIII

Le général Winfield Scott Hornworks se montrait inflexible.

— Je n'ai pas d'ordres à recevoir de cheiks, de princes-généraux ou de... – il chercha en vain un terme poli – quel que soit votre foutu titre.

— Je suis le Maître de Sinanju, déclara le petit Asiatique qui semblait la Mort en personne.

Il arborait un kimono de soie sauvage, dont la couleur évoquait celle d'un linceul. Il se tenait debout, les mains jointes dans ses manches.

— Et surtout pas d'ordres émanant de Maître de Sinanju, même si je ne sais pas ce que c'est, ajouta Hornworks.

Le vieil Oriental inclina légèrement la tête.

— Vous êtes soldat ?

— Depuis neuf générations. Un Hornworks a combattu auprès du général Washington à Valley Forge.

— Un Maître de Sinanju était attaché au trône de Toutankhamon. Il y en avait un auprès de Cyrus le Grand, un autre avec le seigneur Gengis Khan et d'autres personnages de la même stature.

Le général Hornworks en resta bouche bée. Mais il la referma aussitôt, les puces des sables raffolaient des bouches ouvertes.

— Côté ancêtres, vous m'en bouchez un coin, s'étrangla-t-il avant d'ôter son calot de campagne en signe de respect.

Les deux hommes se tenaient à l'extérieur du QG militaire Est. Des batteries de missiles Patriot protégeaient le périmètre.

Le cheik avait fait dresser une tente à côté d'un radar Patriot pour la rencontre. Le prince-général Bazzaz semblait perdu et malheureux auprès de son père adoptif. Pour une fois il partageait l'avis de son alter ego américain. Mais le cheik avait été net... et intraitable.

Hornworks redressa les épaules :

— Il faut que j'entende ça de la bouche même du Président, déclara-t-il.

Le cheik fit claquer ses doigts et on lui apporta aussitôt un

téléphone cellulaire. Il prononça quelques mots, puis le tendit à Hornworks.

— Salut, euh... Oui, monsieur. Non, monsieur. Bien sûr, monsieur, conclut-il. Entendu.

Appuyant sur la touche qui coupait la communication, il rendit l'appareil au cheik. Il paraissait tout penaud et avait un peu de mal à déglutir.

— Sommes-nous d'accord ? s'enquit le cheik de sa voix chevrotante.

— Absolument, répondit Hornworks, qui savait à quoi s'en tenir, depuis que son commandant en chef le lui avait rappelé d'un ton irrité.

— Appelez vos laquais, déclara celui qui s'appelait Chiun.

— Mes quoi ? fit Hornworks, l'air interdit.

— Vos laquais, répéta le cheik, se demandant si le général infidèle n'était pas un peu dur d'oreille.

— Pardon ? s'étrangla ce dernier.

— Vos officiers, intervint le prince-général.

— Oh, mes officiers... Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ?

Personne ne répondit. Ils voyaient bien que l'Américain était atteint d'illusion égalitaire, maladie mentale courante en Occident et contre laquelle il n'existait aucun remède connu.



— Légions, je vous prie, rectifia le Maître de Sinanju. Utilisez les termes militaires qui conviennent.

— Nous disons « unités », déclara Hornworks.

— Eh bien, vous direz « légions » tant que je serai général, insista Chiun avec raideur.

— Qui est mort en faisant de vous un général ? s'enquit son interlocuteur, une lueur de curiosité dans le regard. Je ne vois pas d'étoiles sur vos épaules.

Le vieux Coréen plissa les yeux :

— Vous voulez voir des étoiles ?

— Quelques-unes, oui.

Toujours fort obligeant, le Maître de Sinanju frappa d'un coup sec le front du général Hornworks, lequel alla rouler sur son postérieur rebondi.

Nul doute qu'il vit des étoiles. Il crut même entendre des oiseaux. Comme dans un dessin animé. Des oiseaux qui chantaient comme des canaris.

— Ces étoiles vous suffisent-elles ? s'enquit Chiun.

— Tout à fait, coassa le général en se tenant la tête.

Il n'en revenait pas. Il n'avait même pas vu bouger le vieillard.

— Reprenez le décompte des forces en présence, ordonna le Maître de Sinanju.

— L'Irait dispose d'environ cinq divisions blindées au Kuran. Et je dirais de la moitié en Irait même. Mais ce n'est pas notre plus gros problème.

— Lequel est-ce ?

— Leurs putains de missiles Scud. Maddas en a peut-être dans les trois cents. Chacun ayant une portée suffisante pour nous atteindre nous, Israël ou n'importe quel foutu coin de ce bac à sable. Ne vous formalisez pas, prince-général.

— Les opinions de mangeurs de cochon ne peuvent pas me blesser, répliqua Bazzaz avec une sérénité étudiée.

— Voilà qui est parlé comme un véritable allié de l'Amérique, observa Hornworks.

— Ces missiles Crud, poursuivit Chiun, quel est le meilleur moyen de les rendre inoffensifs ?

Hornworks réfléchit.

— On pourrait les démolir au moyen de raids aériens. Mais ils sont mobiles. On ne peut pas être sûr de tous les atteindre d'un seul coup. Il en restera toujours quelques-uns prêts à s'envoler.

Le Maître de Sinanju caressa sa barbiche, l'air songeur.

— Non, déclara-t-il. Nous devons agir calmement.

— La guerre n'a rien de calme, remarqua l'autre, une fois que ça barde, ça barde !

— C'est bien là le problème avec vous autres, Occidentaux. Vous pensez que le bruit et la fureur sont la mesure du succès. Les plus grandes victoires sont silencieuses. Les Troyens le savaient. D'autres

aussi d'ailleurs.

— Si vous cherchez des chevaux en bois, rétorqua Hornworks d'un ton sec, nous devons en réquisitionner.

— C'est fait, répliqua Chiun distraitement. Existe-t-il d'autres moyens de détruire ces missiles avant qu'ils ne s'abattent sur nous ?

— Bien sûr. Avec un. 22 long rifle, à condition d'atteindre les réservoirs de carburant liquide, et d'avoir tous les engins ennemis bien sûr ! Cela résoudrait notre petit problème.

Les yeux noisette du Maître de Sinanju s'étrécirent.

— Quelle est la position des Kurdes ? demanda-t-il, méditatif.

— Les Kurdes..., c'est rien qu'une poignée de...

Chiun leva la main pour couper court à ses commentaires.

— Répondez à ma question.

— Aux dernières nouvelles, ils formaient des unités irrégulières... Des légions, je veux dire. Mais, à mon avis, ils se retourneront ouvertement contre les Iraitiens en cas de conflit ouvert.

Chiun hocha la tête.

— Il ne nous reste donc plus qu'à connaître les pensées de notre ennemi.

— On ne sait même pas qui est responsable là-bas, maintenant que ce vieux Mad Ass est hors du coup !

— Ce scélérat n'est pas mort. Et vous devez connaître sa personnalité pour triompher de lui. À présent, vous allez étudier les papiers que je vous ai apportés.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc au juste ?

— L'horoscope de votre ennemi, prononça Chiun avec gravité. Je l'ai établi en coréen.

— C'est donc pour cela que je n'y pige rien.

— Je vais vous apprendre.

— L'astrologie ? fit Hornworks, surpris.

— Non, le coréen.

Le général Winfield Scott Hornworks chercha dans les rides du vieil Oriental une quelconque trace d'humour, mais en vain. Il prit une profonde respiration et songea : « À la guerre comme à la guerre. »

CHAPITRE XIV

— Quelles sont les nouvelles ? demanda le président Razzik Azziz en faisant irruption dans la salle du Haut Conseil de la révolution.

Il portait un uniforme neuf et sa lèvre supérieure à vif témoignait de sa première rencontre avec une lame de rasoir depuis bien des années.

— Pas de réponse des Américains, répondit le ministre de l'Information. Même l'ambassadeur a quitté l'ambassade.

Azziz se tourna vers le ministre de la Défense, ses yeux implorant des bonnes nouvelles.

— Les démons américains se battent maintenant dans la partie occidentale de la ville, déclara ce dernier.

— Ils s'en vont ? fit Azziz, l'espoir éclairant sa voix.

— Impossible de l'affirmer. Mais ils ont entièrement détruit la défense antimissiles Ouest. Abominadad est à présent sans défense contre un éventuel raid aérien.

— Il reste encore nos avions, intervint le chef d'état-major de l'armée de l'air.

— Qui seront décimés dans les deux heures si les États-Unis attaquent, commenta le secrétaire d'État à la marine, marine qui n'était guère plus importante que la flotte irlandaise.

Personne ne le contredit. Ils regardaient tous CNN, et CNN avait prédit que c'était inévitable, c'était donc vrai.

C'est alors que retentit un énorme fracas, comme si un millier de troncs tentaient de passer dans un broyeur d'épaves de voitures.

— Qu'est-ce que c'est ? s'étrangla le président, cramponné au rebord de la table.

Le ministre de l'Information se dirigea vers une fenêtre.

— C'est le grand huit royal kuranien, déclara-t-il. Ils sont en train de le déchiqueter. Ils sont montés tout en haut et se battent furieusement.

Une paire de jumelles à la main, le président gagna la fenêtre. Il put les voir distinctement cette fois. L'Américain vêtu de pourpre et de

rouge comme un Aladin, et la blonde Américaine toute nue, qui avait plus de bras qu'il n'en fallait.

Ils déchiquetaient les rails et s'en servaient comme des gourdins. Chaque fois qu'un coup s'abattait, les montagnes russes tremblaient comme un vulgaire château d'allumettes.

— Qui l'emporte ? s'enquit le ministre des Affaires étrangères.

— Toujours à égalité comme tout à l'heure. Ils n'ont même pas l'air fatigués. À quelle sorte d'êtres humains avons-nous affaire ?

Personne ne put lui fournir de réponse.

C'est alors que le ministre de la Défense eut une idée.

— Il existe peut-être un moyen de les vaincre, suggéra-t-il, une lueur dans ses yeux sombres.

Le président baissa ses jumelles.

— Je vous écoute.

— Le gaz. Nous allons déverser des gaz toxiques sur eux. Ils ont un nez. Ils doivent bien respirer comme tous les mortels. S'ils inhalent ces poisons, ils doivent mourir.

— Et ça ne risque pas d'être dangereux pour nous ? demanda Azziz.

Le ministre de la Défense haussa les épaules d'un air détaché.

— Le vent vient de l'est. Nos ennemis se trouvent à l'ouest. Nous perdrons peut-être une partie de notre secteur Ouest, mais nous perdrons davantage si nous ne pouvons pas arrêter cette folie.

Le président réfléchit quelques instants.

— Allez-y, ordonna-t-il.

Comme la seule batterie de missiles d'Abominadad venait d'être détruite, le ministre de la Défense dut appeler la base aérienne d'Abaddon.

— Affirmatif. J'ai bien dit de lancer vos missiles sur le secteur Ouest de la capitale. L'ancienne Maddas City. Êtes-vous en mesure de le faire ?

Le ministre écouta. L'air rêveur, il porta machinalement la main à ses lèvres pour effleurer sa moustache. En touchant la peau nue, il eut un sursaut d'effroi. Puis il se souvint, on ne risquait désormais plus rien sans moustache en Irak depuis que Maddas Hobsein n'était plus.

Lorsqu'on lui annonça que les missiles seraient bientôt lancés, il remercia son correspondant et raccrocha.

Au même instant le président s'écriait :

— Attendez ! Ne déclenchez pas l'attaque ! Le vent vient de tourner dans notre direction ! Au nom d'Allah, rappelez-les !

D'une main frénétique, le ministre de la Défense décrocha le combiné. Il se mit à composer le numéro, les yeux exorbités, le visage ruisselant de sueur.

Deux sonneries plus tard, une voix lasse répondit :

— Bazar Ahmed, le spécialiste du pneu, j'écoute...

Cette fois la peur serra le cœur du ministre, une peur dont il ne pouvait se défaire. Il resta debout, le regard fou, glacé de panique, tandis que des « Allô ? Allô ? » agacés martelaient ses oreilles.

— Vous leur avez dit de stopper le tir ? brailla le président.

Le ministre de la Défense hésita : sa langue lui semblait une limace froide recroquevillée dans sa bouche desséchée. Allait-il révéler qu'il venait de faire un faux numéro ? Avec le nouveau président, impossible de deviner quelle réponse lui permettait de sauver sa vie.

Mais il n'eut guère le temps d'hésiter. Les sirènes se mirent à hululer dans tout Abominadad, tandis qu'un rugissement retentissait dans la ville. Sur toutes les terrasses, les batteries de DCA tiraient des obus traçants rouge orangé dans le ciel.

Les visages stupéfaits des membres du Haut Conseil de la révolution se tournèrent vers le ministre de la Défense qui préféra mentir.

— C'était trop tard, déclara-t-il d'un ton lamentable. Mes forces loyales, pressées d'exécuter leur tâche sacrée, n'ont pas attendu un instant pour exécuter mes ordres. C'est fait.

— Et nous sommes faits aussi, mes frères arabes, commenta le président Azziz, d'une voix étouffée. Les trois missiles ont manqué leur cible. L'un d'eux vient de s'écraser sur cette rive du Tigre et les gaz arrivent dans notre direction.

Au même moment, une voix bourrue posa une question tout à fait saugrenue compte tenu des circonstances. C'était la dernière voix qu'aucun d'entre eux eût souhaité entendre. Elle leur glaça les os jusqu'à la moelle :

— Où sont donc passées vos moustaches ?

CHAPITRE XV

La voix répéta la cruelle question :

— Où sont donc passées vos moustaches ?

Comme un seul homme, les membres du Haut Conseil de la révolution portèrent la main droite à leur lèvre supérieure nue.

— Parmi vous, quel est le traître responsable du désastre qui s'abat sur notre fière nation ? interrogea la voix sévère de Maddas Hobsein, Cimeterre des Arabes.

Il se tenait dans le hall d'entrée, flanqué de Gardes de la Renaissance en béret bleu. Il les congédia d'un geste et la porte se referma.

La frayeur se lisait dans le regard de chacun des membres du Conseil. Leurs jambes étaient comme paralysées, c'était comme si la moelle de leur ossature s'était figée. Profitant de ce moment de flottement, Maddas rugit :

— J'exige une réponse !

Oubliant les gaz toxiques et le vacarme extérieur, le Haut Conseil de la révolution désigna du doigt l'actuel président Razzik Azziz, qui, pensaient-ils, resterait dans l'Histoire iraitienne comme le dirigeant au mandat le plus bref depuis l'époque préislamique.

Cela n'échappa pas à Azziz, lequel pointa l'index vers ses collègues.

— Vénéré Chef, déclara-t-il d'une voix malade, ils ont insisté pour que je prenne votre place. Ils refusaient tous cet honneur. L'Irait se trouvait dans une situation désespérée. Que pouvais-je faire d'autre ?

Comme personne n'avait crié « Repos ! », les doigts accusateurs demeuraient pointés, même si les bras tremblaient de peur.

Maddas Hobsein, resplendissant dans son uniforme noir de jais, brodé d'or et d'émeraude – un vrai sapin de Noël en deuil –, mit les mains sur ses hanches épaisses.

— Les otages ont été libérés, grogna-t-il. De qui émanait l'ordre ?

Les doigts continuèrent à désigner la même personne.

Maddas hocha la tête.

— Notre capitale bien-aimée a été gazée. Par qui ?

Les doigts se dressèrent de nouveau. Maddas hocha la tête.

— Vous avez rasé vos moustaches. Qui vous l'a permis ?

Les doigts accusaient avec insistance. Les traits figés commençaient à fondre, tels des masques de cire.

C'est alors que le président Azziz commit l'erreur qui avait coûté la vie à plus d'officiers irakiens que dix ans de guerre contre l'Irak voisin. Il tenta de raisonner Maddas Hobsein.

— M... mais, Vénéré Chef, bredouilla-t-il, nous vous croyions mort. Nous nous sommes rasés pour exprimer notre peine profonde.

L'espace d'un court instant, les traits bourrus de Maddas Hobsein parurent s'adoucir. Une petite larme vint perler au coin de ses yeux bovins.

— Mes frères, déclara-t-il, posant la main sur son poitrail massif. Vous pensiez m'honorer, j'en suis touché.

— Nous sommes ravis que vous approuviez, Vénéré Chef, fit Azziz, qui commençait à avoir des crampes en baissant son bras.

Maddas Hobsein choisit cet instant pour brandir son revolver à la crosse incrustée de perles et lui tirer une balle dum-dum dans le ventre.

Azziz fut projeté contre le mur et son corps fit une grosse tache rouge en glissant, son visage rasé de frais affichant une expression de totale incompréhension.

— Je crois que je pourrais pardonner le reste, déclara Maddas Hobsein en rengainant son arme dans son holster. Mais seul un imbécile pouvait croire que le Cimeterre des Arabes était mort. Maddas mourra lorsqu'il sera prêt, pas avant.

— Nous savions que vous étiez toujours vivant, déclamèrent en chœur les membres du Haut Conseil de la révolution, leurs doigts accusateurs toujours pointés vers le cadavre de Razzik Azziz. Mais il nous a contraints à nous raser sous la menace.

— Si l'envie vous prenait de récidiver, sachez qu'une balle est prête à ôter à chacun d'entre vous toute envie de se raser ! déclara le Cimeterre des Arabes.

— À vos ordres, ô Vénéré Chef, promirent-ils.

Maddas hocha la tête.

— Asseyez-vous. Nous avons du pain sur la planche.

— Mais, le... les gaz, bafouilla le ministre de la Défense.

Maddas releva vivement la tête.

— La fenêtre n'est pas fermée ?

— Si, Vénéré Chef.

— Alors, nous avons le temps.

Ils s'installèrent donc autour de la table rectangulaire qui comportait un énorme trou en son centre. Maddas l'avait ainsi conçue afin qu'aucun assassin ne puisse se faufiler dessous.

Après que l'on eut vérifié si le siège du président ne portait pas de punaise empoisonnée, Maddas s'assit et, avec un large sourire, demanda :

— Bien, où en étions-nous ?

CHAPITRE XVI

Un satellite KH-12 détecta le premier les points d'impact, des cratères poussant comme des champignons le long de la partie occidentale d'Abominadad et le nuage de gaz qui en résulta.

Des images à haute résolution furent transmises à une station terrestre ultra-secrète de la CIA dans Nurrungar Valley, en Australie, avant d'être envoyées à Washington et au Centre national du traitement des renseignements photographiques. Enfin elles furent soumises aux analystes de la CIA, à Langley en Virginie.

Une première étude révéla que les impacts provenaient de missiles Scud : Ce qui plongea la CIA dans la perplexité. Les seuls Scud déployés se trouvaient en Syrie et en Irak, et un tir syrien sur l'Irak semblait pour le moins improbable.

C'est alors que l'on effectua une analyse spectroscopique des nuages.

— Du sarin ? fit le responsable du laboratoire, intrigué. Seuls les Iraitiens en possèdent.

Il comprit tout de suite l'importance de cette découverte.



Tout en bas, dans le Tank – l'abri antiatomique du Pentagone –, le chef d'état-major interarmes lut le télex du rapport de la CIA d'un air lugubre et se tourna vers les officiers présents dans la pièce.

— Mauvaises nouvelles. Nous avons la confirmation que les Iraitiens ont reconditionné leurs Scud pour y installer des ogives chimiques.

— Et comment savons-nous cela ? s'enquit le chef des opérations navales, qui s'imaginait déjà en train de larguer une poignée de missiles Trident et Polaris sur Abominadad, au cours d'une frappe préventive qui resterait dans l'Histoire et, incidemment, le placerait, lui, dans la prochaine course présidentielle à la Maison Blanche.

— Ils viennent de bombarder leur propre capitale.

La réponse impressionna tout le monde.

— Une guerre civile ? demanda le chef d'état-major de l'armée de terre.

Le responsable interarmes ne lui répondit pas et se dirigea vers un téléphone en maugréant.

— Aucune idée, mais je ferais mieux d'informer le Président, tout ça me paraît décidément trop gros.

Le Président des États-Unis ne savait pas si la guerre civile avait éclaté en Irak. En son for intérieur il espérait qu'une sorte de miracle viendrait résoudre tous ses problèmes... Un petit tremblement de terre par exemple ?

Après avoir raccroché, il fit le point avec la CIA. Qui ne disposait pas de davantage d'informations.

Tous les otages avaient quitté Abominadad, y compris l'ambassadeur et son personnel.

Seule ombre au tableau : personne ne savait ce qu'étaient devenus le révérend Jackman et le présentateur TV Don Cooder.

Dans le bureau ovale, le Président se leva de son fauteuil et gagna la fenêtre qui donnait sur la roseraie.

Sous ses pieds, le robuste plancher en pin lui semblait peu fiable, presque aussi mou que du caoutchouc. Devant sa porte, dans le couloir, un vigile du Secret Service tenait un sac de toile verte qui contenait un masque à gaz portant le blason présidentiel.

Pourtant, vu de la Maison Blanche, le monde semblait aussi parfait qu'une carte postale. Le soleil brillait et les roses étaient encore humides de la brève averse matinale.

Alors pourquoi le Président avait-il l'impression d'être au bord d'un précipice et non pas le chef de la plus grande nation du globe ?

CHAPITRE XVII

Le général Winfield Scott Hornworks fit irruption dans la salle du Conseil de guerre, sur la base militaire orientale.

— J'ai d'excellentes nouvelles ! s'écria-t-il en agitant un télex. Ces foutus Iraitiens sont en train de nous déblayer le terrain.

— Pourriez-vous vous exprimer clairement ? demanda Chiun, assis sur des nattes en compagnie du cheik Fareem et de son fils adoptif.

— Enfin, quoi, c'est clair ! insista le général. Une unité... pardon, une légion iraitienne a foutu en l'air toute la défense antiaérienne d'Abominadad, y compris les montagnes russes dont, ils se servaient comme bouclier antimissiles. C'est sans doute un coup d'État. Peut-être même la guerre civile.

Les expressions agacées des trois autres firent place à des visages de marbre.

— Vous ne pigez pas ? s'énerva Hornworks. C'est pratiquement la victoire.

— Ce n'est rien du tout, trancha Chiun. Venez vous asseoir, nous avons à discuter.

— Oh, toutes mes excuses, bougonna le général. Je pensais que nous pouvions nous réjouir de la chute de l'ennemi.

À contrecœur, il posa son corps solidement charpenté sur une natte et brandit le télex sous leur nez.

— Au moins, lisez ça. C'est un message qui provient du Pentagone. Les Iraitiens se sont gazés eux-mêmes.

Chiun jeta un rapide coup d'œil sur la feuille, puis la lança en l'air. Ses ongles longs l'avaient transformée en confettis avant qu'elle ne touche le sol.

— C'était un communiqué officiel, remarqua Hornworks, l'air abattu.

— Et ceci est un conseil de guerre, répondit Chiun avec gravité. Nous avons pris notre décision.

— Laquelle ?

— La décision d'entrer en guerre, bien sûr.

— En guerre ? Mais nous n'en avons plus besoin. Mais bon dieu, vous n'avez pas écouté ce que j'ai dit ! Les Iraitiens règlent leurs comptes entre eux. Nous n'avons plus qu'à attendre la fin pour ramasser les morceaux.

— Et vous avez oublié vos leçons d'astrologie ? Ce n'est pas une simple guerre civile qui va arrêter le tyran Maddas. Il va renaître de ses cendres, afin de s'opposer de nouveau à nous. Nous devons être prêts à attaquer avant que cela ne se reproduise.

— Le Maître de Sinanju parle d'or, constata le cheik Fareem d'un ton grave.

— *Inch' Allah*, fit le prince général Bazzaz.

— Nous ne pouvons aller en guerre sans l'autorisation présidentielle, fit Hornworks d'un ton morose, sans se soucier une seule seconde que Mars fût ou non à l'ascendant de Saturne.

— Je suis le chef de l'Arabie ouskédite, proclama le cheik. Si le Maître de Sinanju affirme que la guerre est nécessaire pour vaincre l'agresseur, alors il y aura la guerre et vous garderez le silence.

— Je n'arrive pas à en croire mes oreilles, gémit Hornworks, la tête entre ses mains. Je suis diplômé de West Point. Je suis le neuvième Hornworks à accéder au grade de général de l'armée des États-Unis...

— J'ai décidé de vous offrir une promotion, intervint Chiun de sa voix flûtée.

Hornworks leva sur lui des yeux hagards.

— Une promotion ? Laquelle ? J'ai déjà mes quatre étoiles.

— Vous êtes à présent le Praetor Hornworks.

— Prae... quoi ?

— Ce que vous qualifieriez d'adjoint, expliqua le prince-général Bazzaz.

— Vous parlez d'une promotion ! explosa Hornworks. Je suis le commandant suprême des forces alliées ! Vous n'avez pas le pouvoir de me rétrograder.

— Nous combattons à la manière des Romains, ajouta Chiun, ignorant le coup de sang du général.

— Ça va être coton, railla ce dernier. Si mes souvenirs sont exacts, les Romains n'avaient pas grand-chose côté aviation.

— Et nous n'en utiliserons pas, confirma Chiun, catégorique.

— Comment comptez-vous gagner une guerre sans aviation ?

— Grâce à une stratégie supérieure. En premier lieu, vous allez réorganiser vos légions.

— Je les ai déjà redéployées en fonction de cette putain de carcasse de tortue.

— Il s'agit d'une carapace. Et l'ennemi sait déjà comment vous escomptez vous battre, corrigea Chiun.

— Ouais. En procédant à des raids aériens massifs.

— C'est exactement la raison pour laquelle vous vous en dispenserez.

— Nous n'allons tout de même pas nous lancer dans une offensive au sol qui finira en boucherie !

— Pas du tout. Vous devez d'abord sélectionner soixante de vos centurions les plus braves...

— Centurions ? C'est un peu comme des capitaines ?

— Possible, répondit Chiun d'un air vague. Chaque centurion commande une centurie de cent fantassins. Six centuries forment une cohorte.

— Des compagnies et des bataillons, commenta le général en notant tout cela sur sa manche, puisqu'il n'avait plus son télex. Ouais, ouais, l'histoire militaire commence à me revenir en mémoire. Et une division c'est... quoi ? une légion ? Nous avons déjà une bonne tripotée de légionnaires... tous français.

— Alors vos cavaliers.

Hornworks releva le nez de sa manche.

— Nous n'avons pas de foutus cavaliers.

— Comment appelez-vous les tortues de fer au long nez ?

— Des tanks. Oh, vous voulez parler des divisions blindées ?

— Oui. Vous les préparerez à pénétrer dans le pays qui s'appelle à présent le Kuran.

— Sans couverture aérienne, nous sommes cuits, ironisa Hornworks.

— Il n'y aura pas de couverture aérienne, répéta le Maître de Sinanju.

La douleur se lisant sur son visage, Hornworks chercha le soutien auprès des deux autres.

— Il n'y aura pas de couverture aérienne, confirmèrent tour à tour le cheik Fareem et le prince-général Bazzaz.

— Mais de quel côté êtes-vous donc à la fin ? grogna Hornworks.

— Du côté des vainqueurs, répondit Bazzaz.

Hornworks eut un mouvement de recul.

— Et le soutien naval ? L'artillerie de la marine est la meilleure du monde..., même si j'ai du mal à l'admettre en tant qu'officier de l'armée de terre.

Chiun effleura sa barbichette :

— Les Romains n'avaient pas de flotte. Les Grecs oui, en revanche.

Il secoua sa tête chauve et ajouta :

— Non, nous n'utiliserons pas la marine. Vous pouvez renvoyer les vaisseaux. Jadis, les Mésopotamiens ont combattu les Grecs, et ils pourraient s'attendre à cette stratégie trop évidente. Ils n'ont jamais combattu les Romains. Nous aurons donc l'avantage.

— L'avantage ? Vous êtes en train de nous préparer la plus grande défaite de l'Histoire !

— Uniquement si vous ne suivez pas les instructions de l'imperator.

— C'est quoi un imperator ?

— C'est moi.

— C'est une sorte de général ? demanda Hornworks.

— Il s'agit d'une sorte de général. Absolument.

— J'aurais dû m'en douter, fit l'autre d'un air morose.

— Et moi, que suis-je ? s'enquit Bazzaz, le visage tendu.

— Vous êtes à présent prince-imperator, répondit Chiun.

— Prince-imperator Bazzaz. N'est-ce pas merveilleux, père ?

Le vieux cheik rayonna :

— Je suis fier de toi, mon fils.

— Puisque les Grecs sont des marins et, comme chacun le sait, d'impénitents mangeurs de cochon, je retire ma requête concernant le porte-avions personnel.

— Entendu. Que désires-tu à la place ?

— Ma propre légion, s'empessa de répondre Bazzaz.

— Cette demande convient à un prince-imperator, je donne mon accord, déclara le cheik Fareem en frappant dans ses mains.

— Je ne voudrais pas interrompre cette touchante scène de famille,

fit Hornworks, mais je tiens à vous rappeler qu'il est ici question d'envoyer toutes nos unités sur le front. Ce sera la plus grande concentration de troupes depuis la Première Guerre mondiale.

— Oui, acquiesça Chiun. C'est bien de cela que nous discutons.

— Les unités iraitiennes qui sont en première ligne sont principalement composées d'enfants et de vieillards, ajouta Hornworks. Ils conservent l'élite de la Garde de la Renaissance à l'arrière.

Le Maître de Sinanju hocha la tête :

— C'est bien ce que j'avais compris.

— Dès qu'ils auront compris qu'on n'utilise ni l'aviation ni la marine, ils vont se sentir dopés et nous tomber dessus. Nos gars vont être hachés menu avant même de parvenir aux unités... aux centuries d'élite de la Garde ! Et il y a aussi leurs foutus missiles. À moins qu'ils ne nous tombent carrément sur le paletot pendant que nous révisons tranquillement notre latin !

— Ils utiliseront tout d'abord leurs missiles, décida Chiun. À nos *socii* de s'en occuper. Nos alliés.

— Comment ? En envoyant incognito une équipe des Services secrets britanniques en Irait ?

— Non, nous ne procéderons pas ainsi.

— Ah ouais, alors comment ? Par magie ?

— C'est la raison pour laquelle je vous ai convoqué ici, praetor Hornworks, déclara Chiun. Il me faut un moyen de rendre ces engins inoffensifs. Un moyen silencieux. Il ne doit pas être complexe, car les *socii* à qui je compte confier cette mission ne sont pas habitués à manier des outils élaborés. L'action furtive sera leur vertu principale.

— Voilà qui est parlé ! s'écria le praetor Hornworks. Les avions furtifs de la cinquante-septième escadrille tactique sont prêts à décoller pour un bombardement en tapis dont ils se souviendront.

— Renvoyez-les, s'indigna Chiun. Nous n'utiliserons ni bombes ni canons, et nous ne détruirons aucun tapis. Ces méthodes primitives ne sont pas dignes de l'imperator Chiun. Nous vaincrons avec nos cerveaux !

— Vous voulez qu'on détruise ces lance-missiles sans que personne ne le sache ? s'enquit Hornworks, dubitatif.

— Oui.

— Mais c'est impossible.

— Balivernes, intervint le cheik. Vous êtes américain. Les Américains sont très ingénieux. Le monde entier le sait.

Le prince-imperator Bazzaz hocha la tête avec vigueur :

— Oui, chacun sait que les Américains sont ingénieux. Vos films sont incomparables. Vous créez les jouets les plus fabuleux, comme les porte-avions. Vous avez sûrement un merveilleux engin pour permettre cette opération ?

Les yeux du praetor Winfield Scott Hornworks se posèrent sur chacun des visages à tour de rôle.

— Pourquoi ai-je l'impression de n'être qu'un malheureux porte-drapeau dans cet opéra-comique ? grommela-t-il.

— Parce que c'est ce que vous êtes, répondit le Maître de Sinanju en toute simplicité.

CHAPITRE XVIII

Maddas Hobsein tira longuement sur son havane avant de souffler avec insolence la fumée bleu-gris qui s'éleva dans la salle du Haut Conseil de la révolution. Funeste présage de la mort qui les attendait tous.

Chacun retenait son souffle. Respirer l'onéreux tabac qui s'exhalait des poumons du Vénéré Chef était passible de pendaison.

— Allez-y, respirez ! fit Maddas Hobsein. Je n'y vois pas d'inconvénients. C'est de la bonne fumée. Et puis, vous l'avez méritée, mes loyaux frères.

Dociles, les membres du Haut Conseil de la révolution inhalèrent avidement, avant de se plier en deux, en toussant comme des forcenés. Ce truc-là était de la camelote... pire encore à respirer que le gaz toxique.

— L'Arabe qui parvient à respirer cette fumée entêtante sans tousser sera l'homme capable de me remplacer un jour, déclara Hobsein dans un geste insouciant. Quand je serai prêt à monter au Paradis.

— Vénéré Chef, intervint le ministre des Affaires étrangères, si nous n'évacuons pas bientôt ce bâtiment, nous allons succomber à notre propre gaz asphyxiant.

— C'est toute la beauté de notre situation, répliqua l'autre avec froideur.

— C'est-à-dire ?

Maddas Hobsein retira le cigare de la bouche et gratifia son Conseil des ministres d'un large sourire :

— Nous sommes virtuellement morts. C'est la raison pour laquelle nous sommes capables de tout... de n'importe quelle bravoure, de n'importe quel geste de grandeur.

Et il laissa échapper un effroyable rire de gorge. Un peu comme celui d'un clown mécanique. Il n'y avait rien d'humain dans ce rire.

Le Haut Conseil de la révolution n'avait guère le choix. Chaque membre se mit à l'imiter. Ne pas rire signifiait mourir et, même si rester au palais équivalait à une mort quasi certaine, chacun préférerait

succomber au gaz toxique que de la main de celui que tous appelaient leur Vénéré Chef.

— Dites-moi où nous en sommes, commanda Hobsein en secouant ses cendres dans l'orifice central de la table, comme s'il se fût agi d'un énorme cendrier.

— Les Américains n'ont pas attaqué, répondit le ministre de la Défense. Leur aviation est au sol. En fait, ils renvoient leurs porte-avions. Nous ne savons pas pourquoi.

— Ils ont peur de nos gaz, prononça Maddas, ils n'attaqueront donc jamais.

Chacun savait que c'était une erreur d'appréciation colossale.

— Mon prédécesseur a eu une bonne idée en libérant les otages, suggéra le ministre de la Défense avec précaution.

Maddas fronça les sourcils et se rembrunit.

— C'était un imbécile, mais l'Irait survivra à sa bêtise. Car, au plus profond des cachots qui se trouvent en dessous de nous, nous détenons deux des otages les plus importants. Je fais allusion au prêtre noir infidèle, Jackman, et à l'orateur de télévision, Don Cooder.

À ces mots, chacun des hommes présents pâlit sous sa carnation caramel naturelle.

— Ils constituent notre assurance contre toute agression américaine à venir, ajouta Hobsein.

— Mais vous venez de dire qu'ils n'attaqueront pas, bafouilla le ministre des Affaires étrangères.

— Absolument. Mais ils risquent d'en avoir envie, quand nous serons entrés dans la phase suivante de notre annexion de la Grande Arabie.

Autour de la table, les membres du Conseil restèrent bouche bée.

Maddas Hobsein prit le temps de tirer une bouffée sur son cigare, avant d'ajouter d'une voix tranquille et confiante :

— Nous allons Conquérir l'Arabie ouskédite.

Les bouches se refermèrent d'un coup sec. Le silence envahit la pièce. Tous songeaient au gaz toxique qui s'approchait. Le silence ne fut troublé que par quelques haut-le-cœur et par les gargouillis de quelques abdomens plus bavards que leurs propriétaires.

— Mais... comment ? s'enquit le ministre de la Défense, qui allait devoir exécuter les opérations ou être exécuté pour refus d'obtempérer.

— En frappant à l'endroit le plus vulnérable de l'armée infidèle d'occupation, expliqua Maddas Hobsein, comme s'il proposait une balade bucolique sur les bords du Tigre.

— Pouvons-nous agir dans l'impunité ? interrogea le ministre de l'Éducation.

Le président Hobsein hocha la tête.

— Oui, une fois que le monde aura compris que Maddas vit toujours... ainsi que les plus importants de nos hôtes étrangers.

— Vous proposez une conférence de presse, Vénéré Chef.

— Absolument.

Le ministre lança un regard par la fenêtre, vers le ciel vapoureux couleur moutarde...

— Laissez-moi donc vous suggérer de la mener dans le souterrain à l'épreuve des gaz de ce palais.

Maddas plissa le nez. À l'extérieur, le gaz jaunâtre s'approchait. Il plaça un doigt contre sa joue, comme s'il réfléchissait.

— Fuir nos propres gaz pourrait être interprété comme un signe de faiblesse, observa-t-il.

Chacun dans la pièce retenait son souffle.

Lorsque le Vénéré Chef se décida à parler, ils soufflèrent, les yeux fermés, en invoquant la bienveillance d'Allah.

— Mais jamais ils ne pourront croire cela de la part de valeureux Arabes comme nous, décida Maddas Hobsein dans un piètre sourire.

— Alors, ne perdons pas une minute, s'écria le ministre de l'Information en martelant la table de son poing. Les Américains doivent savoir qu'on ne nous traite pas impunément à la légère !

— Allons-y, déclara le Cimenterre des Arabes en se levant.

Ils le laissèrent passer le premier. Les Gardes de la Renaissance lui emboîtèrent aussitôt le pas. Impossible de poignarder ce fou furieux dans le dos. Ils en auraient pleuré de dépit !

La descente en ascenseur dura une éternité. Les visages des membres du Conseil étaient devenus couleur lavande, à force de retenir leur respiration. Seul Maddas Hobsein continuait à respirer normalement.

Et il en était comique.

CHAPITRE XIX

Samdup observa le hibou des neiges piquer sur la vallée et ressentit une profonde envie pour la liberté dont jouissait l'oiseau sauvage.

Samdup était un Tibétain. Aucun Tibétain n'était libre, ou ne l'avait été depuis l'irruption de l'armée de libération populaire chinoise, tuant les lamas, brûlant les merveilleux temples et transformant un pays paisible en avant-poste de la barbarie. C'était il y a bien longtemps déjà.

Samdup n'était pas prêtre ni soldat. Il était trop jeune pour se rappeler l'époque du Dalaï Lama qui, jadis, étendait la bienveillance de son pouvoir religieux sur le royaume des montagnes. Le Tibet qu'il connaissait n'était que l'ombre de ce qu'il avait été.

Le hibou secoua avec majesté ses plumes tachetées en se posant. Comme l'oiseau ne semblait pas vouloir s'envoler de sitôt, Samdup reprit sa route.

Les hauts sommets de l'Himalaya étaient tranquilles, même si le silence ambiant, tout relatif, aurait paru pour le moins « sonore » à un non-Tibétain. Pour un autochtone, les montagnes exprimaient le silence avec de puissantes voix. C'était paradoxal. C'était le Tibet.

Aussi lorsque des bruits étranges firent résonner les montagnes comme de gigantesques gongs de cuivre, Samdup s'immobilisa.

Le bruit semblait provenir de l'est et se diriger vers l'ouest. C'était comme un tonnerre. Un grondement lancinant.

Et, sans que l'on puisse le dissocier de ce grondement, il y avait un autre son. Comme le chœur d'un millier de dieux. Le soleil levant aurait pu produire un tel chant profond et mélodieux, encore eût-il fallu qu'il fût doté d'une gorge.

Samdup songea qu'un tel chant ne pouvait qu'annoncer le retour du Dalaï Lama.

Il se mit à courir à sa rencontre.

Après vingt minutes de course, Samdup dut ralentir et se mettre à marcher. Mais son cœur bondissait dans sa poitrine et il avait l'impression que ses pieds étaient enfermés dans des souliers de jade.

Le Dalaï Lama était de retour et Samdup serait le premier à l'accueillir !

Quelques instants plus tard, une colonne de camions de l'armée de libération populaire chinoise passa devant lui. Les visages des soldats n'exprimaient aucune joie.

Samdup s'écarta du chemin.

— Où allez-vous ? leur cria-t-il.

Un jeune soldat, à peine plus âgé que lui, lui répondit :

— Vaincre l'agresseur !

Et Samdup cessa de marcher à grandes enjambées. Son large visage paisible devint aussi terne qu'un gong dégradé par les intempéries. Des larmes se formèrent au coin d'un œil.

Le Dalaï Lama n'était revenu que pour succomber à ces barbares païens de Chinois, songea Samdup.

L'instant était tragique. Samdup accéléra le pas. Il devait voir cela. Ne serait-ce que pour témoigner à la face du monde de la cruauté chinoise.

Une poignée de minutes s'était seulement écoulée quand il vit la colonne de camions revenir vers lui, battant visiblement en retraite !

Des expressions horrifiées étaient gravées sur les visages des survivants. Il y avait un grand nombre de blessés, gisant à l'arrière des camions, telles des poupées désarticulées. Leurs yeux témoignaient d'une rencontre avec une puissance au-delà de toute mesure terrestre.

Samdup se mit à courir de plus belle, son cœur prêt à éclater. Ses joues rebondies ruisselaient de larmes de joie.

Samdup le Tibétain courut et court encore.

Le tonnerre gronda et le chant du plus puissant des lamas continua ses stridulations bienfaisantes. Samdup songea que l'on n'avait jamais rien entendu d'aussi beau sur terre.

Bientôt, il contourna une butte enneigée et la route se présenta, droit devant lui.

Au début, il n'y eut que de la poussière. Elle s'élevait, tournoyait et nul regard ne pouvait la pénétrer.

Cela ne surprit pas Samdup. Le retour du Dalaï Lama était une vision bien trop grande pour ne pas être voilée aux yeux des hommes.

Samdup se posta au milieu de la route et s'inclina par deux fois. Il tira la langue du mieux qu'il put, car telle était la manière correcte de se saluer entre Tibétains.

C'est alors qu'au travers de la poussière tourbillonnante apparut une silhouette sombre. De gigantesques flancs aux muscles saillants. Un millier d'yeux implacables semblaient scintiller comme des étoiles de diamants noirs. Et l'on pouvait discerner des sabots d'une corne qui ne ressemblait à rien de ce que Samdup aurait pu imaginer.

Et le chant lancinant envahit l'âme de Samdup.

Il s'agenouilla devant la grâce de la vision.

On le retrouva deux jours plus tard au même endroit, aussi plat qu'un chien écrasé par les tanks de l'armée chinoise. Nul ne put expliquer ce qui lui était advenu.

Son cadavre fut jeté aux chiens, comme le voulait la coutume avec les morts que l'on honorait. Les lamas prièrent pour son salut en espérant qu'il n'avait pas trop souffert. En vérité, Samdup était mort le cœur rempli de joie.

Et le tonnerre poursuivait sa route vers l'Occident.

CHAPITRE XX

Don Cooder était furieux. Il n'avait jamais été ainsi furieux, sauf le jour où la chaîne avait embauché ce barracuda coréen prénommé Cheeta Ching pour présenter les journaux du week-end. Impossible de rivaliser avec des cheveux comme les siens. Au prochain contrat, s'était-il promis, il ferait ajouter une clause pour la coiffure.

— C'est un scandale ! tempêta-t-il en faisant les cent pas dans le cachot de la lumière faiblarde. Pour qui se prend-il, ce Maddas ? Je ne suis pas n'importe quel otage, moi ! Je suis le présentateur le mieux payé de l'univers. Même les gens qui ne m'ont jamais vu à l'écran craignent Don Cooder. Je suis plus respecté que Superman.

— Superman fait davantage de points d'audience et on le rediffuse sans arrêt, observa le révérend Jackman. Peut-être devriez-vous porter un de ses collants.

Cooder menaça les murs suintants de son poing.

— La dernière fois, j'ai obtenu une chambre d'hôtel. Des draps propres. Le service d'étage et tout le toutim.

— Vous avez obtenu tout ça parce que vous étiez avec moi. Ne vous voilez pas la face.

— C'est faux. Maddas est un musulman. Il ne va pas faire des courbettes devant vous, un prêtre baptiste. Putain, ces gens-là parlent des Croisades comme si ça s'était passé hier.

Don Cooder secoua sa tignasse noire en bataille.

— Non, ils vous ont bien traité parce qu'ils vous ont pris pour mon ami.

— Alors expliquez-moi comment nous avons pu nous mettre dans un pétrin pareil.

Don Cooder cessa de marcher de long en large et frotta sa mâchoire à la barbe naissante, ce qui ne faisait qu'accentuer les poches sous ses yeux. Il frappa du poing dans la paume de l'autre main.

— C'est le destin. J'étais choisi par le sort pour assister à la résurrection de Maddas Hobsein. J'étranglerais des chiots pour avoir un caméscope et une antenne satellite. Je suis au cœur du plus grand

reportage du monde, et je ne peux pas le diffuser. À l'heure actuelle, je parie que cette foutue Cheeta Ching occupe ma loge, avec sa coiffure de poupée Barbie.

— Qu'elle en fasse ce qu'elle veut. Moi, je tiens à quitter vivant ce trou à rats.

— Ils ne nous tueront pas, s'obstina Cooder. Je suis bien trop célèbre.

— Vous avez la mémoire courte, mon vieux. Ils ont déjà tenté de nous exécuter. Nous bénéficions d'un sursis, c'est tout.

— Foutaises. C'était un coup monté pour que Maddas puisse disparaître.

C'est alors que des bruits de pas leur parvinrent à travers les barreaux rouillés encastrés dans la lourde porte en chêne.

— Quelqu'un vient, marmonna Jackman, ses yeux semblant prêts à jaillir de leurs orbites.

— Vous voulez regarder ou j'y vais moi-même ?

— C'est vous qui êtes le plus près de la porte.

— Ouais, mais je ne suis pas sûr d'apprécier ce que je vais voir.

En définitive, les deux hommes s'approchèrent ensemble des barreaux.

— C'est Maddas Hobsein, souffla Jackman.

Don Cooder le bouscula. Sa bouche s'affaissa.

— Et il a toute une tripotée de gardiens avec lui.

— Ressemblent-ils à ceux qui sont venus la dernière fois ?

— Pourquoi ?

— Parce que s'ils sont ici pour nous flanquer devant un peloton d'exécution, j'aimerais autant le savoir à l'avance.

— Je ne peux rien vous dire, avoua Cooder.

— Pourquoi ?

— J'ai peur d'ouvrir les yeux.

Le révérend Jackman poussa Don Cooder sur le côté.

— Ça m'a tout l'air d'un peloton d'exécution, déclara-t-il d'un air morne.

Cette simple phrase décida Cooder à ouvrir les paupières. Ses yeux étaient emplis de folie.

— Je pense que nous arrivons à la fin de l'histoire, en tonna-t-il. C'est le dernier tour de manège. L'ultime show... Le...

— Je vous claque la gueule si vous continuez dans le genre hystérique, prévint Jackman.

Le bruit de la clé en cuivre dans la serrure rouillée les fit sursauter. La porte s'ouvrit en grinçant et la lumière vacillante des torches murales envahit la cellule.

Maddas entra le premier, sourire aux lèvres.

— Il montre les dents, chuchota Cooder.

— À votre avis, il sourit ou il va mordre ? s'enquit Jackman.

— Il n'a pas l'air affamé à ce point.

— OK, il sourit. Reste à savoir si c'est bon ou mauvais pour notre matricule ?

Le ministre de l'Information se faufila dans le cachot. Lui, en revanche, ne souriait pas. Il avait la tête de quelqu'un qui vient d'éviter de justesse une locomotive et qui s'efforce de retrouver une contenance.

— Je vous présente les hommages de Son Excellence, le président d'Irait, Maddas Hobsein, déclara-t-il d'une voix qu'il voulait solennelle mais qui n'était que métallique.

— Demandez à Sa Très Gracieuse Excellence si elle veut bien m'accorder une interview, s'empressa de répondre Cooder. Je lui promets la une du journal du soir.

— Notre Vénéré Chef requiert votre présence pour une conférence de presse.

— Une conférence de presse ? Je ne suis pas très bon dans ce genre d'exercice.

— Notre Vénéré Chef souhaite que vous informiez le monde qu'il a miraculeusement pu échapper à une tentative d'assassinat.

— J'en serais ravi, fit le révérend Jackman en s'avançant. Dites-moi juste où je dois aller. Je suis prêt.

— Qui vous a invité ? aboya Don Cooder en s'interposant entre le révérend et le président.

Le révérend Jackman désigna Maddas, lequel, sans comprendre leur langue, semblait se délecter de leurs chamailleries.

— C'est lui, déclara le révérend. Si vous avez une plainte à formuler, voyez avec mon agent.

Ce que fit aussitôt Don Cooder, de façon indirecte.

— Pourriez-vous demander à Sa Royale Grandeur pourquoi elle donne une conférence de presse ? s'enquit-il auprès du ministre de l'Information.

— Notre Vénéré Chef me prie de vous informer qu'il prononcera en votre présence son ultimatum aux forces d'occupation infidèles en Arabie ouskédite.

— Pourquoi avez-vous besoin de nous ? lâcha Jackman.

La question fut traduite en arabe à Maddas Hobsein.

En entendant la réponse, le ministre de l'Information blêmit. Il était si troublé qu'il protesta en anglais, alors que son président ne comprenait pas cette langue.

— Mais, Vénéré Chef, fit-il, comment pouvez-vous lui proposer le portefeuille de l'Information ? Je suis votre très loyal ministre de l'Information.

— Pas question d'accepter ce poste, s'indigna le révérend. C'est la vice-présidence ou rien.

— Quel est le salaire ? demanda Don Cooder.

Avant que ne puisse être prononcée une autre parole, le président Hobsein sortit son revolver à la crosse perlée et abattit son ministre de l'Information au beau milieu de ses protestations.

Son cadavre s'affaissa sur les chaussures de Don Cooder et de Juniper Jackman. Aucun des deux hommes ne bougea.

Un autre ministre pénétra dans la cellule.

— Notre Vénéré Chef a décrété qu'en raison des pertes imprévues parmi les membres du Haut Conseil de la révolution, déclara-t-il avec raideur, les postes de ministre de l'Information et de vice-président vous seraient respectivement offerts à vous Cooder et à vous Jackman. Acceptez-vous ?

Le révérend et le présentateur TV papillonnèrent des paupières. Lentement, leurs têtes se tournèrent l'une vers l'autre. Leurs regards se croisèrent. Leurs bouches s'ouvrirent. Ils lorgnèrent le cadavre de feu le dernier ministre iraitien de l'Information qui semblait les regarder.

Leur regard remonta vers le visage de Maddas Hobsein, Cimeterre des Arabes.

— Nous..., commença le révérend Jackman.

— ... acceptons volontiers, acheva Don Cooder.

— Amen.

— Disons plutôt *Salaam*, déclara Cooder à la hâte. Ne le prenez pas mal, *effendi. Wallah !*

Il esquaissa un maigre sourire et se lança dans un salut loyal.

CHAPITRE XXI

Harold W. Smith se trouvait chez lui par hasard lorsque la télévision diffusa par satellite une émission en direct d'Abominadad. Il était en train de regarder un documentaire de la National Geographic, particulièrement soporifique, sur les migrations de crapauds à Rhode Island.

Après que se fut dissipé le visage rayonnant de Maddas Hobsein, une voix caustique déclara : « Vous regardez Télé Abominadad, qui vous annonce la glorieuse nouvelle du retour de notre Vénéré Chef Maddas Hobsein premier du nom. Il a repris le pouvoir dans l'ancienne capitale qui, bientôt, deviendra celle de la Grande Arabie. »

— Mon Dieu, s'étrangla Smith, Chiun avait raison !

La caméra montra Maddas Hobsein, un bras levé dans un geste messianique caractéristique, debout à un balcon du Palais des Douleurs. En dessous du balcon présidentiel, la foule déferlait, applaudissant à tout rompre.

Maddas arborait un burnous blanc et un ample *ghurta*. Il ressemblait à un gros ver luisant au visage caramel. La voix poursuivit dans un anglais exécration :

— Ces images ont été prises de bonne heure aujourd'hui, démontrant notre Vénéré Chef en train d'accorder sa bénédiction au peuple d'Abominadad, lequel venait de survivre à une cruelle attaque au gaz des forces criminelles américaines.

Smith sursauta :

— Une attaque au gaz ? Impossible !

Et la voix caustique de poursuivre :

— Le gaz a tué quelques Arabes, mais deux agents étrangers alliés aux impérialistes américains y ont succombé.

Une autre voix – Smith reconnut la présentatrice de CNN, Cheeta Ching – intervint pour expliquer :

— Vous assistez à une retransmission en direct d'Abominadad, en Irait. Compte tenu de l'importance de la crise qui se déroule dans le Golfe, CNN a décidé d'interrompre ses programmes. Un résumé complet suivra cette diffusion, ainsi que les derniers rebondissements

du combat héroïque pour ma fécondation in vitro.

L'image montra alors deux corps dans les décombres. L'un d'eux était celui d'une jeune femme blonde étendue face contre terre. Le fait qu'elle disposât de deux bras supplémentaires n'était pas flagrant, sans qu'ils fussent pour autant dissimulés aux yeux des spectateurs. Sa peau était noire comme du goudron – symptôme de l'empoisonnement par le gaz. La caméra se dirigea sur l'autre corps et Harold Smith reconnut un visage familial. Le visage de l'arme secrète de l'Amérique, Remo Williams, qu'il avait lui-même envoyé à la mort en Irait.

Remo gisait sur le dos, vêtu de lambeaux de soie pourpre et écarlate. Ses yeux étaient grands ouverts, sa bouche tordue dans un rictus.

La panique qui avait saisi Smith lorsqu'il avait vu l'arme secrète de CURE occuper l'écran se calma lorsqu'il comprit que Remo était mort. Sa tête était tournée, selon un angle bizarre de sa nuque brisée. Sa gorge était bleu violacé, comme si elle portait une grosse ecchymose. Sa peau était également couleur ardoise.

L'écran devint noir. C'est alors qu'apparut un podium où trônait le Haut Conseil de la révolution, tous les membres sanglés dans des uniformes vert grenouille.

Une musique guerrière et baroque retentit. Aussitôt, les membres du Conseil se levèrent d'un bond et se mirent à applaudir. La lumière illumina leurs moustaches. Elles paraissaient bizarres et plates, comme peintes.

La caméra cadra Maddas Hobsein, imposante silhouette en uniforme blanc et or, coiffée d'un béret noir, tandis qu'il entraînait dans la pièce en paradant. Il était encadré par le révérend Juniper Jackman et Don Cooder, affichant tous deux des airs de condamnés à mort.

— Mon Dieu ! coassa Smith.

Comme il gardait toujours sa vieille mallette auprès de lui, Smith l'ouvrit et appuya sur le contact du téléphone portable qui le mettait en contact immédiat avec la Maison Blanche. Après plusieurs sonneries, le Président des États-Unis répondit enfin, essoufflé.

— Smith. Vous voyez ce que je vois ?

— J'en ai bien peur, monsieur, répondit fermement Smith.

Comme deux lentilles jumelles de caméra, ses yeux gris étaient rivés sur les images scintillantes de l'écran. La caméra suivit le drôle de trio tandis qu'il prenait place à la table, Jackman et Cooder s'installant de part et d'autre du président d'Irait. Ils faisaient penser à des goûteurs, invités, au banquet inaugural du règne d'un monarque

extrêmement impopulaire.

— Et maintenant, annonça la voix au fort accent iraitien, Son Excellence, le Cimeterre des Arabes, le président Maddas Hobsein.

Ce dernier se mit à lire une feuille de papier. Lentement, d'une voix caverneuse. Le discours était en arabe. Smith attendit la traduction simultanée, mais en vain.

— Qu'est-ce qu'il baragouine ? s'enquit le Président.

— Je ne puis vous le dire, répondit Smith. Ses paroles sont destinées à un public d'Arabes, c'est évident. Et je soupçonne que la présence de Jackman et de Cooder sert à nous mettre en garde contre toute tentative d'intervention.

— Vous pensez qu'il essaie de briser la coalition des Nations Unies ?

— C'est probable.

— Et ce truc au sujet de l'attaque américaine au gaz ? Nous savons que c'est sa propre armée qui a gazé Abominadad.

— De la propagande, sans doute un prétexte pour la suite qu'il nous prépare.

— Mais que peut-il bien mijoter ?

— Je n'en sais fichtre rien, fit Smith qui tentait de capter ce que disait Hobsein malgré son ignorance de l'arabe.

CHAPITRE XXII

Yussef Zarzour aurait donné son œil droit pour écouter le très important discours du président Maddas Hobsein retransmis par les ondes.

Mais en qualité de colonel de la Garde de la Renaissance, il devait accomplir son devoir de patriote.

Les ordres étaient parvenus par radio, de la bouche même du Vénéré Chef.

— Emmenez votre lanceur mobile de Scud sur la ligne Maddas, avait ordonné Hobsein.

La ligne Maddas était une sorte de ligne Maginot, formée d'ouvrages de terre et de barbelés juste au-dessus de la frontière entre le Kuran et l'Arabie ouskédite. Lorsque les forces de l'ONU attaqueraient – car elles le feraient sûrement –, elles devraient d'abord percer cette formidable barrière fortifiée.

— Stationnez-le à la base d'Ibn Khaldoun, avait ajouté Maddas.

— Tout de suite, Vénéré Chef, acquiesça le colonel Zarzour, accompagnant ses paroles d'un salut militaire bien que l'ordre lui fût communiqué par radio.

Qui sait s'il n'y avait pas un espion du président dans les parages ? Alors, autant saluer plutôt que risquer sa peau.

— Une fois sur place, réglez vos missiles sur les coordonnées 334.

— Trois-trois-quatre. Entendu, Vénéré Chef.

— Ensuite, contactez-moi. Personnellement.

Sautant dans la cabine de pilotage du lanceur mobile à huit roues, le colonel Zarzour conduisit comme un fou vers le sud, dans les sables poudreux comme du talc, son engin couleur camel ressemblant à un tube de rouge à lèvres géant.

Lorsqu'il tomba en panne de carburant – ce dernier étant devenu précieux depuis l'embargo anti-Irait –, à une quarantaine de kilomètres de la base Khaldoun, Zarzour dut faire face à un choix. Se suicider ou mentir avec audace.

Il préféra mentir effrontément.

— Vénéré Chef, déclara-t-il par radio. Je me trouve à l'endroit prévu.

— Parfait. Procédez au lancement.

Ce n'était pas l'ordre auquel Zarzour s'attendait, mais comme il ne souhaitait pas être enterré vivant avec des porcs en putréfaction, il gagna le panneau de contrôle et procéda à la mise à feu du missile.

Les larmes aux yeux, parce qu'il savait que les coordonnées de la cible qu'il venait de pianoter étaient celles de l'Arabie ouskédite, un pays musulman frère. Zarzour lança le compte à rebours. Puis il prit les jambes à son cou.

Une épaisse fumée noire se forma à la base du missile. L'arrière de l'engin vomit une flamme orangée et le missile s'éleva dans les airs dans un grondement de tonnerre, tandis que l'air du désert vibrait.

Lorsque l'Union soviétique avait vendu à l'Irait son système dernier cri de missiles Scud, à l'époque où les deux nations étaient alliées, les Soviétiques avaient agi en toute confiance, sachant que même si Maddas Hobsein possédait une quelconque arme chimique ou atomique, les Scud ne lui serviraient pas à grand-chose car ils étaient notoirement peu fiables.

Cette fois-ci, en raison d'une bizarrerie de la technologie soviétique et du fait que le tir provenait d'une position erronée, le système de guidage gyroscopique du missile accomplit ce qu'aucun Scud n'avait jamais fait jusque-là.

Il atteignit la cible programmée. En plein cœur.

CHAPITRE XXIII

— Tout est fini, déclara Hornworks en arrivant dans la salle souterraine du Conseil de guerre.

Le cheik Fareem leva la tête.

— Qu'est-ce qui est fini, praetor Hornworks ?

— La guerre, précisa le général américain, tout déconfit.

— Comment est-ce possible ? demanda Chiun.

— Les Iraitiens nous ont frappés en plein cœur ! Nos capacités stratégiques sont totalement paralysées. C'est la pire défaite militaire depuis Little Big Horn.

— Soyez plus explicite.

— Ils ont touché la trois cent vingt-quatrième cohorte informatique, expliqua le praetor Hornworks, le découragement étouffant sa voix. Avec un de leur putain de Scud. Une ogive remplie de gaz toxique. Les pauvres diables – et les pauvres diabesses puisque l'armée est mixte maintenant – n'ont pas eu le temps de réagir.

— Combien de morts ? s'enquit Chiun, le regard peiné.

— Aucun. Ils ont enfilé leurs combinaisons chimiques juste à temps. Ils sont malades comme des chiens. Une fois transférés en Allemagne par avion sanitaire, ils s'en sortiront.

— Peut-on les remplacer ? demanda l'imperator Chiun.

— Vous voulez rire ? s'indigna le praetor Hornworks. Vous savez le temps qu'il faut pour former un soldat de cette trempe ? Et ce n'est pas tout. Le Scud a bousillé les ordinateurs, les fax, les télex... Bref, toute notre logistique.

Dans la pièce, les visages de Chiun, du cheik Fareem et du prince imperator Bazzaz semblèrent aussi blafards que des tranches de pain de mie.

— Il n'est même plus possible de contrôler l'inventaire ! tempêta Hornworks. Nous ne savons même plus où se trouvent – où se trouvaient les munitions, les rations et tout le tremblement. Y compris nos plans de campagne. L'ensemble des informations était sur disque dur. J'en suis malade rien que d'y penser. Nous en sommes réduits à

faire la guerre avec un boulier, si tant est que nous en ayons un.

— Ah ! soufflèrent les trois autres de concert.

— Auriez-vous un boulier à prêter à ce malheureux Blanc ? demanda Chiun au cheik Fareem.

Ce dernier hocha la tête :

— À condition d'y mettre le prix.

Le Maître de Sinanju se tourna vers Hornworks :

— Courage, praetor, vous aurez votre boulier. Votre problème est résolu.

— Fantastique, grommela le général. Et ce n'est pas tout. Maddas Hobsein vient de se montrer à la télé. Il est tout ce qu'il y a de bien vivant. Nous voilà revenus à la case départ.

— Non, déclara Chiun en levant un doigt empreint de sagesse, car j'ai un plan lumineux !

— Et ces putains d'Iraitiens ont une quantité phénoménale de Scud, prêts à décoller. Comparés à nos missiles, ils ont peut-être l'air de remonter au néolithique, mais ils nous tueront aussi bien que des bombes à neutrons.

— Vous avez des bombes à neutrons ? s'enquit Chiun, sa barbichette frétilant d'effroi.

— Bien sûr, puis-je les utiliser ? À condition de mettre la main dessus bien sûr !

— Non ! décréta le Maître de Sinanju d'une voix ferme. Jetez-les toutes dans le Golfe !

— Alors laissez-moi utiliser nos atouts aériens, implora Hornworks. S'il vous plaît. En un jour, trois au pire, nous pouvons foutre en l'air tous ces Scud. Nous avons les Tomcats [\[5\]](#), les Aigles, les Faucons, les Cobras et les Jaguars, tous prêts à décoller.

— Je ne vais pas risquer la vie d'innocents animaux dans une guerre qui ne les concerne pas.

— Mais nous pouvons être les maîtres du ciel !

— Laissons le ciel à l'ennemi, proclama Chiun d'une voix triomphante. Nous occuperons la terre.

— Oui, approuva sagement le cheik Fareem. Le ciel ne nous intéresse pas.

Il se tourna vers son fils adoptif :

— Es-tu d'accord, mon fils ?

— Absolument. Il n'y a pas de pétrole dans le ciel.

Le praetor Hornworks battit des paupières. Ses yeux s'étrécirent avec ruse :

— Et pourquoi pas des Apaches ? s'enquit-il. Et peut-être aussi quelques Tomahawks ?

— Nous ne sommes pas dans un western, renifla Chiun. Je ne permettrai pas que l'homme rouge, noble quoique opprimé, soit entraîné dans la folie de l'homme blanc.

— Je suppose que les phacochères sont hors de question ?

— Vous entendez, Père ? s'exclama le prince-imperator Bazzaz. Les Infidèles ont importé des porcs en terre musulmane.

— Ce n'est que leur surnom, s'empressa d'expliquer Hornworks, en fait ce sont des avions d'attaque au sol, des tueurs de tanks. Leur désignation officielle est Fairchild A-10A Thunderbolt II. Mais qu'avez-vous donc contre les cochons au juste ?

— Pour tout véritable musulman le simple fait de toucher un cochon est une abomination qui le souillera et l'empêchera d'accéder au paradis, expliqua solennellement Bazzaz.

— Comment peut-on appeler ça le paradis, si on ne peut même pas y manger des œufs au bacon ?

Le prince-imperator et le cheik blémirent et détournèrent le regard. Le Maître de Sinanju reprit la parole :.

— Aucune machine bruyante et volante n'a sa place dans les légions, telles que je les envisage.

— Pas même un ou deux petits ballons dirigeables ? De jolis petits dirigeables dodus, inoffensifs et sans armes bien sûr, demanda sarcastiquement le praetor.

— Oui, répondit lentement Chiun. Il pourrait y avoir de la place dans mon plan pour des ballons dirigeables. Vous avez ma permission. Pour le reste, avez-vous suivi fidèlement mes instructions, praetor Hornworks ?

— Vos quoi ? Ah, oui. Le destructeur de Scud silencieux. Comment aurais-je pu oublier ces trucs-là ? J'en ai déniché deux, grâce à l'obligeance de cette bonne vieille CIA.

Le praetor Hornworks fouilla dans sa poche arrière et en sortit une paire d'épais tubes argentés portant un capuchon noir à leur extrémité.

Le prince-praetor Bazzaz accepta de son homologue américain l'un des deux objets. Il l'examina, tandis que Chiun prenait l'autre, la

curiosité plissant son minuscule visage.

Le cheik observa son fils adoptif ôter le capuchon noir, renifler l'extrémité et reculer instinctivement en respirant la forte odeur.

— Si vous parvenez à envoyer des équipes d'élite armées de ces bidules pour bousiller les lanceurs de Scud, dit Hornworks, confiant, nos problèmes seraient résolus en moins de deux.

— C'est un Magic Marker, ce bidule ? s'enquit Bazzaz, confronté pour une fois à une odeur plus forte que la sienne.

— Marker, sans doute, mais qui n'a rien de magique. Il vous en faut combien ? fit Hornworks en s'adressant à Chiun.

— Autant qu'il existe de lanceurs de Clubs.

— Cruds. Je veux dire, Scud, rectifia Hornworks. Oh, la barbe ! Je sais plus ce que je veux dire !

Il leva les mains et ajouta :

— Je crois que je vis un vrai cauchemar.

— Les cauchemars surgissent lorsque l'on a mangé des côtelettes de porc, déclara le prince-imperator Bazzaz, sentencieusement.

Hornworks qui, par hasard, adorait ce plat, se creusa la cervelle pour trouver une réplique pas trop désobligeante, mais le planton qui déboula dans la pièce en gesticulant l'en empêcha.

— Les Iraitiens avancent !

— Quoi ?

— Mon général, ils franchissent la ligne Maddas, on dirait des colonnes de fourmis !

— Ils avancent ? Mais je croyais qu'ils nous attendaient tranquillement dans leurs putains de tranchées ? Qu'est-ce qui leur prend ?

— Ils sont dirigés par un imbécile voilà tout, intervint Bazzaz. Vous n'avez pas encore compris ?

— J'ai du mal à me faire à l'idée que ce fils de pute est encore vivant !

Hornworks se tourna vers l'ordonnance :

— Eh bien ; ne restez pas planté là, décurion ! Apportez-nous des ordinateurs tactiques !

— Je vous demande pardon, généré... je veux dire praetor, mais tous les ordinateurs sont hors d'usage. Nous sommes myopes comme des taupes, d'un point de vue tactique s'entend.

Hornworks se frappa le front avec dégoût :

— Merde ! C'est vrai ! Qu'allons-nous bien pouvoir faire ?

— La réponse se trouve dans cette pièce, déclara le Maître de Sinanju avec gravité.

Hornworks virevolta. Son regard suivit le long doigt de l'imperator dirigé vers une table voisine, où trônait la carapace de tortue.

Les yeux écarquillés, le praetor Hornworks se rua sur elle.

— Cette sacrée carcasse ! s'écria-t-il. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est le seul plan de bataille que nous ayons.

Il posa soigneusement la carapace au centre du tapis où se tenaient les autres, l'orientant au nord.

Il y avait un téléphone de campagne près de lui, Hornworks le décrocha et lança ses ordres, les yeux rivés sur les craquelures de la carapace qui lui rappelait un léopard fossilisé.

— Passez-moi la neuvième légion Hispana, demanda-t-il fermement. Indiana.

En l'observant, le Maître de Sinanju s'accorda un pâle sourire. L'homme était capable d'exécuter correctement sa tâche. Qui disait que l'on ne pouvait pas éduquer les Blancs ?

CHAPITRE XXIV

Le général Shagdoof Aboona avait une confiance absolue en la victoire.

Son uniforme était britannique. Il l'avait acheté à prix de gros, après qu'un vice-chancelier inconscient eut décidé de débayer les entrepôts de l'armée de Sa Très Gracieuse Majesté. Son fusil de combat venait d'Union soviétique. Les raids aériens seraient assurés par des Mig soviétiques ainsi que des Mirage français. Il possédait des missiles américains sol-air Stinger, prélevés sur les réserves kuraniennes. Ses stocks de gaz toxiques étaient allemands. Les Silkworms chinois, quant à eux, se chargeaient de garder la minuscule côte iraitienne.

« Remarquable », songea-t-il.

L'ONU avait dû rassembler une coalition anti-Irait de trente nations pour réunir une puissance de feu comparable. Il manquait pourtant de matériel russe.

Depuis son bunker de contrôle, derrière les lignes de tranchées, de barbelés et de champs de mines, la confiance suintait par tous les pores du général Aboona. Quelques semaines auparavant – lorsque s'était formée la coalition criminelle sur la nouvelle frontière méridionale de l'Irait –, il n'était encore qu'un modeste cordonnier de Duurtbagh. Tous les Iraitiens bons pour le service avaient été enrôlés dans les Troupes Auxiliaires Populaires du Peuple Populaire, les TAPPP. Comme il était plus grand que la plupart de ses compatriotes, Shagdoof Aboona grimpa au sommet de la hiérarchie et gagna trois étoiles de papier argenté sur ses épaulettes britanniques.

— Je suis très fier, déclara le général Aboona, le jour où son Vénéré Chef plaça personnellement les étoiles sur ses épaulettes, non sans les avoir au préalable humectées au verso d'un coup de langue.

Cela ne pouvait se produire qu'en Irait.

Apprenant qu'il était envoyé au front, Aboona éprouva une légère appréhension, mais la vue de la ligne Maddas le rassura bientôt. Aucune puissance ne pourrait la franchir. Et puisque les TAPPP étaient une force strictement défensive, il s'y sentait davantage en sécurité qu'en Irait, où l'on vous tirait une balle dans le crâne pour un oui pour un non.

Son autosatisfaction dura moins de deux mois. Jusqu'à ce qu'il reçoive l'appel du président Maddas Hobsein.

— J'ai des ordres pour vous, vaillant soldat.

— Qu'Allah soit loué, dit Aboona en faisant le salut militaire au téléphone.

— Vous êtes destiné à mener notre nation vers la gloire.

— Je suis prêt, déclara Aboona, saluant toujours, de crainte que l'appel ne servît à tester sa loyauté.

— À l'aube, vous mènerez toutes les TAPPP et franchirez la frontière ouksédite comme les conquérants que vous êtes.

Aboona papillonna des paupières.

— Mais, Vénéré Chef, nous avons passé des semaines à bâtir ces fortifications. Ne vaut-il pas mieux attendre les cruelles sanctions qui nous sont promises ?

— Mieux vaut être victorieux. Les forces de l'ONU ne s'attendent pas à nous voir. Et la surprise est notre arme maîtresse dans la lutte impitoyable qui se prépare.

Aboona lorgna sa Kalachnikov soviétique en songeant qu'il se trompait depuis le début.

— Je crains de ne pas être digne de cet honneur, bégaya-t-il.

— Pas de panique, mon frère, fit la voix peu rassurante de Maddas. La Garde de la Renaissance sera tout le temps sur vos arrières.

— Oui, bien sûr, répondit Aboona, pensant qu'ils n'étaient pas là pour le couvrir, mais pour lui tirer dans le dos s'il n'avancait pas. Il sera fait comme vous l'ordonnez.

Aboona raccrocha en réalisant qu'il n'était que de la chair à canon, et cela depuis le commencement. Il épousseta le sable poudreux qui souillait son uniforme des surplus britanniques et une de ses étoiles tomba sur le sol.

Pour la première fois, il souhaitait revenir à Duurtbagh, en qualité de simple cordonnier. Les larmes aux yeux, il saisit son fusil d'assaut soviétique et s'en alla donner les ordres qui, selon toute vraisemblance, inciteraient ses propres troupes à l'abattre dès qu'il leur tournerait le dos.

Quoi qu'il décide, il portait une cible invisible sur la colonne vertébrale. C'était ainsi que Maddas Hobsein dirigeait son peuple... !

CHAPITRE XXV

La bataille de la ligne Maddas s'inscrit dans l'Histoire comme l'un des plus violents engagements terrestres depuis Verdun.

Ce fut aussi le plus bref.

Les Troupes Auxiliaires Populaires du Peuple Populaire franchirent la ligne en hurlant « *Allah Akbar !* » à tue-tête, tirant en l'air comme des sauvages dans l'espoir que les forces de l'ONU, impressionnées par le vacarme, prendraient peur et battraient en retraite. C'était leur seule chance et elles le savaient. Si elles tiraient sur l'ennemi, celui-ci répondrait,... sûrement. Elles avaient entendu dire que c'était une pratique courante en temps de guerre.

Ce furent les explosions des mines qui alertèrent les forces de la coalition. Elles avaient été posées pendant la nuit par la Garde de la Renaissance, afin que les TAPPP ne puissent pas passer à l'ennemi. Bon nombre de leurs membres avaient honte de l'occupation du paisible Kuran.

Les explosions illuminèrent le ciel. Des corps déchiquetés volèrent dans toutes les directions. Et les redoutables champs de mines de la ligne Maddas furent totalement anéantis... par de malheureux Iraitiens.

Comme il y avait plus de TAPPP que de mines antipersonnelles, une grande partie des troupes iraitiennes put passer.

Ils manquaient de tanks, d'APC[6] et d'artillerie légère, mais ils hurlaient.

Depuis son bunker, le général Aboona lançait les ordres. Ses soldats étaient certes trop démoralisés pour lui tirer dans le dos, mais il ne fallait tout de même pas tenter le diable !

— La première division blindée est localisée au sud ! À l'attaque, mes braves ! Capitaine Amzi, partez avec votre unité jusqu'au point Afar, il n'y a qu'un groupe de Marines enterrés dans des tranchées. Vous les vaincrez hardiment.

C'était un bon plan.

Hormis le fait qu'à l'endroit où devait se trouver la division il n'y avait plus qu'une simple brigade. Et le groupe de Marines n'en était

plus un. Il ne savait même plus ce qu'il était d'ailleurs !

Découvrant qu'elles avaient affaire à une simple brigade, les troupes s'enhardirent et chargèrent à la baïonnette. L'ennemi se retira. Les TAPPP crièrent victoire, se préparant à l'hallali !

Elles furent prises dans un mouvement en tenaille, identique à celui qu'utilisa Hannibal lors de la bataille de Cannae pour vaincre l'armée romaine. Les deux ailes se déployèrent et encerclèrent les TAPPP dans un anneau d'acier. Le carnage fut bref. La poignée de survivants se rendit, excellente décision s'il en fut, dans la mesure où ils disposaient de peu de balles et que leurs baïonnettes mal fixées n'arrêtaient pas de tomber.

Pendant ce temps, face à une unité de Marines bien supérieure aux prévisions, l'unité des TAPPP du capitaine Amzi fut littéralement hachée par le tir des Howitzer [7] et par des obus de mortier.

Le capitaine mourut en se demandant contre quel genre d'unité il avait bien pu se battre.

Après avoir entendu pendant une heure la mitraille et l'explosion des obus de 105 dans son talkie-walkie, le général Shagdoof Aboona cessa de donner des ordres et commença à demander un état des dégâts.

Il percevait clairement les lamentations de ses braves compatriotes. Cela ne pouvait signifier qu'une seule chose. C'était un vrai massacre.

C'est alors que retentit la sonnerie de la ligne directe avec le Palais des Douleurs.

L'œil cave, il s'empara de sa Kalachnikov, se laissa tomber sur le côté de son lit de camp et, la sonnerie lancinante dans les oreilles, il plongea le canon froid et amer dans sa bouche, puis, en tâtonnant, il chercha la détente.

Ce fut la dernière victime de la bataille de la ligne Maddas... Temps écoulé : quatre-vingt-six minutes et douze secondes.

CHAPITRE XXVI

— Ça a marché ! On en a fait de la pâtée ! s'écria le praetor Hornworks en déboulant dans la salle du Conseil de guerre.

— Montrez-moi, fit Chiun, son visage ne trahissant aucune satisfaction.

— Et comment ! fit l'autre en s'installant joyeusement sur le tapis.

De son doigt, il indiqua plusieurs points sur la carapace de tortue, à l'endroit exact où les craquelures se croisaient.

— Nous les avons stoppés ici, ici et là.

Il releva la tête, lorgnant le vieux Coréen qui avait gagné son respect comme aucun autre officier, depuis son propre père, George Armstrong Hornworks.

— Comment avez-vous élaboré cette stratégie à l'avance ? demanda-t-il. Grâce à l'astrologie ?

— Non, répondit Chiun, l'air absent. J'ai simplement chauffé la carapace dans un brasero, jusqu'à ce qu'elle se craquelle.

Hornworks battit des paupières :

— Et c'est tout ?

— Bien sûr que non, crachota le Maître de Sinanju. J'ai d'abord invoqué les dieux pour leur demander conseil. Cette forme de divination était celle de mon peuple, avant que la source du soleil ne fût révélée à Wang le Grand.

— Quoi qu'il en soit, ça marche mieux que n'importe quel ordinateur, fit Hornworks en souriant à belles dents. C'est quoi, le prochain truc ? Les feuilles de thé ? Les lignes de la main ? Vous n'avez qu'à lever le petit doigt et nous ferons exactement ce que vous direz.

Chiun secoua sa tête vénérable et déclara :

— L'ennemi a été découragé, mais il n'est pas vaincu. J'ai consulté les étoiles et elles m'apprennent qu'une nouvelle personnalité est sur le point d'entrer en lice.

— Ah ouais ? Qui ça ? Si c'est Gorbatchev, nous sommes dans un fichu pétrin !

— Je ne connais pas son nom, mais c'est une femme et sa lune est en Verseau.

— C'est mauvais ça ?

— Pour nous, non. Pour nos adversaires, peut-être. Car le Taureau et le Verseau sont en conflit, ce qui signifie retard et déception.

— Alors nous attendons que l'adversaire se manifeste, c'est ça ?

— Non, nous devons agir habilement pour exécuter le grandiose plan que j'ai élaboré pour la victoire.

— Ce n'est peut-être pas le moment idéal pour dire ça, mais un vieux général a dit : « Aucun plan de bataille n'a survécu au contact de l'ennemi. »

— Dans mon village, il existe un autre dicton : « Aucun ennemi n'a jamais survécu à un contact avec la Maison de Sinanju », rétorqua Chiun avec superbe.

— Puisque vous ne vous êtes pas trompé jusqu'ici, je vous fais confiance, déclara prestement le praetor Hornworks.

— Les marqueurs magiques sont-ils arrivés ?

— Euh... nous les attendons. J'en ai fauché le plus possible. Un mot de vous et je désignerai une unité pour les utiliser sur le terrain. Des rangers, car les Marines les perdront avant même d'arriver à destination !

Le Maître de Sinanju rassembla les plis de son kimono sur ses jambes frêles.

— Non. Vous me les apporterez tous.

— Tous ?

— Exactement. Puis vous vous débrouillerez pour me faire passer en territoire kuranien. Je distribuerai ces outils aux forces que j'ai sélectionnées.

— Quelles forces ? Au-delà de la zone neutralisée, il n'y a que des ennemis.

— Oui. Mais la question est de savoir qui est l'ennemi de qui ?

Le praetor Hornworks ôta sa casquette pour se gratter le crâne.

— Écoutez, je ne peux pas vous laisser partir au Kuran. Vous êtes le meilleur officier de campagne de cette légion.

— Je le dois, car mon fils se trouve dans cette contrée cruelle.

— Vous n'avez pas entendu ? Tous les otages ont été libérés.

— Pas tous. Et je tiens à m'y rendre. Vous êtes un soldat. Vous

devez obéir à votre imperator.

Le praetor Hornworks se releva tant bien que mal. Il commençait à se faire un peu vieux pour s'accroupir et s'agenouiller ainsi sans arrêt, mais si cette pratique s'avérait efficace, cela valait mieux que de rester dans l'expectative.

— Entendu, concéda-t-il.

Il s'approcha du téléphone, puis se retourna, haussant un sourcil narquois :

— Vous dites que cette personne est une fille ?

— Selon les astres, répondit Chiun.

— Quel genre de fille pourrait aider ce vieux Maddas ?

— Le pire.

— Nous avons un dicton, nous autres, généraux : « En temps de crise, l'assassin d'un chef est déjà auprès de lui, mais ni l'un ni l'autre ne le savent. »

Une lueur froide brilla soudain dans les yeux de Chiun, qui se mit à psalmodier :

— Celui qui se débarrassera de l'Arabe Fou ne se trouve pas encore à ses côtés. Mais bientôt, bientôt...

CHAPITRE XXVII

Lorsque le dernier avion d'Air Irait revint de l'étranger, le pilote et le copilote émergèrent du cockpit pour se trouver face à un duo de gardes de la Renaissance au béret écarlate.

— Vous êtes condamnés à mort par contumace, annonça le premier garde, pour avoir relâché des otages occidentaux sans permission.

— Allah ! Mais nous agissions sous les ordres directs *d'al-Ze'em* ! protesta le pilote.

— *Al-Ze'em* n'est plus, expliqua l'autre soldat. Notre Vénéré Chef est de retour à la tête du fier Irait.

Les deux pilotes virèrent au verdâtre tandis qu'on les escortait dans le hall désert, jusqu'à un comptoir où ils furent abattus de sang-froid. Leur sang écarlate se mêla à celui de leurs collègues.

Un peu plus tard, un ouvrier de maintenance d'Air Irait vint débarrasser les cadavres. Il se demanda qui allait bien pouvoir se mettre aux commandes des appareils, maintenant que tous les pilotes civils pourrissaient dans une fosse commune. Pourquoi pas lui ? Bien sûr il savait à peine conduire une voiture, mais tout était possible dans un pays où les exécutions sommaires accéléraient singulièrement l'avancement.

Il envisageait donc sa prochaine promotion, tout en nettoyant l'appareil du défunt pilote.

C'est alors qu'il perçut un tambourinement sourd provenant des toilettes pour dames, ainsi qu'une voix féminine excitée et haut perchée qui hurlait en anglais.

— Laissez-moi sortir !

Il alla déverrouiller la porte.

Une fille arborant une robe à motifs psychédéliques noir et blanc sortit en trébuchant.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il dans un mauvais anglais.

— Je suis Sky Bluel, répondit avec un fort accent américain la fille, tout essoufflée.

Elle portait des cheveux longs et raides, maintenus par un ruban jaune autour de la tête. Derrière ses lunettes roses de grand-mère, ses yeux étaient écarquillés et innocents jusqu'à la stupidité.

— Considérez-moi comme la Jane Fonda des années quatre-vingt-dix. Maintenant, menez-moi vite auprès de votre chef. Je détiens un plan secret pour arrêter la guerre !

— Mais... il n'y pas de guerre.

— C'est là mon plan secret. On ne voit rien !

CHAPITRE XXVIII

Kaitmast était un Afghan.

Kaitmast était un modeste chevrier lorsque ces brutes de Soviétiques avaient envahi son paisible pays. Après la destruction de son village par les roquettes soviétiques, il rejoignit la faction Hezb-i-Islami des *moudjahidin* [8]. Au cours des années quatre-vingt, Kaitmast avait renvoyé plus d'un soldat soviétique dans sa mère patrie dans la Black-Tulip, l'hélicoptère qui évacuait les corps des ennemis morts loin du champ de bataille.

Grâce aux missiles Stinger fournis par les États-Unis, Kaitmast, dont le nom signifiait « Coriace » en afghan, avait également détruit quelques Black-Tulips. Sans parler d'un certain nombre de Mig.

À présent, les Soviétiques avaient regagné leur contrée païenne et Kaitmast n'avait plus qu'à combattre les traîtres afghans collaborant avec le régime soutenu par les Soviets.

Comme la victoire était proche, il se sentait presque triste. Kaitmast commençait à aimer le combat. Il n'avait pas très envie de retrouver ses chèvres. Tel était son état d'esprit après dix ans de conflit.

Ce fut par une nuit sans lune que Kaitmast entendit les bruits sourds en provenance du Pakistan.

D'un bond, il jaillit de son lit, pensant qu'il s'agissait du grondement des tanks T-72. C'étaient peut-être les *Shouroui* – les Soviets –, songea-t-il, qui revenaient faire un tour, histoire de se dérouiller les muscles. Leurs soldats avaient-ils, eux aussi, la nostalgie de la guerre ?

Sa Kalachnikov sous le bras, Kaitmast se faufila à pas feutrés le long des roches nues et escarpées du défilé de Khyber. Lorsqu'il parvint à un bon point de vue, il baissa les yeux et scruta le Pakistan, qui s'étendait à ses pieds.

Cette vision lui fit battre des paupières d'émerveillement.

Mais ce qu'il entendit lui glaça le sang.

C'était une mélodie à vous donner la chair de poule. Les vents soufflant dans l'éternel défilé de Khyber auraient peut-être pu

produire un chant aussi beau. Il transformait l'air de la nuit en un sombre breuvage qui montait à la tête.

— Allah ! marmonna Kaitmast, ne réalisant pas tout de suite ce qui se passait.

Et comme il craignait ce qu'il ne comprenait pas, il porta son AK-47 à l'épaule après l'avoir réglé sur le coup par coup et se mit à tirer sur la grosse silhouette sombre qui s'avavançait inexorablement vers le défilé de Khyber.

Bizarrement, il n'y eut aucune riposte, aucune hésitation dans le tonnerre qui faisait trembler le sol ou dans ce chant surnaturel qui évoquait la griserie d'un vin enivrant.

Kaitmast vida son chargeur sans résultat, puis il en vida un second. Mais autant tirer sur du vent. La peur commença à l'envahir.

Le chant et le tonnerre ne quittèrent le défilé de Khyber qu'au lever du jour.

L'aube illumina le cadavre froid de Kaitmast, combattant pour la liberté du peuple afghan. Ou du moins les débris de son corps éparpillé sous les rayons du soleil. Les moudjahidin qui le découvrirent se dirent que seuls des chevaux sauvages avaient pu piétiner et déchiqeter ainsi son corps, avant que des loups affamés ne le dévorent.

En cherchant ce qui avait bien pu arriver à leur camarade, ils découvrirent une piste sinueuse, parsemée d'excréments malodorants.

Elle conduisait tout droit au cœur de l'Afghanistan.

Ils burent du thé parfumé au beurre de yak et discutèrent de la meilleure façon de réagir à cette incursion. Après de longues palabres, ils se séparèrent, chaque groupe agissant selon sa propre analyse.

Ceux qui choisirent de suivre la piste disparurent sans que plus personne n'entendît jamais parler d'eux.

Ceux dont la curiosité s'avéra moins aiguisée restèrent en vie.

Mais jusqu'au jour de sa mort, aucun d'entre eux n'oublia le chant qu'ils avaient eu le privilège d'entendre.

CHAPITRE XXIX

— Voici la combinaison, monsieur, déclara le décurion en déposant l'objet aux pieds de Chiun. Spécialement taillée à votre intention. Comme nous sommes à peu près de la même taille et de la même corpulence, je l'ai essayée et elle me va bien.

Le Maître de Sinanju lorgna l'horrible tenue de caoutchouc d'un air réprobateur. Il en avait déjà vu de ce type dans cette ville du Missouri qui avait été décimée par les gaz asphyxiants. C'était au début de cette mission qui l'avait mené aux portes de la mort dans les eaux froides d'un éternel tourment.

Cette pensée le fit tressaillir intérieurement. Il leva les yeux sur le visage interrogateur du décurion.

— Il est hors de question que je revête une telle abomination, déclara Chiun avec sévérité. J'ai seulement demandé à examiner l'une de ces monstruosité.

— Mais vous le devez, monsieur, l'Apache attend pour vous transporter en terre indienne. Les Iraitiens ont des gaz là-bas.

C'est sans doute un problème de régime alimentaire, risqua le Maître de Sinanju.

— Pardon ?

— Peu importe, soupira Chiun.

Il s'était laissé aller à une plaisanterie pour dissiper son amertume. Mais le décurion semblait n'avoir rien compris.

Chiun soupira encore. Son regard noisette se posa sur les verres protubérants et le museau du masque à gaz, assorti à la combinaison.

— En avez-vous beaucoup ? demanda-t-il.

— Chaque soldat s'en est vu octroyé un, monsieur.

— Et de ces vêtements en plastique qui empestent ?

— C'est l'équipement standard !

— Ces taches brunes..., peut-on les enlever ?

— J'en doute, monsieur. C'est du camouflage pour le désert. Nous pouvons vous obtenir la version dite forêt, mais si vous devez fureter dans le sable, je vous recommande le coloris désert.

— Seul un Blanc pourrait ne pas voir un homme qui traverse le désert, vêtu comme pour se rouler dans la fange, ricana Chiun. Peut-on les peindre ?

— On peut essayer.

Chiun désigna le masque à gaz de son ongle effilé :

— Et ce dispositif pour respirer ?

— Possible.

— Faites-les peindre sur-le-champ. Et dites au valeureux guide apache de m’attendre, et, s’il s’ennuie, il n’a qu’à aiguïser son Tomahawk.

— De quelle couleur la peinture, monsieur ?

— Rose.

— Rose ?

— Absolument, vous avez bien de la peinture rose ?

— On peut établir une commande spécifique.

— Alors, faites-le. Je souhaiterais également plusieurs feuilles de papier rose et une paire de ciseaux.

— Vous voulez que les ciseaux soient roses également ? s’enquit le décurion, perplexe.

— Bien sûr que non ! s’indigna le Maître de Sinanju. On ne peut mener la guerre avec des ciseaux roses. À présent, vous pouvez disposer.

Le décurion quitta la pièce en affichant une expression à la fois dubitative et confuse. Il se consola en songeant qu’il n’était plus un simple ordonnance mais un décurion. Il ignorait ce que cela voulait dire exactement, mais ça sonnait bien et ça épaterait sa famille.

L’opération prit moins d’une heure et le praetor Hornworks en personne déposa la combinaison chimique rose rutilante aux pieds du Maître de Sinanju.

Il plaça les ciseaux et le papier rose sur la pile.

— J’ai cru comprendre que vous renonciez à y aller, déclara le général. Sage décision. Un homme doit connaître ses propres limites, surtout s’il a votre âge.

— Je n’y renonce pas, rétorqua Chiun en s’emparant des ciseaux. Il commença à découper un long triangle dans la première feuille.

— Vous allez attendre combien de temps, alors ? Nous avons pas mal de Scud à foutre en l’air et ce vieux Maddas ne va certainement

pas attendre le retour du Mahdi pour faire mouvement !

Le Maître de Sinanju découpa un autre triangle identique au premier.

— J'ai longuement réfléchi à la manière de vaincre l'ennemi, déclara-t-il lentement. Maddas Hobsein a le soleil en Taureau. Si vous lui coupez la main, il se dira qu'il lui en reste encore une.

— Et si on lui coupe les deux jambes ?

— Alors, il se dira que tant qu'il lui reste son cerveau, il n'est pas vaincu. Vous devez donc lui trancher la tête – ce que d'ailleurs vous auriez dû faire en premier lieu.

Plissant le front, Chiun découpa un cercle dans la troisième feuille et, tout en le brandissant sous l'œil incertain du praetor Hornworks, il perça de ses deux doigts deux trous identiques.

— C'est ce que j'essaie de vous faire comprendre depuis le début, fit Hornworks en levant ses bras au ciel. C'est une putain d'autocratie qui règne là-bas. Sans Maddas, son régime et son armée tomberont en morceaux. Il faut décapiter le pays !

Chiun examina brièvement son petit découpage et leva la tête.

— Vous pensez que nous devons décapiter Maddas ?

— Pas au sens propre, bien sûr. Ce n'est pas ainsi que les Américains traitent les chefs d'État.

— Alors vous ne devez pas savoir comment mener ce genre de guerre, trancha Chiun, avant de ramasser le masque à gaz et les morceaux de papier découpés. Si je l'ordonne, ajouta-t-il lentement, tous ces vêtements peuvent-ils être peints de cette couleur ?

— Bien sûr. Mais pourquoi ? Je prépare une campagne dans le désert, pas une fête de charité.

— Parce que ces vêtements sont essentiels pour la libération du Kuran.

— Vraiment ?

— Selon mes plans, aucune balle ne sera tirée, aucune goutte de sang versée.

— Je veux bien y croire, même si j'ai du mal à vous suivre. Pourtant, reprendre le Kuran sans tirer une seule balle... Apprendre à un cochon à siffler *Dixit* me paraîtrait plus facile. Et vous savez ce qu'on dit ?

Haussant le sourcil, le Maître de Sinanju releva la tête, tandis qu'il fixait les triangles roses de part et d'autre du masque à gaz, disposant

les pointes vers le bas.

— Non, que dit-on ?

— Que ça ne marche pas et que ça agace le cochon, fit le praetor Hornworks dans un sourire.

Le Maître de Sinanju plaqua le cercle perforé sur le filtre du masque et le fit tenir par le seul pouvoir adhésif de sa salive.

— C'est une excellente idée, déclara-t-il, l'air absent.

— Laquelle ?

— D'apprendre à siffler aux cochons. C'est une idée de génie ! Pendant mon absence, dit Chiun en se relevant, telle sera donc votre tâche.

— Mais à quels cochons ?

— Aux Cochons de la Paix, évidemment.

— Vous ne seriez pas en train de confondre avec les chiens de guerre par hasard ?

— Certainement pas. Si vous dirigez des Aigles, des Faucons et des Jaguars, pourquoi pas des Cochons de la Paix ?

Bien que Hornworks ne saisisse pas très bien la logique du vieux Coréen, il était à court d'arguments.

— Vous auriez un air préféré ? demanda-t-il en désespoir de cause.

— Je vous laisse libre choix, répondit distraitement Chiun. La libération du Kuran ne dépend pas de l'air que siffleront les cochons. L'important c'est qu'ils sifflent.

— *Le Pont de la rivière Kwai*. J'aime assez.

— Acceptable. À présent, convoquez le décurion.

— Vous partez ?

— Bientôt. Mais je souhaite qu'il essaie cette tenue. C'est un test.

— Elle n'est pas banale en tout cas, commenta Hornworks en décrochant le téléphone.

Le décurion se glissa dans la combinaison, sous l'œil dubitatif du praetor Hornworks et le regard critique du Maître de Sinanju.

— De quoi ai-je l'air ? demanda-t-il d'une voix étouffée, une fois qu'il eut passé le vêtement.

— Ridicule, répondit Hornworks, peu enthousiaste.

— Parfait, fit Chiun, satisfait de son travail manuel.

Les mains sur les hanches, le général se mit à beugler.

— Il a l'air d'aller à soirée pyjamas avec ces oreilles roses qui pendouillent. Et ce cercle de papier l'empêche de respirer. Il a besoin d'orifices plus grands que ces deux simples trous pour respirer à l'aise.

Le Maître de Sinanju fit plusieurs fois le tour du décorion en silence.

— Il manque quelque chose, observa-t-il, songeur.

— Quoi ? railla Hornworks, acide. Une casquette à hélice ?

Chiun se dirigea vers le tiroir d'un bureau et en sortit un cure-pipe qu'il tordit en tire-bouchon, avant de le fixer au postérieur rose du décorion.

— Bravo ! fit Hornworks, vous venez de perforer la combinaison. Elle est foutue maintenant.

— Telle sera la tenue de vos légions pour la conquête des *limes* ennemies.

Le praetor tricota des sourcils :

— *Limes* ? fit-il en fouillant dans sa mémoire. Ah, oui, les troupes du front. Mon latin est encore un peu rouillé. Nous allons vaincre l'ennemi en le faisant crever de rire, c'est ça ?

— À l'évidence, vous n'êtes qu'un butor dépourvu d'imagination. Appelez-moi le cheik et son fils.

— Entendu. Laissez-moi le temps de mettre mon masque à gaz. Ce foutu Arabe s'est mis à prendre des bains d'Aqua Velva, c'est sa nouvelle marotte.

Quelques instants plus tard, le cheik Fareem et le prince-imperator Bazzaz apparurent. Ils n'avaient pas franchi la porte qu'ils s'immobilisaient, les yeux exorbités à la vue de la ridicule silhouette rose du décorion.

— Allah ! s'écria le cheik, cramponné à sa gandoura marron et rouge.

— Blasphème ! fit écho Bazzaz. *Khazir* !

Le visage rempli d'effroi, tous deux reculèrent. La porte se referma en claquant. Leur cavalcade frénétique résonna sur toute la longueur du couloir.

Le Maître de Sinanju se tourna vers le praetor Hornworks.

— Vous comprenez à présent ?

La mâchoire de l'autre ne touchait pas tout à fait le tapis, mais elle

pendait mollement comme celle d'une marionnette. Éberlué, Hornworks pivota alors vers le décurion.

— Fiston, tu crois pouvoir siffler *Le Pont de la rivière Kwai* ? Fais-en écouter deux ou trois mesures à ton gentil praetor.

Une heure plus tard, le Maître de Sinanju marchait à grandes enjambées vers l'hélicoptère de combat Apache qui l'attendait.

— Voici votre Apache, précisa Hornworks.

— Il a plutôt l'air d'un Nubien, rétorqua Chiun en regardant le pilote qui était noir.

— Les marqueurs sont tous à bord. Le pilote a l'ordre de ne pas vous quitter tant que le boulot n'est pas fini et de vous ramener en un seul morceau.

— Nous reviendrons séparément, car je poursuivrai ma route en solitaire jusqu'à Abominadad.

Les rotors de l'Apache se mirent à tourner, soulevant le sable par gerbes.

— Et qu'y a-t-il là-bas ? s'enquit le général.

— L'homme que vous souhaitez me voir décapiter.

— Comment vous débrouillerez-vous sans faire appel aux B-52 ?

— En appelant un numéro complètement différent, répondit le Maître de Sinanju, grimpant dans l'appareil. Ce que j'ai d'ailleurs déjà fait.

CHAPITRE XXX

Dans le village endormi de Sinanju, dominant les eaux froides de la baie de Corée occidentale, un bruit inhabituel retentit à l'heure où le soleil se lève.

Les villageois sortirent de leurs cabanes de pêcheurs et de leurs huttes en boue. Les chiens aboyèrent. Les enfants se mirent à courir dans tous les sens.

Courbé sous le poids des années, le vieux Pullyang, gardien du village de Sinanju, la Perle de l'Orient, Centre de l'Univers connu, gravit la colline escarpée menant à la Maison des Maîtres.

Une fois à l'intérieur, dans l'atmosphère qui sentait le renfermé, la sonnerie insistante se fit encore plus forte.

C'était un grand objet noir, posé sur un tabouret bas. Pullyang s'agenouilla devant, émerveillé. Les sonneries persistèrent. Il vit qu'elles émanaient d'une sorte de bougeoir en ébène, surmonté d'une affreuse fleur noire.

Le vieux Pullyang fouilla sa mémoire, à la recherche du rituel correct.

« Ah, murmura-t-il en se souvenant. Parler à la fleur et écouter dans le pilon. »

— Oui, ô Maître ?

Une voix bourdonna dans le pilon. Il écouta.

— Mais... non, je n'ai pas entendu dire que vous étiez mort. Oui, je vois bien que vous n'avez pas rejoint le séjour de vos ancêtres. Je...

Il tressaillit en entendant la voix qui s'échappait de l'écouteur.

— Immédiatement, ô Maître Chiun.

Il remit en place le dispositif et se mit en quête d'un objet précis dans la pièce sombre, regorgeant de trésors ancestraux. Des soieries délicates, de l'or sous toutes ses formes, des pièces, des bijoux à profusion. Mais ce que cherchait Pullyang se trouvait à une place d'honneur.

C'était une épée dépassant les deux mètres de long, dont le manche était incrusté d'émeraudes et de rubis. Prenant soin de ne pas se

blessé avec la lame étroite, le vieux Coréen déposa l'arme dans le long boîtier d'ébène destiné à la recevoir. Puis il le referma en faisant claquer le couvercle et en glissant deux crochets de cuivre dans leurs œillets.

Puis, après avoir fait chauffer un bol de cire, Pullyang apposa sur la boîte le sceau de la Maison de Sinanju : un trapèze divisé en deux par un trait oblique.

Il inscrivit ensuite à la cire chaude :

PRÉSIDENT MADDAS HOBSEIN

PALAIS DES DOULEURS

ABOMINADAD, IRAIT.

Puis il se mit en quête d'un messager qui voudrait bien se rendre dans le monde extérieur et charger un laquais du gouvernement nord-coréen de placer l'épée sur sa voie.

CHAPITRE XXXI

Saluda Jomart appartenait aux Peshmergas. En langue kurde, cela signifiait : « Ceux qui bravent la mort ».

Durant des centaines d'années, les Kurdes avaient souffert sous le joug des Arabes et des Turcs. Depuis un siècle, ils rêvaient de créer un nouveau Kurdistan, au nord de l'Irak. Depuis trente ans, ils étaient en guerre contre l'Irak.

Non content de les exterminer en faisant couler leur sang, Maddas Hobsein avait lâché ses gaz toxiques sur les modestes villages kurdes.

Saluda avait failli mourir lorsque les Iraquiens avaient attaqué son village natal, dans la vallée de Behinda.

À cette époque, il commandait une *surlek* – une compagnie d'un millier d'hommes. Après l'attaque au gaz, qui ne laissait derrière elle que des corps à la peau noircie, il rassembla sa troupe, mais c'était devenu une *lek* de trois cent cinquante Kurdes.

À présent, après la conquête du Kuran, il ne lui restait plus qu'une simple *pal* de cinquante soldats, les autres avaient été enrôlés d'office dans l'armée iraquienne. L'ultime cruauté... être forcé de combattre pour son oppresseur.

Cependant, Saluda attendait de voir le jour où ces mêmes Kurdes se transformeraient en vipères dans les entrailles de l'oppresseur qui osait se proclamer le Saladin des temps modernes – sachant que Saladin avait été, non pas un Arabe, mais le plus puissant de tous les Kurdes.

Saluda se tapit sur un rocher, son fusil Brno 7,98 millimètres à la main – qu'il avait pris des mains de son père, mort vaillamment au cours d'une fusillade –, lorsque le bruit d'un hélicoptère assaillit ses oreilles.

Ce n'était pas le bruit d'un appareil de l'oppresseur, aussi Saluda, après s'être positionné à un endroit stratégique, ne tira pas.

Il s'agissait d'un petit hélicoptère volant bas, qui ressemblait à une sorte de requin sombre dans le ciel. Les inscriptions qu'il portait n'étaient pas irakiennes.

Il se posa sur le sable, non loin de la rivière Shin.

Saluda dévala le rocher. Trop tard. L'appareil redécollait déjà, laissant derrière lui un homme et de nombreuses boîtes.

S'approchant avec précaution, Saluda le Kurde vit que l'intrus était un vieil homme aux étranges yeux rapprochés. Il se tenait debout, l'air résolu, le menton pointé en avant, son vénérable duvet blanc flottant dans le vent chaud. Il était vêtu de blanc, une couleur de mauvais présage.

— À la façon dont votre turban est noué, déclara calmement le petit homme, sans se soucier du fusil Brno, vous devez appartenir au clan Barzani.

— Parfaitement, répondit Saluda, son turban à carreaux rouge et blanc le désignait comme un guerrier qui ne fuit jamais le combat. Et qui êtes-vous donc, homme étrange aux yeux étranges, qui parlez la langue de mon peuple ?

— Je suis Chiun. Mes ancêtres connaissaient les vôtres, lorsque leur puissance se déployait et qu'ils s'appelaient les Mèdes.

— Cette époque est bien oubliée, *mamusta*, déclara Saluda avec respect, sa voix s'adoucissant.

L'étranger inclina la tête de côté, l'air curieux.

— La Maison de Sinanju est-elle oubliée, elle aussi ?

— Non, mais son souvenir s'estompe.

— Alors ravivons-le à partir de ce jour, fit le Maître de Sinanju en faisant de grands gestes pour désigner les caisses en bois posées dans la poussière. Car j'apporte dans ces simples boîtes la libération de votre peuple et la ruine du tyran Maddas. Suffisamment d'armes pour plusieurs *surleks*.

— Hélas, répondit Saluda en baissant son fusil, je ne commande désormais qu'une *pal*.

— Vous avez des amis ? D'autres commandants ?

— Beaucoup. Certains même dans l'armée iraitienne tant honnie.

— Cela dépasse mes espérances, car ces armes sont destinées à détruire les effroyables Crud de l'opresseur.

À l'aide d'un couteau recourbé, Saluda ouvrit une caisse. Il lorgna les rangées de tubes noir et argent qui se trouvaient à l'intérieur.

— À quoi vont-ils servir ? s'enquit-il à voix haute en s'emparant de l'un des objets.

— Ils briseront l'échine du Malin, promet Chiun. Et même un enfant pourrait s'en servir.

— Alors prenez des enfants pour les utiliser ! Les hommes du Kurdistan sont des guerriers ! s'indigna Saluda.

— N'y voyez aucune offense, ô Kurde. Vos guerriers en auront seulement besoin pour inscrire leurs noms dans les pages de l'Histoire.

Saluda ôta le capuchon. L'odeur assaillit ses narines. Il se dirigea vers un rocher et y inscrivit son nom. La trace disparut presque aussitôt.

— Ce doit être un puissant instrument d'écriture, s'il ne laisse pas de marque sur la pierre mais permet d'inscrire son nom dans les pages de l'Histoire, marmonna Saluda.

— À condition d'être assez courageux pour s'en servir.

— Assez courageux ? s'enflamma Saluda. Je sillonnerai les grottes et les contreforts et je vous trouverai des *surleks*, de braves guerriers qui ne craignent pas de faire l'Histoire.

— Voilà qui est parlé comme un véritable fils des Mèdes, psalmodia Chiun. J'ai découvert le Kurde qui fera tourner la Roue du Destin pour parachever une véritable révolution.

CHAPITRE XXXII

Nasim portait son uniforme iraitien comme une haire.

Enrôlé de force dans l'armée iraitienne, on lui avait donné une tenue inadéquate en échange de son turban à la frange délicate et de son costume de laine au pantalon large, ainsi qu'un vieux fusil Enfield sans cartouches.

Avec cette arme grotesque, il était censé surveiller un bunker abritant un lanceur mobile de missiles Scud, en ordre de marche.

Mais dans sa poche arrière, il y avait un tube argenté remis par un compatriote kurde appelé Mustafa. Ses instructions étaient aussi simples qu'inexplicables.

À la tombée de la nuit, Nasim pénétra dans le bunker. Il n'avait pas peur car, depuis son enfance, il connaissait le proverbe kurde : « L'homme est né pour être massacré. » S'il venait à être tué, c'est que cela devait être.

La porte n'était pas verrouillée. Posant son fusil inutile, il grimpa sur le gros Scud et, selon les instructions, se mit à inscrire son nom en grosses lettres à l'aide du tube argenté. On lui avait dit d'écrire pour l'Histoire et comme le monde avait depuis longtemps oublié les Kurdes – justement surnommés « les orphelins de l'univers » –, il écrivit très, très gros.

Il savait que partout en Irait et au Kuran, ses frères kurdes feraient la même chose sur d'autres Scud.

CHAPITRE XXXIII

Le président Maddas Hobsein raccrocha violemment le combiné, après la mille sept cent quatre-vingt-cinquième sonnerie.

— Ce traître d'Aboona refuse de répondre ! rugit-il.

Tous les membres du Haut Conseil de la révolution sursautèrent, y compris les deux petits nouveaux : le révérend Jackman, le vice-président, et Don Cooder, le ministre de l'Information.

Maddas se tourna vers son ministre de l'Information fraîchement nommé, lequel arborait une moustache peinte au cirage.

— Expliquez-moi cela ! s'enquit-il en arabe.

— Que dit-il ? demanda nerveusement Cooder à Jackman.

— Aucune idée. À votre place, je répondrais quelque chose.

— Eh bien, voyez-vous... Votre Grâce, commença Cooder, selon moi – et nous devons rester prudents avec les faits dans le cas présent, car les événements se développent trop rapidement pour être assimilés de façon cohérente...

Le ministre des Affaires étrangères traduisant dans la foulée.

Maddas écouta sans broncher puisque l'autre ne le contredisait pas. Il avait l'habitude de ministres qui parlaient beaucoup pour ne rien dire. C'est pourquoi la télévision était branchée en permanence sur CNN, sa seule source d'information fiable.

Il dégaina sa télécommande, la plupart des membres du Conseil se baissèrent instinctivement. Le logo de CNN apparut et les hommes se réinstallèrent, une sueur glacée dégoulinant sur leurs visages.

Tous regardèrent l'écran de télévision en silence, tandis que le ministre des Affaires étrangères tentait une traduction simultanée, tout en s'épongeant le visage avec un mouchoir.

— Nos plans sont contrecarrés, déclara Maddas Hobsein, après avoir appris l'échec de la percée en Arabie ouskédite.

— Un léger contretemps, s'empressa de commenter le ministre des Affaires étrangères.

— Que vous surmonterez sûrement, Vénéré Chef, ajouta le ministre de la Défense.

Maddas hochâ la tête.

— Nous devons élaborer une nouvelle tactique pour confondre les infidèles, reprit-il, mécontent.

— Votre Brillance se révélera supérieure à leur basse perfidie, renchérit le ministre de l'Agriculture. Comme, toujours.

Le vice-président Jackman se pencha vers Don Cooder.

— Je ne pige rien à ce que baragouinent ces mangeurs de mouton et vous ?

— Chut ! fit Cooder. Vous voulez nous faire descendre ?

— Ils ne m'abattront pas. Je suis vice-président maintenant. Je suis indispensable.

— Parlez-en à Dan Quayle [\[9\]](#).

Cette réplique lui cloua temporairement le bec, mais il revint à la charge l'instant d'après.

— Je suis également l'ami personnel de Louis Farakhan, souligna-t-il. Ce qui dans ce trou désertique vaut tous les laissez-passer.

La voix de Maddas Hobsein troubla leurs chuchotements.

— Nous devons faire un geste glorieux, annonça-t-il. Les yeux du monde arabe sont braqués sur nous. Comment écraser l'agresseur ? Allons, allons, j'attends vos suggestions.

— Nous pourrions envoyer la Garde de la Renaissance vers le sud, suggéra le ministre de la Santé avec précaution.

— Bien. Et ensuite ?

— Ils doivent défendre la ligne Maddas et notre nouvelle dix-neuvième province, et empêcher l'agresseur honni de s'emparer de nos positions.

— Ce serait gâcher de bons soldats. Il faudrait davantage de TAPPP sur le front. Ils sont comme les dinars dans ma poche. Ils ne servent à quelque chose que si on les dépense. Nos meilleures troupes doivent se tenir prêtes pour les grands combats à venir.

— Nous pourrions brûler les puits de pétrole au Kuran, proposa le ministre de la Défense.

— Et à quoi cela servirait-il ? s'enquit Maddas Hobsein.

— Cela ferait une formidable série d'explosions. Et puis peut-être que s'il n'y avait plus de pétrole au Kuran, les Américains n'auraient plus de raison d'y rester et de nous contrarier...

Hobsein retourna longuement cette idée nouvelle. L'homme qui

avait risqué cette suggestion savait qu'un tel acte exaspérerait le monde entier. Mais entre exaspérer le monde et agacer son Vénéré Chef, il avait fait son choix.

— Je vais y réfléchir, déclara Hobsein. C'est une bonne idée.

Des coups serviles frappés à la porte interrompirent l'orateur suivant.

— Entrez, lâcha Hobsein.

Ce que fit un garde de la Renaissance en béret rouge.

— Vénéré Chef, nous avons trouvé une jeune Américaine dans un de nos avions, elle s'était cachée pour venir ici. Elle désire vous parler.

— Bien. Commence par la torturer, je lui parlerai ensuite.

— À vos ordres, Vénéré Chef, mais elle affirme avoir un plan pour mettre fin à la guerre.

À ces mots, Hobsein décocha un sourire. Puis il se mit à rire. Le rire enfla en un rugissement qui se répandit dans la pièce comme une traînée de poudre.

— Mais il n'y a pas encore de guerre ! rugit Maddas. Elle ne comprend pas le peuple fier de ce pays. Nous voulons la guerre. Nous l'attendons avec impatience.

— Oui, nous adorons faire la guerre, reprirent en chœur les membres du Haut Conseil de la révolution, qui n'en pensaient pas un mot.

— Elle se dit spécialiste en armes nucléaires, ajouta le garde.

Maddas Hobsein ravala son rire. Il n'existait que deux mots susceptibles de capter son attention : « nucléaire » et « torture ».

— Amenez-la, ordonna-t-il vivement tandis que son visage recouvrait sa gravité naturelle.

La fille lui fut présentée. Sa robe psychédélique les fit tous loucher. À la vue du ruban jaune retenant ses cheveux, Maddas fronça les sourcils.

— Salut ! Je suis Sky Bluel, lança-t-elle gaiement. Que la paix soit avec vous.

— Oh, oh..., fit Don Cooder en la reconnaissant.

Le ministre des Affaires étrangères se leva. Dans un anglais laborieux, il lui demanda, sceptique :

— Vous êtes une scientifique américaine ?

— En fait, je suis étudiante à l'université. Mais j'ai fait des

recherches au laboratoire Lauwrence Livermore... avant qu'on me fiche dehors pour avoir plus ou moins « emprunté » des informations concernant la technologie des armes nucléaires.

— Mais vous n'êtes qu'une fille.

— Les physiciens peuvent être des filles..., des femmes, je veux dire.

C'est alors qu'elle aperçut Cooder.

— Hé, je vous connais ! Vous êtes ce présentateur à la gomme qui m'a aidée à construire une bombe à neutrons. Et ça m'a mise dans un sacré pétrin. Racontez-leur un peu !

Tous les yeux convergèrent vers Don Cooder.

— C'est vrai, reconnut-il avec prudence. Je connais cette nana. Je l'ai aidée à construire une bombe à neutrons pour faire une démonstration en direct et elle m'a planté juste avant l'émission. Il a fallu passer une rediff à la place.

Il grimaça comme si on lui coupait une jambe.

Maddas Hobsein s'avança et le ministre des Affaires étrangères s'approcha pour lui traduire l'échange.

— Pour votre information, murmura-t-elle à Don Cooder, sachez qu'on m'a kidnappée. Il s'est passé plein de trucs atroces. Palm Springs a été quasiment rayée de la carte. Quelqu'un est mort. Et le pire de tout... j'ai dû émigrer à Paris pour poursuivre mes études.

— J'en ai le cœur qui saigne, ricana Cooder, acide.

C'est alors que le ministre des Affaires étrangères releva sa tête aux cheveux gris acier et s'adressa à Sky.

— Vous pouvez fabriquer une bombe à neutrons ?

— Si vous avez du tritium qui traîne, un peu d'oxyde de béryllium, du plastique. Ah... j'oubliais, du fer pour le fuselage.

— Nous avons tout cela, mais pourquoi agir pour le compte de l'Irait ? Vous êtes américaine !

— C'est ce qui est marrant, fit-elle, tout excitée. Les États-Unis ont des bombes atomiques un peu partout, exact ?

— En effet.

— Alors je vous en fabrique quelques-unes et hop ! On retrouve l'équilibre des forces ! Ils ne peuvent pas vous en balancer et vous non plus.

Ce raisonnement à la logique imparable fut traduit à Maddas

Hobsein. Ses yeux bruns et humides se posèrent sur le visage innocent de la jeune fille. Un sourire rusé déforma sa figure caramel. Il chuchota à l'oreille de son ministre.

Ce dernier gratifia Sky Bluel de son sourire le plus désarmant.

— Notre Vénéré Chef, déclara-t-il, suave, comprend la sagesse qui émane de votre point de vue. Il souhaite savoir en combien de temps vous pouvez nous fabriquer ces instruments garantissant la paix.

— Oh, en une semaine, répondit-elle. Peut-être un mois. Ça dépend du matériel que vous me fournirez.

— Je vous croyais antinucléaire, murmura Don Cooder.

— Je le suis. Mais je suis encore plus antiguerre. Écoutez mon slogan : « Pas de sang pour du pétrole ! Les États-Unis hors d'Arabie ouskédite. ».

Elle baissa la voix.

— Ça sonne comme du Jane Fonda ou non ?

— Non, rétorqua Cooder, absolument pas.

Lorsqu'on eut traduit les paroles de Sky Bluel, le sourire de Maddas s'élargit jusqu'aux oreilles. Il battit des mains avec force et se lança dans une longue tirade.

Son ministre prit ensuite la parole.

— Notre Vénéré Chef a décidé de soumettre la proposition au vote de façon tout à fait démocratique. Que tous ceux qui approuvent la construction de bombes à neutrons disent oui.

— Je suis contre, déclara le vice-président Jackman.

— Moi aussi, renchérit Cooder. C'est ridicule.

— Tous ceux qui s'y opposent se verront remettre un revolver avec une balle.

— Pourquoi une seule ? s'enquit Cooder.

— Parce que pour se suicider, une seule balle suffit.

— Je vote pour, rectifia aussitôt Cooder.

Le vice-président leva vivement le doigt.

— Moi aussi !

La décision était approuvée à l'unanimité. Ce qui impressionna beaucoup Sky Bluel.

— Waouh ! Hô Chi Minh c'était rien à côté de vous !

Alors que le ministre des Affaires étrangères la reconduisait, elle

lui demanda, d'une voix incertaine :

— Ce truc sur le suicide, c'était une blague, hein ?

— À Abominadad, nous n'arrêtons pas de blaguer. Je remercie chaque jour Allah de nous avoir donné un tel sens de l'humour, le monde arabe tout entier nous l'envie.

Son sourire ressemblait à celui d'un piranha apercevant de la chair fraîche.

CHAPITRE XXXIV

Un jour s'écoula. Puis deux. Puis trois. Une semaine. Deux semaines. La puissance industrielle américaine préparait la mission militaire destinée à s'inscrire dans l'Histoire sous le nom d'« Opération Expulsion dynamique ».

Tandis que le monde entier retenait son souffle, une usine d'Ogden, dans l'Utah, travaillait sans relâche et transformait des combinaisons de protection couleur flamand rose en les dotant d'une antenne en tire-bouchon à l'arrière. Personne ne savait au juste pourquoi.

En Iowa, au Michigan et un peu partout aux États-Unis, des masques à gaz roses sortaient des usines, sous l'œil vigilant de la police militaire, avant de s'envoler pour l'Arabie ouskédite. Il en fut de même pour les ballons dirigeables conditionnés à plat, qui sortaient des manufactures d'Akron, Ohio, capitale mondiale du caoutchouc.

À la Maison Blanche, le Président des États-Unis ne prenait aucun appel, surtout pas ceux en provenance du Pentagone.

En revanche, il conversait sur sa ligne directe avec le sanatorium de Folcroft :

— Jusqu'ici, tout se passe bien, disait-il. Le général Hornworks affirme que ses troupes ont encore besoin d'une journée d'entraînement avant de partir au nord.

— Aucune nouvelle du Maître de Sinanju depuis son départ pour l'Irait ? s'enquit Harold Smith.

— Aucune. Mais je partage votre inquiétude. C'est un acte de bravoure qu'il a accompli là.

— D'ordinaire, je ne m'inquiète pas. Mais après la longue épreuve qu'il a subie, il n'est pas au mieux de sa forme. Lorsque tout sera fini, je crains qu'il ne soit plus apte à travailler sur le terrain.

Le Président soupira.

— Surmontons d'abord cette crise avant de nous faire du souci pour l'avenir. Y a-t-il eu des signes d'activité en Irait ?

— Rien. À part quelques images télévisées. Ils continuent leur mascarade, avec Jackman et Cooder devenus membres à part entière

du Haut Conseil de la révolution. Mais aucune activité militaire depuis leur incursion manquée sur la frontière ousskédite. Espérons que rien ne changera jusqu'à la réussite de l'Opération Expulsion dynamique, conclut Smith.

— Vous savez, Smith, aussi dingue que ça puisse paraître, je ne peux pas m'empêcher de croire dur comme fer au succès de cette opération.

— Jusqu'ici, le Maître de Sinanju ne nous a jamais déçu.

Ainsi s'acheva la conversation téléphonique. Et le monde se remit à compter les jours, s'interrogeant sur la suite des événements.

Mais apparemment, rien ne se passa. Ni sur terre ni dans le ciel.

Dans l'espace, cependant, à près de treize mille kilomètres de la Terre, un satellite espion Lacrosse détecta un dégagement inhabituel de méthane émanant du cœur de l'Afghanistan. Il se déplaçait vers l'ouest, mais les analystes de la CIA ne purent en identifier la cause. Il ne pouvait s'agir que d'un phénomène naturel, mais à une échelle jamais observée auparavant.

Comme cela se déplaçait à contre-vent, les spécialistes supposèrent qu'il pouvait s'agir d'une éruption volcanique. La seule autre possibilité ne pouvant être éventuellement que les déjections de buffles d'eau se déplaçant en masse. Mais une cavalcade d'une telle amplitude n'avait jamais été observée. Et il n'existait aucun animal terrestre suffisamment terrifiant pour paniquer un si grand nombre de têtes de bétail !

À travers tout le Kuran occupé et l'Irait, les guerriers kurdes se faufilaient dans les bunkers des Scud, inscrivant leurs noms à l'encre invisible, leurs déprédations restant indétectables par l'homme ou le satellite.

Et à Abominadad, une caisse en bois arriva. Elle était adressée personnellement au président Maddas Hobsein.

CHAPITRE XXXV

Le président Maddas Hobsein n'était pas fou.

Lorsqu'on lui livra la caisse venant de Pyongyang, Corée du Nord, il la fit ouvrir par ses plus fidèles parmi les membres du Conseil, tandis qu'il descendait dans son bunker personnel – surnommé la « mère de tous les bunkers ». Il choisissait toujours soigneusement les hommes qu'il chargeait de ce genre de tâches, il savait que l'idée d'être désigné pour ouvrir les colis les dissuaderait de lui envoyer des engins explosifs.

Ce jour-là, le sort désigna Jackman et Cooder comme favoris. Le révérend noir glissa avec enthousiasme un levier dans la caisse. La Kalachnikov braquée sur lui constituait au demeurant une formidable motivation.

— Je parie que Dan Quayle n'en ferait pas autant, se plaignit-il, certain qu'il ne serait pas abattu puisque personne dans la pièce ne comprenait l'anglais.

Les planches se fendirent dans un craquement et révélèrent un splendide sabre incrusté de pierres précieuses.

On n'appela Maddas Hobsein qu'une fois la lame trempée dans une solution spéciale qui changeait de couleur en présence de substance toxique.

— C'est un cadeau, Vénéré Chef, annonça le ministre des Affaires étrangères. Voyez vous-même.

— À l'évidence, les Nord-Coréens sont solidaires de notre cause, déclara le président de l'Irait, satisfait.

— Pourtant, continua le ministre, je me suis entretenu avec leur ambassadeur, il n'est pas au courant de ce somptueux présent.

Maddas Hobsein fronça les sourcils.

— Je l'accepte malgré tout. Suspendez-le au-dessus de mon bureau, à la place d'honneur.

Lorsque l'objet fut fixé avec soin, le président de l'Irait ferma la porte à clé derrière lui et sourit à belles dents. Ce merveilleux sabre le consolait de la destruction des cimenteries croisés qui s'élevaient encore triomphalement au-dessus de la place de la Renaissance-Arabe,

voici seulement quelques semaines.

Ce détour de ses pensées lui rappela la trahison de Kimberly Baynes aux quatre bras et éveilla en lui la nostalgie de ses mains rapides et fermes. Kimberly disparue, il n'y aurait dorénavant plus personne pour le fesser.

Écartant son intuition, il décrocha le téléphone.

— La fille-araignée, demanda-t-il à son tortionnaire en chef, le ministre de la Culture, son corps est-il toujours au cachot ?

— Avec l'assassin américain, comme vous l'aviez ordonné, Vénéré Chef.

— Est-ce qu'ils... sentent mauvais ?

— Bizarrement, non.

Un rapide sourire fendit alors le visage sombre du président.

— Non ? Humm. Dans ce cas je vais peut-être les torturer.

— Peut-on torturer les morts ? demanda pensivement le ministre de la Culture, un regain d'intérêt dans la voix.

— Si l'on a suffisamment de tripes pour le faire, répliqua Maddas Hobsein dans un éclat de rire, tout en raccrochant.

Tout en bas, dans la cellule la plus fraîche, les corps gisaient sur des plaques froides de basalte sombre. Leur peau était noire, comme saupoudrée de poussière de charbon.

La femme était entièrement nue. Maddas Hobsein rejeta l'idée de l'enfourcher. Un jour, alors qu'il n'était qu'un jeune homme insouciant, il avait violé un cadavre. Plus jamais ça, s'était-il juré... Il avait attrapé un mauvais rhume.

L'homme était étendu, visage austère dans la mort et yeux clos. Ses soieries chatoyantes étaient en lambeaux, mais Maddas remarqua surtout une grosseur au centre de son front. Vraisemblablement une ecchymose.

C'était assez inhabituel et le président de l'Irait ne put résister à la tentation de l'effleurer du doigt.

Sous son regard épouvanté, la bosse s'ouvrit, telle une prune que l'on découpe.

— Allah ! s'étrangla le Cimeterre des Arabes en reculant.

La grosseur s'était ouverte comme une paupière, révélant une orbite noire et aveugle. De son vivant, l'homme ne possédait pas un tel organe, Hobsein s'en serait souvenu.

Tandis qu'il s'éloignait, des bras noirs remuèrent sur la plaque derrière lui, comme les pattes d'un homard renversé. Une poitrine nue frissonna comme sous l'effet d'un souffle intérieur.

La silhouette s'assit en silence et braqua des yeux féroces rouge sang sur le dos sans méfiance de Maddas Hobsein.

— *Tu es vivant...*, murmura une voix d'outre-tombe, trop faible pour être perçue...

Et un cri frénétique provint du couloir.

— Ô Cimeterre des Arabes ! L'imprenable ligne Maddas est attaquée !

Le président Maddas Hobsein s'enfuit de la salle des tortures à l'instant même où des ongles noirs s'apprêtaient à l'agripper.

CHAPITRE XXXVI

Le colonel Hahmad Barsoumian de la Garde de la Renaissance regarda le croissant de lune dans le ciel ; il se dit que c'était un signe de bon augure et poursuivit son observation de la zone neutralisée.

Aucun signe des forces anti-Irait de l'ONU. Ils n'attaqueraient jamais. Ils avaient peur, Barsoumian en était certain.

Une forme basse apparut dans le ciel, révélée par la clarté lunaire. Le colonel ajusta la vision de ses jumelles Zeiss. L'engin était silencieux et légèrement ovale comme une seconde lune égarée. Il venait dans leur direction.

— Allumez les projecteurs, espèce de bourricots !

Lorsque les puissants rayons lumineux éclairèrent la chose qui flottait dans les airs, le colonel Barsoumian braqua ses jumelles dessus. Il resta bouche bée devant la terrible vision. Ses yeux s'arrondirent comme des billes. Son cœur cognait si fort qu'il semblait battre dans sa gorge nouée par l'émotion.

— Tirez sur cette chose blasphématoire ! ordonna-t-il.

Des balles traçantes orangées zébrèrent le ciel nocturne et manquèrent leur cible.

— Rectifiez votre tir, bourricots !

Ce que fit la batterie antiaérienne des TAPPP. Cette fois, ils tirèrent carrément dans une autre direction et ratèrent leur coup de façon spectaculaire. Confirmant le colonel dans son mépris des TAPPP et sa certitude que cette affectation était une sanction déguisée.

Bientôt la chose flottante passa directement au-dessus de leurs têtes et, voyant planer quatre sabots roses et menaçants, Barsoumian s'écria :

— Ne tirez pas ! Pas question que cette chose impure nous dégringole dessus !

L'ordre s'avéra inutile. Les tireurs étaient de bons musulmans. Et le cri ininterrompu du monstre rose flottant glaça les os de chaque soldat, tout au long de la ligne Maddas. En effet, aux principaux points stratégiques des fortifications, d'autres créatures roses planaient dans les airs, comme la plus sinistre des malédictions.

Des visages musulmans se tournèrent vers le ciel. Des bouches musulmanes s'ouvrirent toutes grandes d'effroi et de crainte. Tous les yeux étaient rivés sur les monstres qui flottaient dans les airs.

Tout à coup, comme répondant à un signal inaudible, toutes les créatures éclatèrent en même temps.

Des morceaux d'une matière rose et luisante, qui ressemblait à de la chair, se mirent à pleuvoir. Les soldats se précipitèrent dans leurs tranchées, leurs bunkers. Quelques-uns s'enfuirent en courant, certains hurlèrent en prenant leurs jambes à leur cou. Personne ne put les arrêter. Personne d'ailleurs ne s'en souciait. Et lorsque le tumulte commença à décroître, les défenseurs restants entendirent un nouveau bruit.

Il venait du sud et se dirigeait vers la frontière. C'était une sorte de sifflement puissant et grandiose.

Le colonel Barsoumian, heureusement épargné par la pluie rose et impure, se faufila sur les remblais et reprit ses jumelles. Cette fois, sa bouche s'arrondit quand il découvrit l'armée en marche. Les guerriers formaient une longue ligne se déployant tout au long de l'horizon, tel un mur en marche, un mur rose !

Des jambes roses marchaient au pas. Des mains roses tenaient des fusils de combat M-16 sur la poitrine. Les armes n'étaient pas roses mais les visages, oui... Des yeux globuleux et vitreux surmontaient des museaux roses flanqués d'oreilles triangulaires roses, flottant au vent et battant des joues roses et rebondies.

Et devant eux, ici et là, grondaient des monstres ronds et roses à la même figure bestiale. Dans leur avance, ils laissaient dans le sable les mêmes traces que celles de véhicules à chenilles. Mais ils poussaient des cris et lâchaient des « grouik, grouik » qui donnèrent la chair de poule au musulman dévot qu'était le colonel Barsoumian.

Mais le plus terrible, le plus insupportable, c'était le sifflement qui émanait de cette armée bestiale la précédant comme une muraille sonore. Le colonel savait qu'il avait déjà entendu cet air autrefois. Quelque part.

Il ne songea pas un instant que ce qu'il entendait était le thème musical du *Pont de la rivière Kwai* sifflé par un millier de lèvres roses.

Pour l'instant il s'en fichait. Il sauta dans une Jeep afin de prévenir ses camarades de la Garde de la Renaissance que l'armée des impurs était en marche.

CHAPITRE XXXVII

Personne n'avait envie d'informer Maddas Hobsein des derniers événements. Il y avait de l'exécution sommaire dans l'air. Les nouvelles, il faut le dire, étaient catastrophiques. Les TAPPP s'étaient débandées, et avaient été hachées menu par la Garde de la Renaissance. Il n'était donc même plus possible de proposer au Président de les exécuter lui-même pour épuiser sa fureur. Ses victimes seraient donc des membres du Haut Conseil de la révolution.

Le président entra tel un ouragan dans la salle du Haut Conseil de la révolution.

— Quelles sont les nouvelles ? demanda-t-il en s'asseyant.

Elles étaient si affreuses que personne ne voulait en informer Maddas Hobsein. Il martela la table de son poing :

— Votre rapport ! Qu'est-ce qui se passe sur le front ?

— Il... a été culbuté par l'ennemi, répondit le ministre de la Défense. Complètement.

Maddas Hobsein battit des paupières.

— La ligne Maddas ? Ma fierté et ma joie ? Le rempart de l'Islam ?

— Navré, mais c'est la vérité, fit le ministre de la Défense en s'efforçant de pleurer.

Fronçant les sourcils, Maddas dégaina son revolver et, sans y prêter garde, l'abattit d'une balle en plein visage. Chacun fut impressionné par les résultats. Sans parler des éclaboussures.

Le canon de l'arme pivota vers le ministre de la Culture :

— Vous ! La ligne Maddas... tient-elle toujours ?

— Oui, Vénéré Chef. Infranchissable, comme auparavant.

— Vous mentez, fit le président de l'Irait en pratiquant une trachéotomie radicale et définitive au moyen d'une balle de plomb.

Le ministre s'effondra de sa chaise dans un gargouillis sinistre. À présent, le canon était braqué sur le ministre de la Défense.

— La vérité ! Dites-moi la vérité !

— Des cochons ! bêla le ministre. Des soldats cochons mutants ont

franchi le front. Des truies mécanisées ! Des porcs volants ! Quel musulman peut supporter la vision d'une armée aussi impure ?.

À ces mots, le regard de Maddas étincela.

— C'est grotesque ! Vous aurez la vie sauve si vous me dites immédiatement la vérité !

— Mais..., Vénéré Chef, c'est la vérité. Devant Allah, je...

La moustache du ministre fut avalée par ses dents, et ses dents par sa colonne vertébrale laquelle céda à la poussée d'une autre balle issue du revolver de Maddas.

Le vice-président Juniper Jackman allait passer à la casserole lorsqu'un messager fit irruption à point nommé en hurlant :

— Vénéré Chef ! La Garde de la Renaissance ! Elle est en train d'être détruite !

— Par quelle armée ?

— Par notre propre armée. Les troupes régulières l'ont écrasée en fuyant les cochons danseurs.

— Danseurs ?

— Ils semblent danser en avançant. Et ils sifflent.

Maddas Hobsein décrocha le téléphone de campagne qui le mettait directement en liaison avec le général commandant la Garde de la Renaissance dans le Kuran occupé, désormais la province Maddas.

Au lieu d'entendre parler arabe, il perçut un sifflement et reconnut sans peine la bande originale du *Pont de la rivière Kwai*. Il ne pouvait s'agir que de cochons américains. Le film était interdit en Irakit.

L'air hébété, il laissa tomber le combiné.

— Il y a pire, Vénéré Chef, reprit le messager. Le gouvernement américain vous a déclaré criminel de guerre. Ils ont l'intention de vous pendre jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Je ne serai pas pendu ! rugit Maddas Hobsein. Je suis le Cimenterie des Arabes. Et celui qui me pendra n'est pas encore né ! N'est-ce pas, mes loyaux frères ?

— Absolument, Vénéré Chef ! répondirent en chœur les membres du conseil, à l'exception de Jackman et Cooder qui, ne comprenant pas l'arabe, gardaient les yeux grands ouverts et serraient les jambes afin que leur vessie ne se vide pas intempestivement.

— Ils affirment que les Cochons de la Paix – comme les appellent les émissions de propagande – viendront jusqu'en Irakit si on ne leur livre pas les criminels de guerre. Le gazage de leur avant-poste

informatique les a rendus furieux.

— Eh bien, ils auront des criminels de guerre, annonça Maddas, l'air résolu.

Il balaya la pièce du regard :

— Qui se porte volontaire ? Ceux qui le feront passeront à la postérité, les autres resteront avec moi. Je sais que c'est un choix difficile, mais vous êtes des hommes courageux.

Tandis que les membres du Conseil pesaient le pour et le contre, le ministre de l'Agriculture eut la présence d'esprit de traduire la proposition en anglais pour le vice-président et le ministre de l'Information.

Jackman et Cooder saisirent la balle au bond.

— Je suis volontaire ! s'écria le premier.

— Non, c'est moi ! fit l'autre.

Il fut inutile de traduire en arabe au président ce qui venait d'être dit. Leur impatience à se sacrifier pour lui se lisait sur leurs visages d'infidèles. Il en eut la larme à l'œil.

Il se leva et serra les deux hommes dans ses bras en les embrassant sur chaque joue. Deux fois.

— Nous ne vous oublierons jamais, déclara le Cimeterre des Arabes. Partez à présent. Un avion vous attend.

En sortant du palais, Don Cooder confia à son compagnon :

— J'en reviens pas que ce grand corniaud soit tombé dans le panneau.

— Amen, mon frère.

Tandis qu'ils essayaient de héler un taxi, une pensée traversa soudain l'esprit du révérend Jackman :

— Vous ne croyez tout de même pas que les États-Unis vont nous pendre pour haute trahison ?

Le présentateur TV et son compère se regardèrent, la mine décomposée.

Ils se ruèrent sur la grille du palais, hurlant qu'ils voulaient récupérer leurs postes. Cela fut rapporté au président, qui essuya une larme avant d'ajouter :

— Ne les laissez pas rentrer !

Puis, se tournant vers son Conseil, il déclara :

— J'ai décidé de ne pas permettre que l'honneur iraitien soit

soillé par cette insulte. Monsieur le ministre de la Défense...

Il jeta un regard circulaire sur la pièce. Du défunt ministre, on n'apercevait plus que le pied droit sur le rebord de la table.

— Qui aimerait être le nouveau ministre de la Défense ?

Personne ne leva la main, aussi Maddas désigna-t-il vaguement le ministre de la Santé.

— Vous.

— J'accepte, ô Vénéré Chef, prononça l'homme d'un air misérable.

— Allez-y et lancez tous nos Scud.

— Sur quelle cible, Vénéré Chef ?

Maddas se pencha en avant, un sourire sardonique fleurit sur ses lèvres :

— Jérusalem.

Tous les ministres manquèrent s'étouffer.

— Mais, Vénéré Chef, Jérusalem est une ville sacrée.

— Pour les juifs. Et les chrétiens.

— Et pour nous aussi. Si nous gazons Jérusalem, non seulement les juifs et les infidèles, mais aussi nos voisins arabes vont riposter.

— C'est bien ce que je souhaite. Puisque je ne peux pas affronter les troupes coalisées du monde entier, eh bien chaque homme vivant sur terre devra mourir. J'ai dit ! Transmettez les ordres et abattez séance tenante tous ceux qui hésiteraient.

— Mais, Vénéré Chef...

— Et lorsque vous aurez fini, tirez-vous une balle dans la peau, décréta Maddas. Il n'y aura pas de tire-au-flanc. L'heure de gloire est arrivée ! Une brillante civilisation est née au cœur de la glorieuse Abominadad et c'est depuis cette ville que nous transformerons le monde en chaudron de sang !

Le ministre de la Défense quitta la pièce en courant.

En sortant, il heurta Sky Bluel, qui avait l'air mécontente. Elle l'écarta pour entrer dans la salle du Conseil.

— Excusez-moi, dit-elle, mais je pense que votre prétendu tritium n'est qu'un vague dérivé de mauvais uranium. Il me faut de meilleurs matériaux si vous voulez que je fabrique en vitesse une bombe à neutrons opérationnelle !

Sa tirade fut traduite à Maddas Hobsein, lequel invita la jeune Américaine à le rejoindre à la table de conférence, entre feu le

ministre de la Défense et son regretté collègue des Affaires étrangères.

— Beurk ! Ces types sont morts ?

Personne ne répondit.

— À propos, qui les a tués ?

— Notre Vénéré Chef vous a invitée à vous asseoir, alors asseyez-vous, déclara le ministre de l'Agriculture.

— Pas question de m'asseoir entre deux types morts, insista Sky Bluel. Ils puent et ça fait des bruits bizarres.

Et comme le Cimeterre des Arabes n'avait plus besoin d'une spécialiste en énergie nucléaire – car les bombes américaines et israéliennes allaient pleuvoir d'un instant à l'autre –, il ordonna que cette fille trop bruyante soit conduite à la chambre des tortures afin d'y attendre son bon plaisir.

Tandis qu'on la sortait de force, Sky Bluel vociféra les pires injures qui lui vinrent à l'esprit :

— Vous ne valez pas Hô Chi Minh ! Pas même Che Guevara !

Sky Bluel se tut alors qu'on l'escortait vers les cachots. Son gardien, par hasard, parlait anglais :

— Je vais vous enfermer avec les impérialistes américains qui sont morts.

— Si je dois me retrouver avec des impérialistes, dit-elle, j'aime autant qu'ils soient morts. J'ai une envie subite de méditer. Toute cette histoire commence à me peser.

Le gardien s'arrêta devant une porte épaisse percée d'un petit judas muni de barreaux de fer. Un léger martèlement provenait de l'intérieur.

— Qu'est-ce que c'est ? fit-il en s'avançant vers les barreaux.

Aussitôt, un quatuor de bras noirs agrippa sa figure, sa gorge et ses épaulettes. Il hurla, laissant tomber un trousseau de clés. Sky s'en empara et se tapit dans un coin, tandis que le geôlier se faisait méthodiquement étrangler. Lorsqu'il ne bougea plus, elle se glissa jusqu'aux barreaux.

— Hé, là-dedans, murmura-t-elle. Êtes-vous des prisonniers politiques ?

— *Oui*, répondit une voix d'outre-tombe, *ouvrez la porte*.

Sky s'exécuta et, à son grand étonnement, une femme apparut, cheveux emmêlés et la peau couleur charbon. Elle était nue. Ses yeux rouges flamboyaient en direction de Sky.

— Génial ! marmonna la jeune fille d'une voix voilée, sans vraiment remarquer les quatre bras. Qu'est-ce qu'ils vous ont fait ? Comment puis-je vous aider, pauvre petit être opprimé ?

Les yeux rouges la sondaient. Une main s'éleva et un doigt se pointa sur elle.

— *Donnez-moi cela.*

— Mon bandeau ? fit Sky en effleurant ses cheveux.

— *Oui, c'est ma couleur préférée.*

— Bien sûr, répondit Sky en détachant le ruban jaune, mais il ne couvrira pas grand-chose, vous savez.

— *Juste votre gorge...*, déclara Kali en fondant sur Sky Bluel, telle une énorme araignée couleur d'ébène agrippant un fil de toile jaune.

Tandis qu'elle était lentement étranglée sur le sol de pierre froide, Sky poussa quelques gémissements inarticulés incompréhensibles. À cet égard, elle mourut comme elle avait vécu.

CHAPITRE XXXVIII

Le monde allait sombrer dans les Abysses Rougeoyantes de l'Enfer, à cause d'un seul homme : Hobsein.

Le hasard voulut que Yussef Zarzour ordonnât le tir du premier Scud. Encore tout émoustillé par la destruction de la 324^e cohorte informatique américaine, il était impatient de savourer sa nouvelle gloire.

S'il avait su que son Scud était braqué sur Jérusalem, il l'aurait aussitôt reprogrammé pour détruire le Palais des Douleurs. Mais il ignorait ce détail fatidique. Calfeutré dans son bunker, il compta mentalement. Bizarre, au nombre 20, le bras du lance-missiles aurait dû se lever. Zarzour s'arrêta à 55. Il passa la tête au-dehors.

Le Scud restait pointé vers le ciel bleu, un léger panache de fumée grise s'échappait de la queue de l'engin.

Sous l'œil de Zarzour, le missile éclata soudain en une fleur de bruit, de pétrole en feu et de shrapnel. L'un des éléments métalliques, plus pointu que les autres, lui trancha la tête.

D'autres Scud s'élevèrent dans le ciel, décrivant des paraboles, des loopings et des arcs de cercle qui auraient époustouflé leurs constructeurs soviétiques.

Ces acrobaties terrifièrent les chefs des équipes de tirs, certains même furent victimes de leurs propres armes, tandis que les missiles s'écrasaient au sol en explosant.

D'autres Scud éclatèrent sur leur rampe de lancement. Ou atterrirent à des centaines de kilomètres de leurs cibles. Certains ne parvinrent même pas à se dresser dans le ciel, ils s'effritaient en mille morceaux comme atteints d'un vieillissement prématuré. Dans d'autres cas, les rampes de lancement s'effondrèrent sous l'effet des vibrations. Les Scud n'étant pas prévus pour des tirs horizontaux, les résultats se révélèrent particulièrement désastreux pour les militaires environnants, les bâtiments et les formations rocheuses naturelles qui protégeaient les sites de tir.

Les pilotes iraitiens n'eurent rien à envier à leurs collègues au sol. Les Mirage connurent de sérieux dommages, tandis qu'on les remorquait à l'extérieur des abris. Les ogives tombèrent, les trains

d'atterrissage s'effondrèrent. Les ailes des Mig chargées de bombes dégringolèrent en lâchant des nuages de gaz toxiques.

Quelques jets de l'aviation iraitienne parvinrent à décoller. Mais leurs ailes se détachèrent sans raison apparente. Les voilures se déchirèrent, les cockpits s'arrachèrent en plein vol, forçant les pilotes à s'éjecter là où ils le pouvaient. La plupart périrent, en maudissant tour à tour la technologie soviétique et Maddas Hobsein.

C'était comme si la main de Dieu était intervenue pour sauver le monde de l'ambition destructrice de ce mégalomane. Car personne ne comprenait comment l'aviation iraitienne et ses unités de missiles pouvaient foirer en même temps !

Surtout pas le président Hobsein qui exécuta les deux premiers membres du Conseil venus lui faire part du désastre.

Lorsqu'il fut à court de ministres à abattre, il promut son chauffeur personnel, un caporal de la Garde de la Renaissance, au poste de ministre de la Défense. Ce dernier, tremblant de tous ses membres, conduisit le Cimeterre des Arabes à une base de tir demeurée intacte, située au sud d'Abominadad.

Lorsque les techniciens aperçurent la limousine blanche de leur Vénéré Chef, ils se placèrent en cercle et dégainèrent leurs armes de conserve. Ils comptèrent jusqu'à trois et tirèrent. Les cadavres tombèrent les uns sur les autres au centre du cercle.

Le président de l'Irait enjamba les corps, l'air inquiet et sinistre. Il s'approcha du Scud inerte pour l'examiner.

Il y avait un long gribouillis noir le long du missile. Maddas dut incliner la tête pour lire l'inscription. C'était un nom, inconnu. L'écriture était si grosse qu'elle s'enroulait autour de la roquette : ce qui contraignit Maddas à marcher autour du lance-missiles pour lire en entier l'inscription sibylline.

— Qui est ce NISSINE ? rugit-il en brandissant le poing.

— Je ne sais pas, Vénéré Chef, répondit le nouveau ministre de la Défense.

— Alors faites exécuter chaque Iraitien portant ce nom !

— À vos ordres, Vénéré Chef, murmura le ministre de la Défense, Nissine Ammache, qui jeta ses papiers d'identité par la vitre du véhicule, en regagnant le Palais des Douleurs.

Désormais, il se ferait appeler Touran.

Il songea que ce subterfuge lui permettrait de tenir jusqu'au mardi.

CHAPITRE XXXIX

Les panaches de fumée parsemant le paysage iraitien étaient visibles depuis les satellites. Les analystes de la CIA en dénombèrent plus d'un millier – ce nombre les rendit perplexes, c'était en effet plus du double du nombre de Scud connus !

Cela prit des heures, mais les spécialistes finirent par comprendre que certains des clichés représentaient non pas la fumée des tirs mais des points d'impact. L'information fut transmise au Pentagone, qui n'y comprit rien, puis à la Maison Blanche, qui s'en réjouit, et enfin au praetor Hornworks qui, à ce moment-là, chevauchait un véhicule d'assaut amphibie dans les rues de Kuran City libérée, tel un pacha sur son éléphant rose.

Les superstructures du véhicule étaient dissimulées sous une coquille de fibre de verre rose ayant la forme d'une truie de quatre mètres cinquante de haut. L'engin faisait des bonds en avançant, tel un char de défilé, sa queue en tire-bouchon remuant de haut en bas.

Un cochon bipède s'avança vers la truie et ôta son masque à gaz rose.

— Général, nos services d'espionnage nous informent que la menace des Scud et des avions de combat est sur le point d'être totalement éliminée, déclara le cochon qui n'était autre qu'un décurion de la garde prétorienne, laquelle s'appelait auparavant garde présidentielle.

— Il a réussi, ce sacré vieux Chinetoque ! exulta Hornworks. Nous avons libéré le Kuran sans la moindre victime ! Les *Sues Pacifica* ont gagné !

— Les *Sues Pacifica*... Monsieur ?

— Les Cochons de la Paix fils, expliqua Hornworks. Pointe donc ton grain dans une classe de latin. Tu apprendras des choses utiles !

Il scruta l'horizon, vers le nord. Le Maître de Sinanju devait traîner ses sandales quelque part par là. La phase finale de l'Opération Expulsion dynamique était entre ses mains. Hornworks espérait en sa réussite. Le vieillard lui avait paru aussi âgé que Confucius. Et deux fois plus épuisé. Hornworks n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi épuisé. Comme s'il était au bout du rouleau, avec une dernière course

à faire avant de passer à la caisse.

La question restait entière : Comment Chiun allait-il décapiter Maddas et son commandement sans B-52 pour le couvrir ?

CHAPITRE XL

Le gouvernement de la République islamique d'Iran fut alerté de l'incursion imminente par le chef de l'État de l'Afghanistan voisin.

— Pourquoi nous en informer ? demanda le président du Parlement iranien, l'air soupçonneux.

Les deux nations n'étaient pas spécialement en bons termes.

— Pour que vous sachiez que nous ne sommes pour rien dans la propagation de ce fléau, répondit l'autre. Ce fléau nous a coûté suffisamment de soldats.

— Un fléau, dites-vous, les Soviétiques reviennent ?

— Non, ils ont même refusé de nous porter secours.

— Que suggérez-vous alors ?

— Priez Allah pour que le fléau n'engloutisse pas votre nation.

— Vous dites engloutir ?

— Vous saurez qu'il s'approche en voyant la terre trembler et en entendant un chant mélodieux, l'un sèmera la peur dans votre cœur tandis que l'autre fera couler des larmes de joie sur vos joues, poursuivit le président afghan. Le fléau décimera vos armées si elles se trouvent sur son passage.

— Si telle est la volonté d'Allah, comment oserions-nous nous y opposer ?

— Question de rhétorique, répliqua le président afghan d'un ton sec, car il vaudrait mieux que vous crachiez au visage d'Allah plutôt que d'envisager la victoire sur le monstre qui s'approche de votre frontière.

— Vous parlez comme un instrument païen des communistes, crachota l'Iranien.

— Peut-être ! Mais mon pays est encore intact. Le vôtre le sera-t-il encore demain ?

Et la conversation téléphonique s'interrompt.

Le président du Parlement iranien se dirigea vers une carte murale. Il localisa l'endroit où la créature – la puissance que l'Afghan appelait le fléau – passerait leur frontière commune.

Il vit que le chemin entraînerait ce fameux fléau dans les sables du désert Dash-i-Kavir, au sud de Téhéran.

Comme il ne souhaitait pas perdre sa république pour un désert minable, il appela le président iranien, avec lequel il partageait le pouvoir de mauvaise grâce.

— Ne devrions-nous pas défendre la révolution ? s'enquit le président iranien, après avoir écouté son interlocuteur. Car il est bien écrit que nous ne devons pas nous soustraire à la volonté d'Allah.

— Non, fit le président du Parlement, car si je lis correctement ma carte, ce fléau venu d'Afghanistan est sur le point d'atteindre la nation iraitienne criminelle.

— Qu'Allah soit loué !

CHAPITRE XLI

La cité d'Abominadad constituait le berceau de la civilisation humaine. Érigée sur une boucle sinueuse du Tigre, le premier alphabet avait vu le jour dans cette ville, ainsi que l'art de l'écriture, l'astronomie, l'algèbre, sans oublier une longue lignée de monarques, y compris le plus puissant et le plus despotique de l'Histoire.

Plusieurs fois détruite au cours des siècles, Abominadad avait toujours été reconstruite. Toujours plus vaste. Développant toujours sa puissance, ses aspirations grandioses. Et, tandis que le centre de la civilisation se déplaçait vers la Perse, puis l'Égypte, la Grèce, Rome, l'Angleterre et, au XX^e siècle, vers cette contrée occidentale inconnue et inimaginable, l'Amérique, Abominadad détruisait ses vieilles tours et en bâtissait de nouvelles. Elle prospérait, s'étendait et se prenait à rêver, attendant que les étoiles du désert la favorisent de nouveau.

À la fin du XX^e siècle, quelque cinq millions d'Arabes vivaient à Abominadad – davantage d'êtres humains que ne comptait le globe quand fut dressé le premier minaret.

Et les cinq millions d'habitants sentirent leur sang se glacer lorsqu'ils perçurent le vacarme qui traversait le Tigre. La peur les envahit et leurs cœurs se mirent à battre à tout rompre. Les mains se mirent à trembler.

Il s'agissait d'un chant lancinant que seules leurs âmes comprenaient. Leurs ancêtres l'avaient imité, l'enseignant à leurs fils, et les fils aux petits-fils. Même si la mémoire s'était diluée au cours des âges, chaque Iraitien, de la montagnaise frontière turque aux marécages du Sud, connaissait la signification de la mélodie qui s'insinuait dans l'air desséché.

C'était l'appel du défi et le glas du destin.

Et, tandis qu'il vibrait dans le ciel, pur et cristallin, un silence stupéfait s'abattit sur la ville. Les *muezzin* s'immobilisèrent dans leurs minarets, l'appel à la prière, *Allaaah Akbaaar*, s'étouffa dans leurs gorges subitement nouées. Les femmes se retirèrent dans leurs foyers, tels des corbeaux noirs cherchant à s'abriter d'une tempête imminente. Les enfants cherchèrent leurs mères.

Et les hommes, les seuls à connaître la signification de ce chant cosmique, se hâtèrent de rejoindre leur clan.

Pour la première fois depuis des générations, Abominadad allait être évacuée. Non en raison des bombes et des pluies de missiles. Non plus en raison de la peste. Ni même en raison d'un incendie.

Mais parce qu'un chant fabuleux flottait dans l'atmosphère.

— Quel est ce chant exquis ? s'enquit le président Maddas Hobsein qui, ayant été orphelin jeune, n'avait pas eu de père pour lui enseigner cette sublime mélodie.

N'obtenant pas de réponse, il se tourna vers son ministre de la Défense, lequel baissait piteusement les yeux sur l'entrejambe de son pantalon qui s'assombrissait.

Une flaque s'était formée au pied gauche de l'homme, gâchant un tapis persan qui, quelques mois auparavant, trônait dans le palais de l'émir déchu du Kuran et qui, à présent, ornait le sol du bureau du président Hobsein. Derrière celui-ci, un immense sabre serti de pierres précieuses barrait le mur.

— Vous êtes malade, frère arabe ? s'enquit Maddas avec son plus beau sourire sardonique, songeant qu'il pourrait toujours abattre son ministre plus tard.

— Non, Vénéré Chef, je suis mort.

— Allons, allons, fit l'autre, en se levant pour lui coller une tape paternelle dans le dos. Ce n'est pas parce que vous avez pissé sur mon tapis préféré que je vais vous descendre.

— J'aimerais que vous le fassiez.

La moustache et les sourcils de Maddas se haussèrent simultanément.

— Vraiment et pourquoi, frère arabe ? s'étonna-t-il.

— Parce que ce serait infiniment plus miséricordieux que le sort que nous réservent les auteurs de ce chant.

— Dis-m'en davantage, insista le Cimeterre des Arabes, guidant son interlocuteur par l'épaule vers la fenêtre. Ce que tu as à me dire m'intéresse au plus haut point.

La fenêtre offrait un large panorama. Maddas Hobsein contempla la vaste cité qui, même dans les heures les plus sombres, faisait sa joie et sa fierté. Nabuchodonosor avait régné sur cette ville. Dans l'avenir, cette métropole tentaculaire deviendrait la capitale de tout Dar-al-Islam, le royaume de l'Islam.

C'est alors que les yeux de Maddas se posèrent sur les rues et les larges avenues encombrées de véhicules qui fuyaient.

— Mon peuple ! s'écria-t-il, surpris. Où vont tous ces gens ?

— En lieu sûr, Vénéré Chef.

Il toucha son cœur.

— Mais ils n'ont rien à craindre ici. Avec moi.

— Ce n'est pas ce qu'ils pensent, dit le ministre de la Défense.

Maddas scruta son visage en sueur.

— Vous parlez avec audace pour une fois.

— Je ne vous crains plus, Vénéré Chef, répliqua l'autre avant de fermer les yeux. Vous pouvez m'abattre maintenant.

Maddas le secoua par les épaules.

— Je n'en ai pas l'intention. Ne sommes-nous pas frères ?

« Jusqu'ici, ce ne sont pas les scrupules qui t'étouffaient... » songea le ministre de la Défense. À voix haute, il déclara avec raideur :

— Si vous insistez.

— Alors, dis-moi, devant Allah, ce qui t'effraie, frère arabe ?

— Ce chant que nous entendons en ce moment.

— Mais il est si beau !

— Seulement pour les démons qui le chantent.

— Les démons ? Je n'y crois pas.

— Vous y croirez, rétorqua le ministre, humectant ses lèvres sèches. Si vous ne comptez pas me tuer, Vénéré Chef, me permettez-vous de le faire moi-même ?

— Non, répondit Maddas Hobsein d'un ton sévère. Quel est ce chant ? J'en ai marre de jouer aux devinettes.

— Les Mongols, chevrota l'autre.

— Plus fort.

— Les Mongols, répéta le ministre de la Défense, de la voix suraiguë d'un enfant dont le doigt se serait pris dans une souricière.

Maddas se creusa la cervelle. Il n'avait guère fréquenté les bancs de l'école par le passé, mais il avait tout de même vaguement entendu parlé des Mongols. Ils vivaient quelque part en Extrême-Orient.

— Ce sont des Chinois qui produisent ce chant ? marmonna-t-il en bâtant des paupières, l'air stupide. Ils n'ont pas déployé leurs troupes contre nous. Ils ont été nos amis. Parfois d'une manière secrète.

— Les Mongols ne sont pas chinois, expliqua l'autre après plusieurs tentatives pour avaler sa salive. Les Chinois les craignent plus que

n'importe quel autre ennemi.

— Ils n'ont jamais fait face aux Gardes de la Renaissance, observa Maddas, confiant.

— Les Mongols sont... encore plus féroces que les Turcs. Ils ont failli conquérir le monde autrefois. Ils ont même vaincu l'Irait, jadis.

— Je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu cela, déclara Maddas, un froncement de sourcils inquiet assombrissant pour la première fois son visage.

— Ils chevauchaient leurs infatigables poneys et détruisaient tout sur leur passage. Ceux qui leur résistaient, subissaient le sort cruel de l'épée.

— Et ceux qui se rendaient ?

— Ils les passaient au fil de l'épée de façon encore plus impitoyable. Car la Horde Dorée de Gengis Khan détestait par-dessus tout ceux qui refusaient de se battre, plus encore que ceux qui lui résistaient.

Le bras de Maddas tomba de l'épaule de son ministre, comme si quelque laser chirurgical en avait tranché les nerfs et les tendons. Il avait entendu parler de ce Gengis. C'était un formidable guerrier. Aussi célèbre que Saladin, qui avait chassé les Croisés.

— Peut-être ont-ils rallié notre cause, déclara-t-il, plein d'espoir.

— Peut-être, mais la dernière fois, ils ont assiégé Abominadad.

— Elle était fortifiée à cette époque. Comment de simples cavaliers pourraient-ils assiéger notre glorieuse et immense cité ?

— Il est inscrit dans l'Histoire qu'en ce temps-là, le calife a d'abord aperçu au loin un nuage de poussière.

Le chant semblant provenir de l'est, Maddas gagna la fenêtre orientée dans cette direction. Et il vit de la poussière. Normal, il y en avait toujours en suspension dans l'air. En cette saison, les tempêtes de sable étaient singulièrement féroces.

— Quoi d'autre ? s'enquit le Cimenterre des Arabes, une nuance de nervosité voilant pour la première fois sa voix.

— La cavalcade de nombreux chevaux annonça au calife que le destin d'Abominadad était scellé.

C'est alors que, traversant la vitre, traversant ses bottes et le parquet qui les portait, parvint une légère vibration. Les dents de Maddas se mirent à claquer. Il serra les mâchoires d'un air de défi.

— Que s'est-il passé ensuite ? rugit-il.

À présent, le sol tremblait carrément sous ses pieds. Comme un grondement de tonnerre venu du fond des âges.

— Les hordes de Hulegu se présentèrent à la Porte d'Ishtar.

— Hulegu ? Et Gengis ?

— Il était déjà mort, sinon nous ne serions pas ici en train de parler. Gengis ne laissait derrière lui que de la poussière. Hulegu, lui, bâclait son travail.

— Continuez ! s'énerma Maddas, notant que le nuage de sable s'assombrissait.

Il était midi mais la luminosité du soleil faiblissait et la poussière devenait de plus en plus noire.

— Hulegu et ses Mongols ont franchi la Porte d'Ishtar comme un ouragan et ils ont écrasé la pauvre Abominadad sans défense.

— Bah ! Nous ne sommes plus sans défense maintenant.

— À l'époque non plus, Vénéré Chef. Ils ont capturé la garnison et se sont répartis les soldats.

— L'esclavage est le sort réservé à ceux qui n'ont pas le cran de défendre leur nation, ricana Maddas, méprisant.

— Ce n'était pas pour en faire des esclaves mais pour les massacrer. Le calife fut capturé et ils le contraignirent à donner l'ordre à son peuple de quitter la ville.

Ce qui rappela à Maddas la foule qui fuyait sous ses fenêtres.

— Pourquoi mon peuple s'enfuit-il sans attendre l'ordre de son Vénéré Chef ?

— Peut-être parce qu'il a lu les mêmes histoires que moi, suggéra le ministre de la Défense.

À présent, et bien qu'il fût construit pour résister à un tir de missiles, tout le palais tremblait.

— Quelles histoires ?

— Celles qui racontent comment, après s'être rendus, les habitants d'Abominadad furent tous passés au fil de l'épée. Ce jour maudit, les eaux du Tigre étaient teintées de rouge.

— Le peuple, je m'en tape ! beugla Maddas, apercevant pour la première fois des chevaux qui venaient du désert.

Les montures paraissaient petites et les cavaliers plutôt trapus. Leurs larges visages semblaient durs et impitoyables.

— Parlez-moi du sort réservé au calife !

— Le calife al-Musta'sim fut autorisé à vivre dix-sept jours, tandis qu'Abominadad était mise à feu et à sang. Ensuite, les Mongols l'ont mis dans un sac qu'ils ont cousu, avant de le faire piétiner par des chevaux, jusqu'à ce que le calife rende son dernier soupir. Puis-je mourir maintenant ? larmoya le ministre de la Défense.

— Non ! tonna Maddas. Vous êtes un Arabe ! Les Arabes ne fléchissent pas devant l'ennemi. Où est passé votre courage ?

Le ministre de la Défense pointa alors l'index vers la tache humide maculant l'ancien tapis royal de l'émir kuranien.

— Il est là, Vénéré Chef, répondit-il simplement.

— Bon sang, il y a bien un moyen de nous en sortir ! Il y a toujours un moyen. (Le président de l'Irait marchait de long en large.) J'ai une idée ! ajouta-t-il avec un claquement des doigts. Contactez les Américains. Dites-leur que je veux m'allier avec eux. Je leur accorde tout mon pétrole en échange de leur protection contre ces bandits mongols.

Le ministre secoua la tête d'un air dubitatif.

— Les Américains vous connaissent sous votre vrai jour, ils savent que vous violez vos promesses sur un simple coup de tête, Vénéré Chef.

— Alors appelez Tel-Aviv. Les sionistes seront ravis d'apprendre que je les considère avec respect et affection.

— Je ne ferai jamais une chose pareille, même si j'étais le calife de l'ancienne Abominadad et que ce soit mon seul espoir d'échapper aux sacs cousus de la mort.

— Alors contactez ces Kurdes de malheur ! vociféra Maddas. Ils sont presque aussi sauvages que les Mongols. Avec un peu de chance, ils s'entre-tueront.

— Comment faire ? gémit le ministre de la Défense. Les Kurdes n'ont pas le téléphone, pas de radios et aucune ville qui leur appartienne. Et ils ont presque tous été gazés.

— Quel est le traître qui a fait ça ?

— Vous.

Les sourcils noirs de Maddas s'agitèrent comme des chenilles brûlées en train de copuler. L'air inquiet, il tripota sa moustache. C'était vrai. Il avait gazé les Kurdes. Avec toute cette agitation, il avait presque oublié ce détail.

— Et les Soviétiques ? marmonna-t-il en faisant les cent pas. De quel côté sont-ils cette semaine ?

— Je crois qu’eux-mêmes l’ignorent, reconnu en toute sincérité le ministre de la Défense.

— Et l’OLP, où est-elle passée ? Après tout ce que j’ai fait pour cette organisation.

— Vos propres assassins ont décimé leur commandement, Vénéré Chef.

— Et les grands mollahs de l’Islam ? Ils ne vont pas laisser un frère musulman périr entre les mains d’infidèles ?

— Ils vous ont déclaré ennemi de Dieu et ont décrété que pour les crimes que vous avez commis contre l’Islam, vous deviez être exécuté et avoir les mains tranchées.

— Oh...

Par la fenêtre, il voyait des hordes et des hordes de Mongols qui approchaient, la multitude des sabots de leurs poneys soulevant un nuage de poussière noire qui occultait le soleil et jetait un voile sur les inextinguibles ambitions de Maddas Hobsein.

Se souvenant du sort réservé au calife, une idée lui vint alors à l’esprit et il espéra que la chance serait de son côté.

CHAPITRE XLII

Une fois dans son bureau souterrain – réplique parfaite de celui qui se trouvait dans le Palais des Douleurs, à l'exception du tapis de l'émir kuranien –, Maddas Hobsein déposa le merveilleux sabre coréen sur sa grande table de travail, tout en ôtant son pull kaki, maculé du sang et de la cervelle de son ultime ministre de la Défense qu'il venait d'exécuter et dont il avait déjà oublié le nom.

Il sortit d'un des tiroirs du bureau un long habit funéraire noir : un *abayuh* de rechange. Il le passa par la tête puis se coiffa d'un voile.

— Ah, soupira le Cimeterre des Arabes tandis que l'étoffe apaisait son âme troublée.

Le port de l'*abayuh* lui procurait des sensations encore plus intenses que la torture des Kurdes. C'était une résurgence de l'époque où il avait dû fuir en Égypte, habillé en femme, à la suite de l'échec d'un coup d'État.

Il glissa un disque compact dans son lecteur Blaupunkt et se laissa bercer par *La Danse des Sept Voiles*.

— Mad Ass, Mad Ass, se mit-il à baritonner en roulant des hanches, faisant claquer ses doigts pour battre la mesure. Je suis l'Arabe le plus fou de tous les temps...

Tout en s'éclaircissant la gorge, son regard se porta au-delà de son voile. Un discret raclement de gorge attira soudain son attention. Il aperçut alors une frêle silhouette blanche dans un long miroir mural. Maddas virevolta.

Debout à l'entrée de la pièce, les mains dans les manches de son kimono livide, un minuscule Oriental l'observait. Il paraissait aussi âgé que le Prophète lui-même.

— Que faites-vous ici ? s'enquit Maddas en arrachant son voile.

Peu importe qu'il l'eût vu en *abayuh*. Ils étaient tous deux au fond du bunker. Le vieillard serait mort avant de pouvoir révéler le secret de Maddas.

— Je suis Chiun, déclara l'Oriental avec calme, je suis entré avec toi.

— Mais j'étais seul en pénétrant ici.

— Ton ombre ne t'a-t-elle point suivi ?

— Bien sûr, mais quel est le rapport avec vous ?

— Je suis ton ombre, répliqua le vieil Asiatique, chaussé de sandales, en s'avançant à pas feutrés.

Il évoquait un petit fantôme jaune ayant uniquement la peau sur les os. Ses yeux ressemblaient à des fentes impénétrables.

— Qui es-tu réellement, vieillard ? s'enquit Maddas en glissant la main dans son vêtement noir, prêt à en sortir son revolver à la crosse d'ivoire.

— Je suis Chiun, Maître régissant de Sinanju.

— Ce titre ne signifie rien pour moi.

Le vieil homme menu s'arrêta à moins de deux mètres du Cimeterre des Arabes.

— Je suis celui qui forma l'assassin tombé en ton pouvoir.

— L'Américain ?

— Il s'appelait Remo. Et il était le meilleur élève qu'un Maître de Sinanju puisse jamais avoir.

— Ce Sinanju, pourquoi n'en ai-je jamais entendu parlé ?

— Peut-être parce que tu es ignorant et inculte.

Vexé par une telle insulte, Maddas braqua son revolver sur la poitrine du vieil Oriental.

— Tu ne voudrais pas me tuer, moi, un vieil homme ?

— Pourquoi pas ? J'en ai tué tellement, répliqua le président de l'Irait en riant.

— Parce que je t'ai offert ce merveilleux présent, l'un des trésors appartenant à la Maison de Sinanju, la plus grande Maison d'assassins de la planète, fit l'Oriental en désignant le sabre posé sur le bureau dans un sac de toile.

— C'est toi qui m'as envoyé cette merveille ?

— Oui, répondit Chiun en s'avançant vers l'objet. J'espère que tu l'as traité avec respect, car il appartenait à ma famille depuis plus de deux mille ans.

— Tu dis être un assassin, reprit Maddas, une nuance d'intérêt dans la voix.

— Non, je suis *l'assassin*. Le dernier de ma lignée.

— J'ai besoin d'un tueur de ta trempe. Le Président des États-Unis

m'a causé beaucoup d'ennuis. Pourrais-tu l'assassiner pour moi ?

— Aisément, fit le Maître de Sinanju en dépliant le sac de toile avec soin pour exposer la lame étincelante.

Il examina d'un œil critique le manche incrusté d'émeraudes et de rubis.

— Tu pourrais assassiner le Président américain avec cette épée et me la retourner avec le sang du Président sur la lame ?

— Avec la tête du Président emballée sur la pointe, si tel était mon souhait pour vous être agréable.

Les yeux de Maddas brillèrent de plaisir.

— Tu ferais cela pour moi, Maître de... comment déjà ?

— Comme ils ont tôt fait d'oublier ! soupira Chiun. Bong doit être doublement honteux que ses services n'aient produit aucune impression sur vous autres, Mésopotamiens.

— Les noms ne comptent pas, s'impativa Maddas. Seuls les actes ont de l'importance. Veux-tu trancher la tête du Président des États-Unis avec ce sabre, oui ou non ?

— Non, répondit le vieil Oriental d'une voix distante, toujours penché sur le sabre.

Maddas n'avait pas l'habitude de s'entendre répondre par la négative. Il en fut si surpris qu'au lieu d'abattre son interlocuteur séance tenante, il bredouilla une question :

— Pourquoi pas ?

— Parce que cette arme est destinée à l'exécution de criminels de droit commun, non aux empereurs, expliqua Chiun, la main effleurant à peine la poignée du sabre qui, pourtant, se souleva comme s'il était aussi léger qu'une plume.

Maddas savait pertinemment que tel n'était pas le cas, car il avait pris une sacrée suée à le porter et le Cimenterre des Arabes n'était pourtant pas du genre fluet.

— Alors comment donneras-tu la mort au Président ?

— Avec le seul instrument correct..., mes mains, répondit Chiun.

— J'accepte volontiers, fit Maddas, pensant que le vieil Oriental faisait allusion à une lente mort par strangulation.

— Mais je ne le ferai pas, déclara le Maître de Sinanju, en se tournant face à lui, la pointe de la lame à quelques centimètres du visage encore en sueur de Maddas.

Il ne pouvait croire qu'un homme aussi petit possédât une telle force.

— Il n'existe pas assez d'or dans l'univers pour me convaincre d'offrir mes services à un être tel que toi, poursuivit le vieillard, sur un ton dont la froideur évoquait celle de la lame. Je suis peut-être le dernier de ma lignée, un vieil homme sans enfants, mais j'ai encore ma fierté.

Maddas battit des paupières d'un air stupide. C'était le second refus. Cet infidèle ne comprenait-il donc pas à qui il avait affaire ?

— J'exige que tu travailles pour moi ! rugit-il, revolver au poing.

— Et moi, je refuse !

— Si tu ne souhaites pas m'offrir tes services, alors pourquoi m'avoir fait parvenir ce magnifique sabre ?

— Parce que, répondit le Maître de Sinanju en soulevant la lame par-dessus son épaule, un sifflement d'acier fendait l'air, il était trop encombrant à transporter.

Maddas Hobsein réagit et appuya sur la détente de son revolver. Mais le coup partit trop tard.

Le vieux Maître de Sinanju fit tournoyer la lame tandis que ses pieds quittaient le sol. On aurait dit une fleur qui flottait dans un tourbillon d'étoffes arachnéennes. Le sabre se transforma en un long pistil d'acier, étincelant dans la lumière qui émanait du plafond.

Maddas Hobsein comprit que le coup avait porté lorsque les sandales de Chiun rejoignirent le sol. L'extrémité de la lame était vermeille et, du coin de l'œil, le Cimeterre des Arabes entrevit sa propre gorge sanglante dans le miroir mural.

— Mon fils a été vengé, déclara froidement le Maître de Sinanju.

Telles furent les dernières paroles qu'entendit Maddas Hobsein de son vivant avant de s'écrouler à terre, une larme au coin de l'œil.

Ce fut la seule larme versée pour la disparition du Cimeterre des Arabes. Et elle était rouge sang.

Le Maître de Sinanju prit le temps d'essuyer soigneusement le sabre de ses ancêtres. Puis il quitta le bunker, tel un spectre surgi du passé maudit d'Abominadad.

CHAPITRE XLIII

Sur le toit du Palais des Douleurs, Kali dansait.

Ses pieds nus produisaient un bruissement sec sur le toit de pierre, comme celui des feuilles mortes tombant sur la chaussée en automne.

Entre ses quatre bras, son partenaire semblait dépourvu de la moindre énergie, son cou avachi évoquant celui d'un poulet étranglé.

— *Danse ! Pourquoi ne dances-tu pas, mon amour ?* murmurait Kali. *J'ai besoin de toi, car sans la puissance de tes pieds, m'accompagnant dans la Tandava, ce monde de malheur se perpétuera comme jadis. Les Abysses Rougeoyantes nous attendent...*

Comme aucune réponse ne s'échappait des lèvres noircies de son cavalier, Kali continua à danser, ses membres tressaillant dans une interminable agonie. Les larmes coulaient de ses yeux rouge sang. C'étaient des larmes d'un jaune blanchâtre venimeux, à l'aspect purulent. Elle songeait à tous les liquides chauds dont elle s'abreuverait dans le Chaudron de sang, si seulement Shiva voulait bien danser.

CHAPITRE XLIV

Chiun, le Maître Régnant de Sinanju, monta sur le toit du Palais des Douleurs pour assister à la chute d'Abominadad.

La vue de cette danse macabre le remplit d'une amertume glacée. Vingt années d'amour et de discipline pour en arriver à une fin aussi écoeurante.

— Bien que tu sois Kali la Terrible et moi un pauvre vieillard, proclama-t-il, je vais déployer mes ultimes forces pour t'empêcher de souiller davantage le corps de mon fils.

Kali lança un rire moqueur :

— *Tu n'es qu'un misérable mortel, dépourvu de virilité et de puissance. Je rongerai la chair de tes os de vieillard si tu ne t'en vas pas.*

— Alors montre tes dents, catin, répliqua Chiun en s'avançant, le grand sabre de Sinanju à la main. Tu as devant toi une furie plus implacable que l'enfer d'où tu as surgi.

— *J'ai soif de sang mais je puis me contenter de chair vivante*, déclara-t-elle en lâchant Remo, qui s'effondra lamentablement.

— Et moi, j'ai soif de vengeance, fit Chiun en agitant son puissant sabre.

Les bras de Kali se refermèrent comme les pétales d'une plante carnivore. La lame toucha un avant-bras noir en faisant un petit bruit sec. Une main noire se détacha du poignet agresseur.

Chiun cingla une nouvelle fois l'assaillant. Une épaule éclata comme une branche morte et le bras gauche inférieur du démon femelle se balança étrangement, comme désarticulé.

— *Aïe !* cria Kali, et son moignon exsangue jaillit vers le crâne chauve du Maître de Sinanju.

Chiun pivota sur lui-même et, utilisant l'énergie cinétique de la lame, esquiva le coup. Reculant de quelques pas, il se tourna pour affronter de nouveau son adversaire.

Un sourire blême barra son visage, tintant ses yeux noisette et froids d'un humour lugubre.

— Tu es puissante, ô Kali, mais ton incarnation ne l'est pas. Les

muscles de la fille sont empoisonnés par le gaz mortel de l'Arabe. Elle agonise. Tout comme mon Remo, qui a péri. Tu vas le rejoindre dans la mort.

— *Je te tuerai d'abord !* hurla Kali et, toutes dents jaunâtres dehors, elle bondit sur lui comme une chienne enragée.

— Tu ne me tueras jamais, charognarde ! crachota Chiun en l'évitant. Tu es morte-née et tu mourras à jamais.

— *Je te dévorerai !*

— Régale-toi de cela pour commencer ! répliqua Chiun en lui lançant la main qu'il lui avait tranchée, laquelle remuait encore comme une tarentule.

Kali poussa un autre hurlement. Le sang jaillit des commissures de ses lèvres, comme si ses poumons avaient éclaté sous la violence de son cri.

— *Je dévorerai tes mains*, dit-elle, la bouche remplie de ses propres doigts. *Comme je dévore la mienne.*

— Seul un fou cannibale peut prononcer de telles paroles en ayant la bouche pleine, railla Chiun.

À ces mots, Kali la Terrible cracha la main et, se rua sur lui en hurlant. Chiun ne broncha pas, le regard résolu, l'esprit détendu.

« Oui. Viens, Kali. Cours vers ton destin », songea-t-il. Et, dans sa hâte, Kali trébucha sur la tête inerte de Remo qui gisait à terre.

Et, tel un piège qui se déclenche, les bras de Remo se levèrent soudain et agrippèrent profondément la chair froide et morte des jambes du démon.

— *Tu m'as trompée !* hurla Kali, *tu es vivant !*

— *Et toi, tu meurs*, rétorqua une voix implacable, en l'attirant vers le sol.

Sous l'œil horrifié de Chiun, la tête dodelinante de son élève s'efforçait de se dresser sur son cou instable. Au centre de son front, le troisième œil diffusait une lueur violette. Inexorablement, il plaqua Kali au sol. Shiva – car tel était le nom de l'entité qui animait le corps de Remo Williams – dominait le combat.

— *Que fais-tu ?* s'écria Kali, détournant les yeux de cette effroyable lumière violette. *Je désirais seulement danser ! Telle est notre destinée commune !*

— *Mon heure n'a pas encore sonné*, répliqua Shiva d'une voix métallique. *Le jour de la Tandava n'est pas encore venu. Tu veux du sang ? Je t'offre de la bile !*

Et la bouche de Shiva vomit une bile noire comme du goudron froid, où se mêlait du sang. La matière visqueuse recouvrit le visage de Kali. Elle se débattit et hurla de plus belle, mais ses membres aux muscles endommagés ne purent résister davantage. Elle s'effondra dans un dernier spasme.

Chiun observait la scène, l'effroi nouant son estomac, Shiva se releva et se tourna lentement. Ses trois yeux redoutables semblaient transpercer le Maître de Sinanju.

— Je ne te crains pas, Seigneur suprême, déclara Chiun d'une voix chevrotante.

— *Alors tu ne mérites pas le titre de Maître de Sinanju, psalmodia Shiva.*

— Quelle est ta volonté ? fit Chiun en déglutissant.

Shiva porta ses deux mains à son front. Elles descendirent jusqu'à ses cuisses, telle une bénédiction.

— *Que ce trône de chair demeure intact jusqu'à ce que j'exige de m'y asseoir,* déclara-t-il.

— Remo n'est donc pas mort ? s'étrangla Chiun, l'air incrédule.

— *Le gaz de la mort est puissant, mais ma volonté l'est davantage.*

Chiun désigna alors la silhouette prostrée de Kali :

— Et que devient-elle ?

— *Elle a goûté aux excréments qui, désormais évacuées, vont permettre à mon incarnation de respirer de nouveau l'air du royaume des mortels.*

Le Maître de Sinanju trembla et retint ses larmes.

— Rends-moi mon fils, ô Shiva, et quel que soit ton désir, je l'exaucerai.

— *En ce jour et à cette heure, je n'ai qu'un seul désir, rejoindre Chidambarum, le centre de l'univers, où je repose.*

Chiun hocha la tête. C'était plus qu'il n'aurait jamais osé espérer. Sa gorge se serra et l'air qui gonflait ses poumons se révéla d'une chaleur inexplicable.

Puis, prenant la posture du lotus sur la terrasse en pierre, Shiva le Destructeur posa les poignets sur ses genoux et abaissa les paupières sur ses trois prunelles perçantes. La couleur ardoise de sa peau commença à s'atténuer. Comme par magie, sa tête inclinée se redressa, l'ecchymose bleue sur sa gorge s'estompa et disparut, redonnant à sa peau une couleur rose et saine.

Remo Williams ouvrit des yeux bruns emplis d'incompréhension et

de surprise. Il battit des paupières et ses prunelles se focalisèrent sur la pâle vision du Maître de Sinanju, debout devant lui.

— Petit Père..., articula-t-il d'une voix mal assurée.

Chiun demeura silencieux, retenant toujours des larmes qu'il jugeait indécentes.

— J'ai cru que vous étiez... mort, poursuivit lentement Remo, ne semblant pas savoir où il se trouvait.

Il regarda autour de lui. De toutes parts, de la fumée s'élevait dans le ciel d'un noir d'encre. Les incendies faisaient rage.

— Est-ce que c'est... le Grand Vide ? demanda-t-il. La dernière chose dont je me souviens, c'est d'avoir tué Maddas Hobsein. Puis Kimberly m'a saisi par le...

Son regard se posa alors sur la silhouette prostrée de Kimberly Baynes, à un mètre de lui.

— Elle est morte, elle aussi ?

Avant que le Maître de Sinanju puisse réagir, les bras noircis de Kali se soulevèrent. Sa colonne vertébrale se déplia et ses jambes bondirent en ciseaux. Son corps tout entier se leva, ses bras encore vivants lui servant à trouver l'équilibre.

— Qu'est-ce que c'est ? fit Remo nerveusement.

— Un présent, répondit Chiun en s'avancant vers la créature, qui enlevait la matière visqueuse collée à ses cheveux et à son visage. Le Seigneur suprême a offert à Sinanju la possibilité d'une vengeance complète.

— Attention ! prévint Remo en tentant de se lever à son tour. Elle est plus dangereuse que vous ne le croyez.

Ses jambes croisées dans la posture du lotus ne semblaient plus lui obéir, comme si les muscles ne répondaient plus.

— M'entends-tu, ô Kali ? s'enquit Chiun, ignorant son élève.

— *Je vais te dévorer !* rugit la créature, en essayant de voir au travers du dépôt visqueux qui recouvrait sa figure.

— Peut-être. Mais auparavant j'ai une devinette à te poser : qui a trois bras et pousse des hurlements ?

— *Je ne sais pas, vieux fou. Et je n'en ai cure.*

— Petit Père ! s'écria Remo, décroisant ses jambes avec ses mains. Ne vous attaquez pas à elle tout seul !

Le Maître de Sinanju cingla l'air de son doigt effilé, décrochant le

bras mutilé de Kali de sa cavité articulaire... Il tomba avec un *plop* sonore !

Kali hurla. Ses trois bras survivants s'agitèrent.

— Puisque tu n'as pas su répondre à celle-ci. J'en ai une autre, poursuivit Chiun calmement. Qui n'a que deux bras et pousse des hurlements ?

Kali devina la réponse car ses bras supérieurs encore intacts voulurent saisir le visage du Maître de Sinanju.

Chiun la fit chanceler d'un coup de pied et lui arracha le bras qu'elle s'était cassé en tombant.

— J'en ai une autre ! fit Remo, se remettant enfin sur pied.

Il s'avança rapidement vers la silhouette presque normale de Kali et demanda :

— Qu'est-ce qui n'a pas de bras et qui vole ?

— Et qui a des plumes qui lui poussent en vol ? ajouta Chiun.

— Des plumes ? s'étonna Remo.

— Des plumes, confirma Chiun.

Remo posa un pied sur l'estomac gonflé de Kali. Il saisit ses bras et exerça une pression. Ils se détachèrent comme des pilons de dinde rôtie et, tout en les lançant à la volée, Remo décocha un coup de pied dans le corps sans bras de Kali, laquelle décrivit une parabole par-dessus le bord du toit du Palais des Douleurs tout en proférant des injures inimaginables.

Au point culminant de son vol, des plumes se mirent à lui pousser, comme des piquants de porc-épic. Lorsqu'elle retomba sur le sol, son corps se brisa. Elle ne remua plus jusqu'à ce qu'un groupe d'hommes portant de grands arcs guerriers se précipitent sur elle. Elle ne bougea plus que lorsqu'ils jetèrent son cadavre dans les eaux du Tigre, déjà rouges du sang des soldats iraitiens.

Remo, depuis le parapet, contemplait la scène.

— Nous sommes bien à Abominadad ? demanda-t-il à Chiun.

— Exact.

— Alors pourquoi je vois des Mongols en bas ?

— Parce que tu vois juste.

Remo resta un moment silencieux.

— Ce sont vos Mongols ou les miens ? demanda-t-il enfin.

— Les *nôtres*, répondit Chiun, réprimant un sourire.



Une fois les présentations faites, Remo demanda aux Mongols :

— Qu'est-ce que vous faites là, les gars ?

— Nous avons suivi les Sept Géants comme notre Maître nous en avait prié.

— Les Sept Géants ?

Boldebator, Khan de la Nouvelle Horde d'or, désigna sept étoiles groupées dans le ciel.

— Oh, fit Remo. Nous appelons ça la Grande Ourse.

— Chacun sait qu'il s'agit des Sept Géants, répliqua Boldebator en s'adressant au Maître de Sinanju. Nous avons cherché en vain la Porte d'Ishtar, ô ami des temps anciens.

— Les Barbares ne l'ont pas reconstruite depuis votre dernière visite, répondit Chiun. Par paresse sans doute.

Un autre Mongol les rejoignit en courant. Il traînait quelque chose de long et d'inerte dans une main. Il arborait un gilet de cuir noir et son visage évoquait un gong de cuivre battu par les intempéries.

— Remo ! C'est bon de te revoir, Tigre Blanc.

— Kula, qu'est-ce que tu trimballes dans ton foutu sac ?

— C'est pour le foutu calife, répondit fièrement Kula en soulevant la toile.

— Pas terrible comme cadeau, observa Remo. Il est vide.

— Bientôt il ne le sera plus, répliqua l'autre en souriant à belles dents.

— Où est passé le malfaisant ? s'enquit Boldebator.

— Mort, répondit Chiun. Je m'en suis occupé.

Les visages ronds des deux Mongols prirent un air si tragique qu'ils en devinrent presque comiques.

— Les chevaux seront déçus, dit Boldebator, tandis que Kula jetait le sac en proférant un juron.

— J'ai raté un épisode ? questionna Remo.

— Il s'agit d'une tradition mongole. On enferme le monarque vaincu dans un sac que l'on coud et les chevaux se déchaînent en le

piétinant de leurs sabots.

— Si vous faites allusion à Maddas Hobsein, ça me paraît une bonne méthode, reconnut Remo. Sauf que je l'ai déjà tué. C'est bien vrai, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en fronçant les sourcils.

— Le principal c'est qu'on lui ait réglé son compte, renifla Chiun, pas la façon dont on a procédé.

— Si vous le dites, fit Remo en déchirant un morceau de son sarouel pour s'essuyer le front. Qu'est-ce que c'est que cette bosse ? demanda-t-il, alors que ses doigts palpaient une grosseur de la taille d'un œuf de pigeon.

— N'y touche pas ! rétorqua Chiun en lui tapant sur les doigts comme s'il était encore un gamin. Nous nous en occuperons plus tard.

— On ne dirait pas que vous êtes content de me revoir.

— C'est ta stupidité qui nous a séparés, réprimanda Chiun, et elle m'a causé bien des souffrances. Comment né pouvais-tu pas comprendre les gestes que te transmettait mon esprit lorsqu'il t'est apparu ? Même Smith l'a compris.

— Je lui tire mon chapeau. Mais où étiez-vous passé ces trois derniers mois, nom d'un chien ? Je vous croyais mort.

— Tu souhaitais simplement que je le sois. Tu convoitais mon poste.

— N'importe quoi !

— Et tu n'as jamais informé le village de mon décès.

Remo croisa les bras :

— *Quel* décès ? Vous n'êtes pas mort !

— Nous verrons cela après leur départ, répondit Chiun, lançant un regard en direction des Mongols.

— Si vous voulez bien nous excuser, fit Kula, mais il nous reste encore des Arabes à massacrer.

— Épargnez les femmes et les enfants, prévint Chiun.

— Bien sûr. Sinon nos descendants n'auront plus rien à se mettre sous la dent.

Et les Mongols filèrent dans la nuit en riant.

— Plutôt sympas, ces gars, commenta Remo.

— Ce sont de véritables amis de Sinanju, répliqua Chiun. N'as-tu aucune question à me poser ?

Remo fit mine de réfléchir :

— Oui, une seule. Ont-ils enfin expliqué qui a tué Laura Palmer [\[10\]](#) ?

CHAPITRE XLV

— C'était un hibou nommé Bob, déclara Harold W. Smith.

— Très drôle, dit Remo en éclatant de rire. J'ignorais que vous aviez le sens de l'humour, Smitty.

C'était le lendemain matin. Ils se trouvaient au palais de l'émir du Kuran libéré. Smith avait pris l'avion jusqu'en Arabie oueskédite pour prendre en charge Jackman et Cooder, lesquels avaient été découverts dans un placard du Palais des Douleurs. En outre, le responsable de CURE avait brièvement relaté les derniers événements à Remo.

En qualité de vice-président d'Irait et de plus haut dignitaire survivant du Haut Conseil de la révolution, le révérend Jackman avait officiellement remis la nation entre les mains du Maître de Sinanju.

Immédiatement, Don Cooder avait voulu l'interviewer. Jackman avait refusé, prétextant qu'il était trop préoccupé. Les présidentielles se déroulant dans un an à peine, il ferait une déclaration officielle un peu plus tard. Après le jugement des crimes de guerre. Remo s'était subrepticement glissé derrière eux et, en appliquant une pression sur les centres nerveux, les avait rendus suffisamment inertes pour être rapatriés aux États-Unis.

Tout cela s'était passé la veille.

— C'est la stricte vérité, déclarait maintenant Smith, catégorique.

Un décurion en combinaison rose, son masque à gaz porcine pendant à sa ceinture, pénétra dans la salle du trône.

— L'avion vous attend, monsieur, déclara-t-il.

— Je suppose que personne ne va m'expliquer pourquoi l'armée américaine est déguisée en cochons roses ? s'enquit Remo.

Personne ne lui répondit. Il mit cela sur le compte des caprices d'une armée de volontaires. Lui-même avait été un Marine. Il comprenait que le Kuran ait été pris sans un coup de feu. Le cheik Fareem et le prince Bazzaz se trouvaient dans la capitale, Nemas, réclamant la part du lion. Officiellement, Washington avait décidé de ne pas intervenir. La vérité aurait été impossible à expliquer devant les médias.

— Vous m'avez apporté de la glace ? demanda Remo à

l'ordonnance qui, bizarrement, se faisait appeler décurion.

— Voici, monsieur.

Remo mit le cube glacé dans un mouchoir qu'il appliqua sur sa bosse.

— À mon avis, ça ne va pas se résorber, murmura-t-il à l'adresse de Chiun.

— Nous verrons cela en Amérique, lui répondit le Maître de Sinanju.

— J'ai l'impression que l'on me cache quelque chose...

— C'est bien le cas.

Hornworks fit alors irruption en beuglant, toutes dents dehors :

— Imperator Chiun !

Remo faillit laisser tomber son glaçon :

— Imperator ?

— Si vous voyiez ce qui se passe en Irakit ! Les Kuraniens ont grignoté un morceau de leur frontière méridionale. Les Syriens se sont avancés jusqu'à l'Euphrate. Les Iraniens ont pris une portion de l'Est et les Turcs récupèrent ce qu'ils avaient perdu à l'éclatement de l'Empire ottoman. À ce train-là, il ne restera plus qu'Abominadad et sa banlieue. Mais les Kurdes vont la réclamer, une fois que les Mongols auront fini le tri. Grâce à votre idée de faire appel à eux, nous ne sommes pas prêts d'entendre reparler de l'Irak.

— Qu'ont fait les Kurdes ? demanda Remo.

— Inscrits leurs noms sur les Spuds [\[11\]](#), répondit Chiun.

— Des pommes de terre ?

— Non, intervint Hornworks, il veut parler des missiles Scud de Maddas.

Il sortit de sa poche un tube qu'il tendit à Remo.

— Un Magic Marker ?

— Non, nous appelons ça agent-liquide-d'oxydation-du-métal. Quand ce vieux Maddas a voulu lancer ses roquettes et ses avions, ils étaient à moitié rouillés. Nous avons non seulement chassé tous les Irakiens du Kuran, mais les Kuraniens ont tous filé à Bahreïn. Et nous n'arrivons pas à mettre la main sur l'émir pour lui rendre son pays. Le bruit court qu'il serait en train de racheter la moitié du Canada.

Il remarqua soudain le costume trois-pièces de Smith :

— Vous êtes de la CIA ?

— Non, répondit Smith, mal à l'aise, en réajustant ses lunettes. Je crois qu'il serait temps de nous en aller.

— Auparavant, reprit Hornworks, se tournant vers Chiun, sachez que vous êtes le meilleur officier sous les ordres duquel j'aie jamais servi. Y compris feu mon cher papa.

— Officier ? s'étonna Remo, tandis que le général saluait avec panache et que Chiun s'inclinait à son tour.

— Peut-être que je commencerai à piger quand ma bosse sera partie, grommela Remo.

Les expressions étranges des visages de Chiun et de Smith le firent douter de cette affirmation, mais il refoula ce doute au plus profond de son esprit. Le cauchemar était terminé. Tous ceux qui l'avaient combattu s'en étaient sortis vivants. Tous ceux qui méritaient la mort l'avaient reçue.

Une fois dans l'avion du retour, il confia à Chiun :

— À la maison, je vais vous faire un gâteau de riz dont vous me direz des nouvelles, Petit Père. Avec cent bougies.

— Pourquoi ?

— Pour votre anniversaire. Vous avez cent ans, non ?

— Non ! J'ai manqué mon *kohi*. Je n'ai donc pas correctement atteint l'âge vénérable. Puisque les Maîtres de Sinanju ne fêtent aucun anniversaire entre quatre-vingts et cent ans, je dois donc rester jeune à jamais.

— Qu'est-ce qu'il faut pas entendre ! Vous avez cent ans.

— Je n'en ai que quatre-vingts ! Rappelle-t'en ! Toute affirmation contraire serait un mensonge.

Remo s'en moquait. Souriant, il laissa Chiun ronchonner tout le long du voyage. Il était certain qu'ils ne vivraient plus jamais un tel cauchemar.

ÉPILOGUE

— Bienvenue à la maternelle, lança gaiement Miss Lapon aux enfants de l'école de Hutchison, banlieue de Toronto.

Les gamins rirent et se trémoussèrent. Comme il faudrait un certain temps pour les installer à leurs petites tables, elle alla chercher de la pâte à modeler dans un placard.

— Pour notre premier jour, nous allons faire du modelage.

— Aaaahhh !

Une petite blonde aux yeux bleus mit les mains sur sa bouche pour réprimer un fou rire. Lorsque la distribution fut achevée, l'institutrice passa parmi les élèves, afin de détecter d'éventuelles difficultés motrices.

Dans son coin, la petite fille qui avait gloussé modelait sa pâte verte en une singulière forme anthropomorphique. Pour l'œil exercé de Miss Lapon, le modelage évoquait une déesse mère telle que l'on en trouve dans les sites archéologiques sumériens. À la différence que celle-ci possédait six bras arachnéens.

— J'ai presque fini, déclara la gamine.

— C'est bien, ma chérie, et est-ce qu'elle a un nom ?

— Kali.

— Cally. C'est joli. Et toi, quel est *ton* nom ?

— Freya, ma maman s'appelle Jilda, lui répondit la jolie blondinette au regard de bleuet.

— Et tu n'as pas de nom de famille, fit l'institutrice, l'air étonné.

Une ombre voila les yeux enfantins.

— Je ne crois pas, non, admit Freya.

— Non ? Tu n'as pas de papa ?

Les yeux brillèrent de nouveau.

— Oh si !

— Et quel est le nom de ton papa, ma chérie ?

— Mon papa, répondit fièrement l'enfant, il s'appelle Remo.

*Achevé d'imprimer en février 1993
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'imp. 576. —

Dépôt légal : mars 1993.

Imprimé en France

Notes

- [1] Célèbre journaliste américain.
- [2] Journal populaire spécialisé dans les nouvelles à sensation. (N. d. T.).
- [3] En français dans le texte. (N. d. T.).
- [4] Jeu de mots : *Mad*, fou, et *Ass*, cul. (N. d. T.).
- [5] Littéralement, Chats mâles. (N. d. T.).
- [6] APC : Armoured Personal Carrier : Blindés de transports de troupe. (N. d. T.).
- [7] Howitzer : Canons de campagne à obus à trajectoire balistique.
- [8] En arabe, *moudjahid* signifie : combattant. Le pluriel est *moudjahidin*.
- [9] Vice-président américain particulièrement « transparent » durant le mandat de George Bush. (N. d. T.).
- [10] Allusion à l'interminable feuilleton *Twin Peaks*, de David Lynch.
- [11] *Spud* : en anglais signifie littéralement « patate ». (N. d. E.).